3 1761 04444 7217

à mon proviseur M. Fert

hommage cordial

M Lauvière

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/edgarpoe00lauvuoft

EDGAR POE

C.106
C197
Toronto
epinte 3

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Edgar Poe, sa vie et son œuvre, *étude de psychologie pathologique,* un volume in-8° de XIII-732 pages de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

Félix Alcan, éditeur, Paris. Prix : 10 francs.

Ouvrage couronné par l'Académie française
(Prix Marcellin Guérin)
et par l'Académie de Médecine (Prix Henri Lorquet).

Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre, un volume in-18 de 378 pages avec *3 phototypies hors texte.*

Armand Colin, éditeur, Paris. Prix : 4 francs.

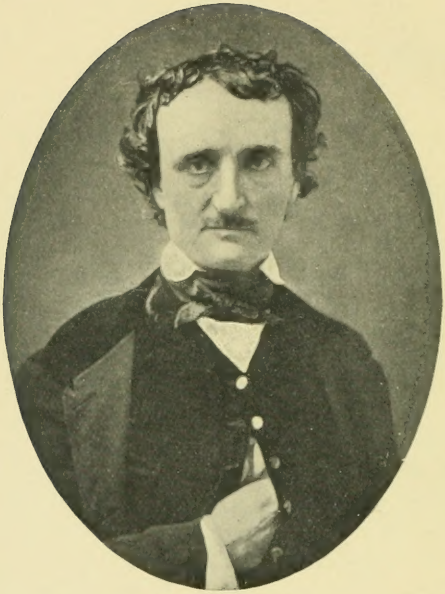
Ouvrage couronné par l'Académie française
(Prix Montyon).

Repetition and Parallelism in Tennyson, un volume de XI-107 pages.

Henry Frowde, Oxford University Press, London.
Prix : 2 sh. 6 p.

Boyveau et Chevillet, Librairie étrangère, Paris
Prix : 3 fr. 50.

Tous droits de reproduction, de traduction, et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bloud et Cie 1910



Edgar A. Poe

743
II

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

EMILE LAUVRIÈRE

EDGAR POE

240958
18 30

PARIS
BLOUD & Cie, ÉDITEURS
7, PLACE St-SULPICE; 3, RUE FÉROU; 6, RUE DU CANIVET

1911

PS
3631
L35

ECTRONIC VERSION
AVAILABLE
9700 1911

AVANT-PROPOS.

Il y a sept ans parut dans la Bibliothèque de Philosophie contemporaine (Félix Alcan, Paris) une étude, *Edgar Poe, sa vie et son œuvre*, aussi complète que pouvaient bien le permettre les renseignements acquis à cette époque. Soumise à un autre plan, cette biographie critique ajoute à l'histoire de Poe certaines informations nouvelles, tout en condensant en un chapitre l'analyse des contes et en répartissant dans la vie celle des poésies. Elle profite, en outre, de la très complète *Virginia Edition* des œuvres de Poe (Crowell and Co, New-York), et elle incopore les dernières rectifications biographiques également fournies par le Prof. Harrison en sa *Life and Letters of Edgar Poe*. Nous n'en restons pas moins, encore et toujours, l'obligé de bien d'autres prédécesseurs, entre autres, MM. John Ingram (*Life and Letters of Edgar Poe*, London) et George Woodberry (*Edgar Allan Poe*, New-York) qui ont tant fait pour éclaircir le mystère de l'énigmatique conteur américain. On conçoit que sous ce mince format nous ne puissions donner ni références ni faits de détail ni preuves à l'appui de bien des arguments; aussi, pour tout le travail de documentation, citation de textes et indications de sources, renvoyons-nous tous ceux que ne cesse de passionner ce génie morbide à notre premier volume où

nous nous sommes efforcé de faire ample justice à chacun et à tous, Poe y compris. Comme d'autre part la thèse médicale ci-incluse, sanctionnée par l'Académie de Médecine (*Bulletin* du 12 décembre 1905), n'a guère eu de raisons de se modifier depuis cette époque, on ne saurait trop s'étonner de trouver parfois dans les pages suivantes, à propos des nombreux problèmes psychologiques que pose le cas complexe de Poe, les mêmes solutions formulées en des termes à peu près identiques. La faute, si faute il y a, tient peut-être à l'inévitable conception pathologique d'un sujet si éminemment morbide.

CHAPITRE I.

NAISSANCE ET ÉDUCATION.

I. — *Ancêtres et parents.*

Vers le milieu du XVIIIe siècle, un Irlandais d'Ulster, John Poe, émigra avec femme et enfants en Amérique ; sa femme était la sœur du futur amiral James Mac-Bride, qui devait se distinguer à Copenhague sous les ordres de Nelson. Par suite de quelles vicissitudes cet émigré de bonne famille allait-il chercher fortune en lointain pays ? on ne sait ; ce qu'on sait, c'est qu'il ne la trouva point. Du comté de Lancastre en Pennsylvanie, il passa dans le comté de Cecil en Maryland, et vint modestement s'établir à Baltimore. Au moins eut-il pour fils un héros des guerres de l'Indépendance : aîné de dix enfants, David Poe, simple charron quand éclata la Révolution, se mit à la tête des rebelles de la ville et chassa le shérif du roi ; nommé chef des forces municipales, il organise la défense, recueille des fonds, fait de concert avec sa femme équiper les troupes indigentes, se distingue à la bataille de North-Point, reçoit le titre honorifique de général ; puis, retour habituel des choses humaines, le 17 octobre 1816, il meurt vieux, oublié,

et plus pénibles qu'on n'en peut trouver sur notre scène en aucune autre saison. Elle a souvent dû s'acquitter de trois rôles le même soir, et elle n'a cessé d'être parfaite pour le texte, tout en comprenant bien les intentions de son auteur. Outre son zèle, Mrs Poe a encore d'autres droits à la faveur qui lui viennent de l'honnête valeur de son talent. Ses rôles burlesques et pathétiques ont une originalité qui leur donne un caractère bien personnel. Elle a souvent réussi dans les personnages tendres de la tragédie, et ses conceptions sont souvent empreintes de bon sens et d'une habileté naturelle. Aussi osons-nous espérer que les Bostoniens ne se montreront pas indifférents jusqu'à laisser la pauvreté et la détresse résulter de la soirée donnée à son profit ». C'était un appel à la charité publique. Eh! oui; et, qui pis est, ce fut un appel insuffisant, puisqu'à quelques jours de distance il fallut le renouveler plus pressant encore et également inefficace.

Or, à deux reprises, Mrs Poe avait dû quitter la scène pour quelques semaines : la première fois, en 1807, pour la naissance de son premier enfant, William; la deuxième, au début de 1809, pour la naissance du second, Edgar, lequel naquit le 19 janvier de cette année. A la fin de cette longue saison bostonienne, il fallut fuir l'inhospitalière cité, où Mrs Poe laissait pourtant, disait-elle, « ses meilleurs et ses plus sympathiques amis » ; il fallut reprendre, sur les routes encore mal frayées du Midi, les épuisantes tournées, épuisantes jusqu'à la mort. A Richmond, nouvelle naissance : une fille cette fois, Rosalie. Par contre, le père disparaît de la scène du théâtre, avant de disparaître de celle du monde : on raconte qu'aigri, impuissant, désespéré, il se meurt d'une

maladie de poitrine qu'exaspèrent ses excès alcooliques. A son tour, la mère tombe malade : même affection pulmonaire. Plus de ressources ; la mort survient dans la misère. Vite, on donne une soirée au bénéfice du couple déjà râlant, puis une autre sur « la demande pressante de familles respectables ». « Ce soir, dit un journal de Richmond s'adressant aux « âmes charitables », Mrs Poe qui languit sur son lit de douleur, entourée de ses enfants, sollicite votre assistance et la sollicite peut-être pour la dernière fois. » Trop tard ! onze jours après, le dimanche 8 décembre 1811, le même journal cite sous la funèbre rubrique MORTS le nom de « Mrs Poe, l'une des actrices de la troupe qui joue actuellement sur la scène de Richmond ». Quelques jours plus tard, David Poe expirait à son tour.

C'était par un drame de la misère que débutait ainsi la vie du macabre auteur du *Chat Noir* ; le récit en eût convenu à sa plume réaliste : « Lorsque de charitables visiteurs se présentèrent pour apporter quelques secours, dit le biographe William Gill, ils trouvèrent en de misérables logements nos deux acteurs étendus sur un lit de paille, très malades, Mr Poe de consomption et sa femme de pneumonie. Il n'y avait pas d'aliments dans la maison, point d'argent, point de combustible, et les vêtements avaient été mis en gage ou vendus. Deux petits enfants étaient avec leurs parents sous la garde d'une vieille Galloise venue d'Angleterre avec Mrs Poe et qui passait pour être sa mère [Mrs Tubbs]. Les enfants étaient à demi-nus, à demi morts de faim, tout décharnés. Le plus jeune [Rosalie] était dans un état de stupeur qui venait de ce qu'on le nourrissait de pain trempé dans du genièvre. « Cela les tient tranquilles et cela les rend

forts », disait la vieille femme. Et ce n'est pas tout : *unmerciful Disaster followed fast and followed faster.* Quelques jours plus tard, la nuit de Noël, le théâtre de Richmond flambait, et les acteurs sans asile abandonnaient les trois orphelins à leur malheureux sort. On s'avisa toutefois que le vieux « général Poe » vivait encore à Baltimore : on lui expédia l'aîné de ses petits-fils, William, âgé de cinq ans. Une jeune femme de Richmond recueillit le cadet Edgar, plus jeune de deux ans. Une autre emporta le bébé de quelques mois.

A cette navrante infortune s'en ajoutait une autre, d'autant plus grave qu'elle était moins apparente : une lourde hérédité morbide pesait sur ces enfants du malheur. Dans le Maryland comme dans les Etats du Sud, la culture de la canne à sucre avait propagé les abus de l'alcool, le rhum, surtout sous forme de punch, étant à la portée de toutes les mains. « Toute une lignée de rudes buveurs avait précédé l'auteur du *Chat Noir* », dit un critique américain. « Une chose a été le grand ennemi de notre famille, confirme un cousin de Poe, c'est l'usage immodéré de la bouteille. » Peut-être faut-il ainsi expliquer la déchéance du « brave général ». Toujours est-il que son plus jeune fils Samuel, oncle du poète, présentait déjà de manifestes symptômes de dégénérescence : ses excentricités plus ou moins publiques défrayaient la chronique locale. Du père d'Edgar Poe, nous ne savons pas seulement qu'il mourut jeune, phtisique et alcoolique ; sa vie nous révèle, en outre, une mauvaise constitution morale, son imagination trop facilement exaltée exposant aux dangers de l'impulsion sa volonté trop faible pour réagir. Or, cette exaltation intellectuelle, ces coups de tête aventureux, ces défaillances de

l'énergie, nous les retrouverons chez les deux fils, si génial que fût l'un d'eux. Quant à la mère, un portrait nous montre au-dessus de son buste chétif un visage étrange aux traits délicats, aux yeux trop grands, trop brillants, comme hagards, au front surélevé sous l'ébouriffement des boucles frisottantes. Enfant de la balle, née d'un père inconnu et d'une mère trop amie du *gin*, cette frêle créature, vibrante à l'excès, ne cessa de mener jusqu'à sa fin prématurée l'existence précaire d'une pauvre actrice sans supériorité éclatante : des déplacements perpétuels, l'insécurité du lendemain, l'activité fiévreuse de la scène, les émotions tour à tour déprimantes ou énivrantes de l'échec ou du succès l'exposaient, faute d'un tempérament robuste, à l'épuisement du corps, à l'usure des nerfs, à toutes les misères physiologiques : elle mourut, en effet, après sa triple maternité, elle aussi poitrinaire. Quoi d'étonnant si, de trois enfants issus de tels parents et dès le premier âge élevés dans les pires conditions hygiéniques, le plus sain et le mieux doué fut encore le famélique auteur des *Contes extraordinaires* ?

Recueilli par des amis de sa famille, les Didier, l'aîné William passe, tout d'abord, pour un « garçon de goût et de talent » ; fort épris de poésie, il épanchait en pâles strophes byroniennes ses langueurs d'amoureux transi. Mais lui aussi s'adonna à la boisson, se querella avec son patron, s'engagea dans la flotte et courut le monde en matelot casse-cou : débarqué en Grèce, il aurait, à l'entendre, fait le coup de feu contre les Turcs, puis un beau jour se serait trouvé, on ne sait trop comment, sous les verroux dans une prison de Saint-Pétersbourg; il fallut, paraît-il, l'intervention de la légation américaine

pour le rapatrier à Baltimore : il y mourut, du reste, à vingt-six ans. Avouons qu'en vrais fils du même père, William et Edgar, au génie près, se ressemblent comme des frères : même imagination exaltée, même instabilité d'humeur, mêmes goûts aventureux, mêmes proclivités alcooliques. Bref, les mêmes dons de l'intelligence et les mêmes faiblesses de la volonté constituent le patrimoine mental de cette race dégénérée.

Née deux ans plus tard en de pires conditions physiologiques, Rosalie Poe manifeste des tares plus criantes encore ; chez elle, toutefois, c'est, au lieu d'une surexcitation, un ralentissement des facultés cérébrales, qui caractérise sa dégénérescence. Adoptée par un richemarchand écossais de Richmond, Mr Mackenzie, elle fut vainement élevée dans une aristocratique institution de jeunes filles : sa pauvre intelligence demeura si bornée qu'elle ne put rien apprendre, pas même une écriture passable. Quand elle comprit sur le tard qu'elle avait un frère célèbre, elle s'engoua de lui naïvement ; il avait beau railler son air éternellement endormi, ses bizarreries de costume et de manières, son manque absolu de tact et de goût, rien n'y faisait ; reproches ou plaisanteries, la pauvre innocente accueillait tout avec la plus béate indifférence. Lorsque la mort de ses protecteurs la réduisit à ses seules ressources, il lui fallut, incapable de pourvoir à ses besoins entrer dans une maison de charité, où elle mourut, impotente, vers l'âge de soixante-quatre ans.

Bref, une famille profondément atteinte par un alcoolisme héréditaire, un père déclassé, impulsif et phtisique, une mère d'origine inconnue, poitrinaire aussi, succombant avant l'âge à une vie de misère, de surmenage et

d'épuisement, un frère mal équilibré, une sœur presque idiote, voilà assurément plus qu'il n'en faut pour établir le terrain pathologique de cette infortunée famille, vouée, en outre, à la stérilité. Il était à craindre qu'enfant prédestiné de cette race névrosée, Edgar Poe n'apportât au monde dès sa naissance, comme don d'une nature marâtre, un cerveau mal pondéré dont les centres nerveux, les uns atrophiés, les autres exaltés, devaient le rendre impropre à toute existence normale. De ce fâcheux legs de tendances morbides qui constituait sa suspecte originalité, l'auteur de *William Wilson* se rendait assez bien compte : il en était tour à tour inquiet et fier. Ne s'est-il pas mainte fois déclaré, avec autant d'orgueil que de terreur, « enfant d'une race éminemment surexcitable, aussi remarquable par ses talents que par ses passions » ? N'est-ce pas au sentiment même de ces inéluctables influences de la naissance qu'il dut le précoce et durable fatalisme qui alimenta tour à tour son ambition et son désespoir ?

II. — *L'Enfant.*

La jeune femme de vingt-cinq ans, qui avait pourvu aux premiers besoins de l'enfant abandonné, s'éprit vite de ce petit être vif aux cheveux bouclés et aux grands yeux noirs qui avait tant besoin d'être aimé ; n'ayant point d'enfant, elle induisit même à l'adopter son mari qui d'abord, paraît-il, n'y tenait guère. On le baptisa donc ou, du moins, pour plus de sûreté, on le rebaptisa selon le rite presbytérien ; et il devint pour le présent Edgar Allan. D'origine écossaise, Mr John Allan, ancien employé de magasin, était alors un modeste mar-

chand de tabac, habitant bourgeoisement quelques chambres au-dessus de sa boutique en un quartier commerçant de Richmond. A défaut de fortune, comme on l'a cru longtemps, l'orphelin sans asile trouvait, du moins, chez ces braves gens l'assurance d'un foyer confortable et honorable et une affection dévouée, double gage de bonheur.

En cet heureux milieu, la riche nature de l'enfant s'épanouit librement, trop librement même : sentiments, intelligence et volonté furent d'une précocité inquiétante. La sollicitude maternelle de Mrs Allan ne suffit bientôt plus au jeune Edgar : le futur amant des Bérénice et des Ligéia s'éprenait déjà de ses petites compagnes avec cette ardeur sentimentale qui ne devait que croître avec l'âge. Doué d'une mémoire prompte et d'une oreille fine, ce fils d'acteurs révélait, en outre, une étonnante aptitude à déclamer les vers; et déjà, le sens musical étant l'un des premiers à paraître, il émerveillait ses auditeurs par la justesse de son rythme et de ses intonations : aussi les Allan, fiers de ce talent de société, se plaisaient-ils les soirs de fête à faire monter sur la table desservie le petit prodige, trop heureux de débiter aux convives ravis quelque belle tirade de Walter Scott ou de Shakespeare. Par une erreur plus grave, quoique également inconsciente, on provoquait même ce descendant d'alcooliques à porter des toasts, le verre en main. Toutefois, la volonté surtout, mal disciplinée, se montrait dès lors, en de brusques accès, telle qu'elle devait toujours être, violente et intermittente. « L'irritabilité nerveuse de sa nature fière, dit Griswold, se trouvait encouragée par l'indulgence bien intentionnée, mais maladroite de son père adoptif. On ne permettait

rien qui pût briser son âme. Il devait être le maître de ses actions, ou n'en pas avoir. » « Ma voix était une loi domestique, confirme un conte autobiographique ; et, à un âge où peu d'enfants ont quitté les jupons de leur mère, j'étais livré aux impulsions de ma propre volonté et devenu de fait, si ce n'est de nom, le maître de mes actions. » Or, aux enfants anormaux il faut une éducation rationnelle, plus méthodique, plus sévère encore qu'à d'autres ; et celle-ci, par son manque de discipline, par son culte de la vanité, par ses aberrations involontaires, développait précisément chez l'enfant mal né un sens excessif de la personnalité, un ambitieux amour de paraître, une fiévreuse énergie impulsive que bientôt rien ne saura plus contraindre.

Au lendemain de Waterloo, notre négociant en tabacs crut favorable à l'extension de son commerce l'accalmie qui régnait enfin en Europe. En juin 1815, il part donc avec sa femme et le petit Edgar pour fonder une succursale à Londres ; il s'installe dans le quartier alors aristocratique de Russell Square ; puis, son séjour se prolongeant, il place l'enfant dans une école suburbaine à Stoke Newington. Le petit pensionnaire américain y resta cinq ans, passant naturellement congés et vacances avec sa famille adoptive. Le chef d'institution, le révérend Dr. Bransby ne l'oublia pas de sitôt : « c'était un garçon vif et intelligent, dit-il, mais très en retard dans ses études, n'ayant reçu aucun enseignement méthodique » ; il rattrapa vite le temps perdu, à vrai dire, surtout en histoire et en français. « C'eût été un très brave garçon, ajoute le digne pasteur, si ses parents ne l'avaient gâté. Par malheur ils le gâtaient, lui donnant de folles sommes d'argent, qui l'entraînaient en toutes sortes de

folies ». Vingt ans plus tard, l'auteur de *William Wilson* donna de cette partie de sa vie une sorte d'autobiographie romanesque : ce qui frappe tout d'abord sous l'exagération même du récit dramatisé, c'est le précoce amour pour les décors romantiques de ce petit Virginien, dont la vive imagination est charmée par l'aspect pittoresque de ce vieux village brumeux de l'Angleterre élizabéthaine ; ce qui frappe encore, c'est l'intensité des émotions qui, au milieu de toutes ces choses apparemment mortes, envahissent « le cerveau bouillonnant de « l'enfant précoce, un vaste pêle-mêle de sensations, tout « un univers de sentiments variés d'une surexcitation « passionnante » ; mais, ce qui frappe surtout, c'est l'émoi précoce d'une conscience qu'alarme déjà la voix troublante des mauvais instincts, « les premiers avertisse- « ments ambigus de ma destinée » : au milieu des jeux turbulents et des occupations studieuses, l'écolier songeur, « fantasque et volontaire », sentait sourdre des profondeurs obscures de son être une irrésistible tendance au mal. « Je suis le descendant d'une race facilement « surexcitable, confesse-t-il en sa tragique anticipation « de l'avenir, et je donnai, dès ma plus tendre enfance, « la preuve que j'avais pleinement hérité du caractère « de ma famille... Je devins opiniâtre, je m'adonnai aux « caprices les plus insensés, je fus la proie des passions « les plus indomptables. »

Avant que les choses en fussent arrivées à ce point, le 2 août 1820 Edgar Allan rentrait paisiblement au pays natal. Toujours privés d'enfants, ses parents adoptifs le mirent dans « le meilleur établissement classique de la ville. » Il y resta quatre ans et demi. Les nombreux récits d'alors nous le montrent vers sa quinzième année grand,

mince, bien découplé, bien musclé, de tournure élégante, de mise soignée, plein de vie, aussi bien doué pour les sports que pour l'étude. « Sa passion dominante, signale nettement son nouveau principal, le professeur Clarke, était une ardeur enthousiaste en tout ce qu'il entreprenait », un caractéristique mélange d'impétuosité naturelle et d'impatience pour le premier rang. Dans les tournois athlétiques de la région, il était le champion habituel de son collège ; à la nage surtout, il se montrait, à l'exemple de son maître Byron, d'une force surprenante. En ses études, quoique assez irrégulier et sans zèle apparent, il n'en prenait pas moins, quand il voulait bien s'en donner la peine, la tête de sa classe. Il excellait surtout dans les exercices de prosodie latine alors à la mode, ayant pour les odes d'Horace un goût spécial ; « son oreille, selon la remarque ingénieuse d'un rival, encore neuve aux harmonies compliquées, se complaisait dans la cadence chantante des vers sapphiques et iambiques. » Comme son père, du reste, dans une sorte de *Thespian Club*, il se livrait déjà à la déclamation publique des poètes anglais. Lui-même, « poète de naissance », assure le principal Clarke, « il composait de véritables poésies, » qu'il prenait, du reste, fort au sérieux. Un beau jour, le digne Mr Allan vint à ce propos trouver notre grave pédagogue. « Voici, dit-il, tout un volume de vers en manuscrit que le jeune Edgar veut absolument publier. » Mr Clarke les parcourt ; c'étaient surtout des « poèmes adressés à différentes petites filles de Richmond qui avaient excité ses affections juvéniles. » Le sage magister n'eut pas de peine à dissuader le prosaïque négociant ; il lui signala « le tempérament inflammable du jeune homme et les dangers pour son amour-propre déjà ex-

cessif d'une publication si prématurée. « On n'en reparla plus. » Ajoutez à cette fiévreuse activité que ne savent pas contraindre les disciplines scolaires, à cette précoce sentimentalité qui ne sait où s'épancher, à cette impatiente ambition de renommée littéraire une anxieuse curiosité intellectuelle qui s'égare en lectures abstruses, se dépense en élucubations symboliques, s'acharne aux mystiques solutions d'insolubles problèmes, et vous aurez les traits caractéristiques de plus d'un génie morbide en son éclosion prématurée.

En dépit de sa double supériorité physique et mentale, Poe n'était pas, à vrai dire, ce qu'il aurait dû être en pays anglo-saxon : le meneur favori de son école. On l'admirait plus qu'on ne l'aimait, on le recherchait peu, on se détournait même de lui. Nous ne lui connaissons guère alors d'autres amis qu'un jeune Sully, futur artiste d'un esprit également affiné et d'un caractère non moins difficile, et un certain Berling, « intéressant et intelligent, dit-on, mais enclin à une vie dissipée ». Un camarade se plaint déjà de ses mauvais tours et de ses mystifications non moins macabres que dangereuses ; un autre attribue son impopularité à sa nature concentrée et insociable. Il y avait, paraît-il, une autre raison : les élèves de cette école aristocratique n'ignoraient pas les misérables origines de ce fils d'acteurs faméliques ni sa situation précaire au foyer adoptif des Allan ; aussi, tout en reconnaissant ses mérites, se dérobaient-ils jalousement à son autorité impérieuse. Pour avoir raison de cette sourde méfiance aggravée d'envie sans doute, il eût fallu à la victime de naturelles qualités de souplesse et de bonne humeur ; Poe ne les avait pas. Ainsi déçu en ses fins, son âpre désir de dominer et briller, bien loin d'abdiquer, se

fortifiait en un muet orgueil farouche, qui deviendra peu à peu l'un des traits saillants de son caractère. L'adolescent sombre et solitaire, au lieu de s'abandonner aux joies expansives de son âge, s'enferme déjà en une hautaine réserve, toute pleine de mystérieuses méditations et de morbides desseins.

Il y parut bientôt. Soudain cet exubérant, malgré lui concentré, crut trouver une issue aux secrètes ardeurs qui le tourmentaient. Un jour qu'il accompagnait un de ses camarades, il en rencontre la mère, Mrs H. Stannard, femme douce et mélancolique ; elle lui prend la main et lui adresse quelques paroles aimables ; voilà le cœur de notre adolescent troublé au point d'en perdre la parole. Il s'en va comme dans un rêve ; il n'a plus qu'une pensée, qu'un espoir, revoir et entendre cet être béni dont la vue et la voix lui ont transfiguré ce terne monde solitaire. « Cette dame, continue le récit, devint la confidente de ses chagrins juvéniles, l'unique influence capable de le guider et de le sauver aux premiers jours de sa jeunesse ardente. » Par malheur, elle mourut mystérieusement, folle, dit-on. Durant des mois après sa mort, le mélancolique amoureux va, égaré par la douleur, visiter la nuit le cimetière où repose son corps bien-aimé ; et là, « quand les ténèbres étaient lugubres et froides, que les pluies d'automne tombaient et que les vents gémissaient sur les tombes », il se complaît en ce morne tête-à-tête illusoire et ne s'éloigne qu'à regret de la chère morte, livrée aux ignobles souillures de la terre. Voilà bien, dès sa première apparition, l'amour caractéristique de Poe sous sa double forme platonique et macabre. En sa précoce puberté, après les feux follets de l'enfance, son exaltation mystique s'éprend aveuglement d'une femme qui a deux fois son

âge. Morte, son culte naguère idéal se fait aussitôt matériel ; et, par une étrange perversion, l'amant éthéré d'hier s'attache aujourd'hui à la chair, à la pauvre chair en déliquescence dans le grouillement des vers ; il lui prête on ne sait quelle superstitieuse survivance des sens. Qu'on ne dise pas que ce n'est là qu'éphémère affectation d'adolescent, dupe des chimères romantiques ; non, cette intime association de l'amour et de la mort ne cessera, dans l'âme malade de Poe, de s'affirmer, à travers toutes les phases de sa vie, jusqu'aux crises dernières : de ce fonds corrompu d'affections sexuelles son imagination malade fera sortir toute une floraison d'œuvres malsaines, et sa raison égarée tout un nébuleux système philosophique qui lui tiendra lieu d'idéal religieux.

Avec sa désinvolture habituelle l'âme ardente de Poe revint cependant, pour un temps encore, à des sentiments plus normaux. Près de la nouvelle demeure des Allan habitait une jeune fille, Sarah Elmira Royster, de quelques mois plus âgée que lui. Il n'en fallut pas davantage, des loisirs d'études aidant, pour rallumer la flamme à peine éteinte. « C'était là, dira-t-il plus tard, non sans bon sens perspicace, pure nécessité juvénile d'aimer : sans égard particulier pour la personne, le caractère, ni même l'affection réciproque de la jeune fille, pourvu que cette jeune fille ne soit pas positivement rébutante, le résultat d'une incessante communion de deux âmes ardentes dans les mêmes livres, les mêmes chants, les mêmes promenades en des propriétés voisines, était aussi inévitable que la destinée même ». Sans doute ; mais, alors que la jeune fille se laissait, semble-t-il, assez passivement courtiser par « ce beau garçon (c'est elle qui parle) à l'air généralement triste et peu communicatif, dont la conversation,

quand il lui plaisait de causer, était vraiment agréable, tant il s'enflammait avec un enthousiasme impétueux pour toute cause sympathique, » lui se livrait aux irrésistibles transports de son exaltation mystique. « L'amour passionné est toujours divin, écrit-il. L'amour d'un jeune poète est le sentiment qui réalise le mieux nos rêves de chaste volupté céleste ». Aussi la prosaïque Elmire apparaissait-elle aux yeux extasiés de Poe, telle que la Mary Chaworth de Byron pouvait bien apparaître à ceux de son passionné cousin, comme « l'Egérie de ses rêves, la Vénus « Aphrodite surgissant, surnaturelle, de la brillante écume « d'un trouble océan de pensées. » Par malheur, une absence inopportune vint soudain rompre ce charme fragile ; des missives enflammées ne suffirent pas, fréquentes et furtives, à entretenir le feu sacré « au sanctuaire d'Edis » ; un père barbare trouva expédient de marier l'inflammable fillette à un banal barbon, mieux « pourvu » des solides biens de ce monde que de vagues promesses d'un génie « excentrique ». « Je t'ai vue, gémit une poésie ven- « geresse, je t'ai vue en ton jour d'hyménée : une rou- « geur brûlante te couvrait, bien qu'autour de toi régnât « le bonheur et que le monde semblât tout amour pour « toi. » « Peut-être vaut-il mieux, ajoute bientôt une prose « consolatrice, ne fût-ce que pour le caractère romanti- « que de ces poésies amoureuses, que leurs relations se « soient rompues tôt dans la vie, pour ne jamais se re- « nouveler durant les années qui suivirent. » Or, par un étrange jeu du destin, elles devaient se renouveler, ces relations amoureuses, et plus romantiques que jamais, au cours des déclinantes années de notre mystique poète de l'amour et de la mort.

III. — *L'Étudiant.*

Pendant ces années d'effervescence juvénile deux évènements contradictoires étaient venus bouleverser la famille adoptive de Poe. Tout d'abord, les affaires de Mr Allan avaient à ce point périclité qu'en 1822 il avait dû déposer son bilan et envisager la ruine et le déshonneur commercial d'une faillite ; par bonheur, ses créanciers lui firent confiance, et trois ans plus tard il héritait d'un oncle millionnaire. Adieu à l'humble magasin du coin ! Mr et Mrs Allan vont s'installer dans une superbe villa du quartier suburbain de Richmond. Il va de soi que le jeune Edgar profita largement de ce changement de fortune : « on lui prodiguait l'affection » ; il frayait avec la meilleure société de l'aristocratique cité ; il jouissait de la courtoise bonhomie de ses mœurs méridionales ; enfin il bénéficia de leçons particulières en vue d'une éducation universitaire. Le 14 février 1826, en effet, il inscrivit le nom d'Edgar Poe sur les registres de l'Université de Virginie.

Cette université, œuvre de prédilection du vieux président Jefferson, venait justement de s'ouvrir l'année précédente près de Charlottesville : c'était dans un site pittoresque des États du Midi un imposant palais universitaire qui prétendait s'offrir en modèle du genre à la nation entière. Par malheur, le généreux fondateur, si pratique qu'il fût par ailleurs, avait ici donné dans la chimère : il avait voulu conformer aux utopies pédagogiques de l'*Émile* tout à la fois l'idéal aristocratique du gentleman anglais et l'idéal démocratique du citoyen américain. La jeunesse du Nouveau-Monde ne se montra pas plus qu'au-

cune autre digne de si belles conceptions. Tous les fils de riches marchands ou de riches colons qui, avec chiens, chevaux et nègres, étaient accourus de tous les coins de la région vers cette nouvelle Thélème, se souciaient bien plus de faire gaiement la fête que de réaliser à grand'peine de magnifiques rêves humanitaires et patriotiques : ils buvaient ferme, ils jouaient gros jeu, ils se provoquaient en duel, ils couraient toutes les fêtes du pays. En vain « le personnel d'élite » appelé d'Europe leur adressait-il les plus nobles appels au devoir et à la raison : ils riaient, paressaient et recommençaient de plus belle. Le personnel d'élite, y perdant son latin, démissionna. L'année suivante, on ne trouva rien de mieux que les vieilles méthodes draconiennes ; l'indiscipline n'en mourut pas sur le coup. Ce fut précisément l'année où Poe fit son entrée.

Inscrit aux sections de langues anciennes et modernes, Edgar Allan Poe suivit les cours de latin, de grec, de français, d'espagnol avec une régularité suffisante et réussit même à mériter aux examens de clôture une distinction particulière en latin et en français. Toujours, à dire vrai, plus impulsif qu'assidu, il étonne ses camarades par la brusquerie de ses progrès, pour peu que le sujet l'intéresse ou que son amour-propre soit en jeu. Il les fascine ou les stupéfie par le récit plus ou moins apprêté de sombres histoires tragiques ou de bouffonneries extravagantes ; il les poursuit de la fougueuse déclamation des stances de Lord Byron dont les héros fatidiques, esquissés au charbon, hantent les murs de sa chambre ; il se plaît à leur en imposer par des airs de supériorité transcendante ou par des mystifications saugrenues dont il est, à vrai dire, parfois victime. Un jour, « Gaffy », comme ils

l'appellent du nom d'un de ses héros comiques, affecte de griffonner des vers tout en prenant part à la conversation : « Je veux, dit-il à la Napoléon, habituer mon esprit à suivre le cours de deux pensées à la fois. » Un soir d'hiver, il jette au feu tables et livres d'un beau geste dédaigneux, tout en se plaignant froidement de l'excès de ses dettes récentes. Au plus fort des jeux athlétiques où il excelle, jamais son pâle visage mélancolique ne se déride ; « son sourire même avait un air forcé ». A ce compte on ne se fait guère d'amis : « personne ne peut se vanter de l'avoir connu, » dit un de ses plus intimes. Le fantasque étudiant ne s'en soucie guère : aux hommes ce byronien préfère son chien. Il s'en va seul errer à travers les petites montagnes du voisinage ; leur « désolation lugubre » convient, dit-il, à son « âme assombrie » ; « l'onde empoisonnée » du « lac solitaire » a pour lui l'attrait d'une tombe et lui communique « un frisson de volupté troublante. » Là, « délivré du sarcasme et du mépris de ceux qui ont peine à croire qu'on peut devenir *grand*, » il s'abandonne librement à l'exaltation des plus ambitieux projets ; là, « plongé en des rêves d'un radieuse beauté, il laisse vaguer son âme en des régions de son invention, en compagnie d'êtres nés de sa fantaisie. » Graduellement l'élève réservé, susceptible, volontiers irascible de Richmond se mue en l'étudiant sombre, taciturne, génial peut-être de Charlottesville ; l'âpre désir de primer s'aggrave d'une inquiétante manie de se singulariser.

Si grave et si rangé qu'il fût au regard superficiel de ses maîtres, ce morne songeur n'en était pas moins profondément travaillé par deux passions précoces. Les cartes et le punch étaient alors les deux fléaux de l'Uni-

versité Virginienne. Avec son impulsion naturelle vers tous les excès fortifiée de son ambition de toujours exceller, Poe s'adonna à ces deux passions avec un emportement qui étonna bientôt et scandalisa ses camarades eux-mêmes : *it was a reckless infatuation*. On sait, par exemple, que, sans parler de ses autres dettes, il perdit en cette seule année de 2.000 à 2.500 dollars, avec une désinvolture qui le rendit suspect à la coterie aristocratique de l'Université. Quant à sa passion pour les boissons fortes, elle était, nous dit un de ses camarades, « aussi marquée et aussi singulière que sa passion pour les cartes. Ce n'était point le goût du breuvage qui l'attirait : sans y tremper les lèvres à l'avance ni humecter sa langue, il s'emparait d'un verre plein et, sans eau ni sucre, d'un trait il l'avalait. Il en avait le plus souvent son compte ; mais, s'il n'était pas « réglé » du premier coup, il était rare qu'il revînt à la charge. » Telle était la façon de boire qu'à dix-sept ans Poe adoptait ; il la garda plus ou moins toute sa vie. Baudelaire appelle cela « boire en barbare » ; de nos jours on sait que c'est là boire en dipsomane.

Il n'y pas lieu de s'effrayer des termes techniques, quand ils ont un sens précis : les rejeter, c'est vouloir ne pas comprendre. Poe ne fut pas, en effet, à proprement parler un ivrogne, comme on l'a tant de fois répété, mais bien plutôt un dipsomane : il but moins par goût ou par habitude que par accès, et par accès souvent fort espacés. Or le dipsomane est à l'ivrogne ce que le kleptomane est au voleur : l'ivrogne veut boire, ainsi que le voleur veut voler ; le dipsomane, au contraire, ne peut s'empêcher de boire, tout comme le kleptomane ne peut s'empêcher de voler. C'est chez l'un comme chez l'autre,

au moment de la tentation ou plutôt sous l'influence de l'impulsion, une soudaine défaillance de la volonté qui ne peut plus résister. Il semble vraiment, surtout si l'on songe que les dipsomanes sont presque tous fils d'alcooliques, que la force héréditaire, accumulée en leur système nerveux, l'emporte sur la force personnelle développée par leur éducation. Il n'y a pas équilibre : l'instinct aveugle, plus ancien que la personne et aussi plus fort, l'écrase brutalement, et non sans douleur. Car, en cet étrange dédoublement du moi, la conscience morale est là qui, témoin impuissant, mais non insensible, assiste à cette invasion du fléau étranger, en déplore les ravages, en prévoit les conséquences fatales et maudit avec angoisse son irrémédiable déchéance. La personnalité est donc bien aliénée en ces funestes crises, et la dipsomanie serait très justement appelée, comme elle l'a du reste longtemps été, une folie, une forme spéciale de la folie, *furor bibendi*, si l'on ne savait maintenant qu'elle n'est en réalité qu'un des multiples symptômes de la folie héréditaire. Dipsomanie, kleptomanie, pyromanie, la manie suicide, la manie homicide, bref toutes les manies impulsives, dites encore folies lucides, folies raisonnantes ou folies des actes, ne sont plus considérées de nos jours que comme des formes variées d'un mal unique, la dégénérescence mentale.

Sur un fond commun d'anomalies pathologiques : émotivité excessive, instabilité d'humeur, excentricités variées, surgit plus ou moins nettement l'une ou l'autre de ces impulsions, et l'une souvent après l'autre. « Si l'on remonte à leurs antécédents, disent les spécialistes, on s'aperçoit que beaucoup de dipsomanes ont dès leur enfance présenté des particularités d'esprit et de carac-

tère qui les ont fait distinguer des autres enfants du même âge : une apparition trop précoce de l'intelligence est parfois un de ces caractères... Ces malades sont souvent concentrés, solitaires, vivent à l'écart... La plupart sont mal équilibrés : ils conservent un caractère fantasque, emporté, avec tendance à la tristesse; ils se montrent exagérés en tout; à peu d'exceptions près, ce sont des fous raisonnants, des héréditaires, des mélancoliques impulsifs ». Qui n'avouera, en lisant ces lignes, qu'à côté du trait dominant qui le caractérise, le malheureux Poe possédait tout les traits secondaires qui complètent si cruellement la physionomie du fou héréditaire ? Etait-il donc voué à tous les écarts mentaux en même temps qu'à la fureur dipsomaniaque ?

A coup sûr, l'énigmatique adolescent ne s'en doutait guère ; il était plutôt fier, probablement, de cette originalité inquiétante qui ajoutait un beau trait de fatalisme à son masque byronien. Par malheur, l'honnête marchand qu'il avait pour père adoptif, Mr Allan, faute sans doute de s'entendre assez en byronisme ou en dipsomanie, trouva mauvaises les extravagances de son héritier présomptif. Il refusa net d'honorer de son argent toutes celles de ces prétendues dettes d'honneur qui lui parurent illégitimes ; et, dès la fin de la session, le 19 décembre 1826, il ramenait dans ses bureaux de Richmond ce jeune homme par trop prodigue d'un bien qui n'était pas encore le sien. La bonne Mrs Allan, qui gardait un faible pour son « cher Edgar », s'avisa de lui faire doucement la morale : « Bah ! répondit sèchement l'impatient comptable, je voulais savoir combien je pouvais dépenser de l'argent du vieux, et je l'ai fait ». Il fit pire, si l'on en croit un ami de la famille : en une heure d'aberration, il

aurait contrefait la signature de Mr Allan dans le vain espoir de mieux honorer la sienne. Un conflit était inévitable : dès les premiers jours de 1827, à l'âge même où son père se livrait à pareille escapade, le fils adoptif des Allan, aussi insoucieux de ses devoirs que de ses intérêts, dédaigneux de toute affection, quittait, sans idée de retour, le toît hospitalier qui avait abrité son enfance d'orphelin et qui lui promettait encore bien des années de bonheur. Mrs Allan avait la mort dans l'âme ; Mr Allan se résignait. « Ainsi commença, dit un camarade Ellis, cette carrière qui devait, peu à peu, mener le pauvre Edgar à l'affreuse misère de son existence ultérieure. Combien triste, inexprimablement triste ne fut-elle pas ! »

CHAPITRE II

POÈTE ET SOLDAT

I. — « *Tamerlan et autres poèmes* ».

Dans le courant de l'été 1827 paraissait à l'autre bout de l'Amérique, à Boston, sous le titre mystérieux de *Tamerlan et autres poèmes par un Bostonien*, une pauvre petite plaquette de vers misérablement imprimée par un éditeur de dix-neuf ans. L'auteur n'en était autre que notre jeune échappé de Richmond. Comment et pourquoi ce fils adoptif du Midi était-il venu échouer dans cette capitale du puritanisme septentrional où l'avait fait naître un hasard de la nomade existence de ses parents, nul ne le sait. En tout cas, ces quarante pages, aux trois quarts autobiographiques, ont, à défaut d'intérêt artistique, un mérite : elles révèlent l'état d'âme de Poe, et, partant, à certains égards les motifs de sa conduite. « Les jeunes têtes en leur folie, dit l'épigraphe empruntée « à Cowper, les jeunes cœurs en leur ardeur, donnent à « l'âge mûr des fautes à réparer ». N'y a-t-il pas là du remords, de l'inquiétude, un aveu ?

Des dix poèmes qui constituent ce mince volume, il n'en est pas, à part *Tamerlan* et les quatre strophes à la fiancée infidèle, un seul qui ne soit le commentaire de quelque rêve. « Je me suis complu, dit le jeune poète « alors que le soleil brillait au ciel d'été, en des rêves de « vivante lumière et de beauté... Oh ! que la vie n'est-elle « un rêve durable !... Oui, dût ce long rêve être d'une dou- « leur sans espoir, il vaudrait mieux que la terne réa- « lité ». « Les réalités du monde m'affectaient comme des « visions seulement, dira bientôt l'amant de Bérénice, « tandis que les folles idées du pays des rêves deve- « naient à leur tour, non pas la matière de mon existenec « journalière, mais en vérité mon unique et entière exis- « tence ». Une intense et persistante prédisposition à la rêverie, voilà le mode habituel de cette âme juvénile. Or, à force de persistance et d'intensité, cette rêverie prend dès lors un caractère spécial : elle devient extatique. « Au printemps de la vie n'avez-vous jamais « fixé sur quelque objet fascinant un regard immuable, « jusqu'à ce que vous ayez senti la terre chanceler et... « la vision disparaître ? J'ai ainsi présenté... aux yeux de « ma mémoire un objet, un seul, jusqu'à ce que la forme « même m'échappât, mais non sans laisser en moi son « influence ». Quelle influence ? Bien vague encore, bien mystérieuse, à vrai dire : « En cette heure d'égarement, « quelque pouvoir, quelque charme s'empara de moi », semblable au vent glacé de la nuit, au rayon assoupi de la lune, au son étrange d'une corde de harpe brisée. Avec le temps, cette vision obscurcie, cette vibration mélodieuse, ce frisson voluptueux de tout l'être comme sous un souffle invisible, cette fiévreuse sensation de vertige en une âme qui se sent, toute pâmée, sombrer en d'inefla-

bles délices, bref tous les troublants phénomènes de l'extase deviennent de plus en plus caractéristiques : ils cherchent en une cause surnaturelle leur source mystérieuse. Ne serait-ce pas là, se dit le prédestiné, une mystique intervention de l'âme divine dans la vie humaine, une soudaine appréhension ici-bas de l'au-delà infini, une bienheureuse communion de l'homme avec Dieu dans la Nature par l'intermédiaire de la Beauté ? « En ma « jeunesse, j'ai connu un être avec qui la Terre commu- « niait en secret, comme il communiait avec elle, en « plein jour, par la Beauté ; un être dont la brûlante et « vacillante torche de vie, allumée au soleil et aux étoiles, « leur avait emprunté une lueur passionnée digne de son « âme, et cette âme ne savait pourtant, en l'heure même « de ses ferveurs, quelle puissance s'emparait d'elle ».

Aussi bien, d'origine sublime, ce rayonnement d'en haut a une prestigieuse influence symbolique : il transfigure le monde. Pour le bienheureux extasié qu'est Poe, les astres regardent avec un visage plein de sens ; l'étoile du soir parle de joie et de gloire ; le souffle de Dieu erre dans les airs ; la nuit est hantée par la bienveillante présence d'âmes trépassées ; le ciel est tout peuplé d'amantes séraphiques. Bref, l'univers apparaît dans le mirage de ces lueurs mystiques comme un merveilleux livre de pieux symboles. Et ce n'est pas tout : cette émotion sacrée possède une puissante vertu morale : elle purifie la chair, elle fortifie l'âme : « C'est par « la Beauté que Dieu donne [cette force surhumaine] « à ceux-là qui autrement déchoieraient de la Vie et des « Cieux, entraînés par les passions du cœur ». « Ce saint « rêve, s'écrie le pécheur régénéré par la piété et la « foi, ce saint rêve, tandis que tout le monde me blâmait,

« il m'a ranimé comme un beau rayon qui guide l'âme « solitaire ». « Cet espoir tombe d'un sanctuaire éternel ».

Heureux donc celui qui possède le précieux don de l'extase ! car il possède « un gage de ce qui sera en d'au- « tres mondes » : il a en sa nature d'élite un signe d'élection ; « le sceau mystique du génie » rayonne sur son front. Comment donc cet être privilégié ne sentirait-il pas en lui « un sombre flux insondable d'orgueil infini », d' « un orgueil qui n'a rien de terrestre », « qu'il serait criminel de combattre », et qui, du reste, « lutte triomphalement contre l'humanité » ? « L'âme passionnée qui a connu « et profondément senti ce muet langage de sa supré- « matie, cette âme qui sent son droit inné, le mystique « empire et la haute puissance que lui donnent les forces « énergiques de l'esprit dès son heure natale... l'âme « qui connaît un tel pouvoir trouvera que l'*Orgueil* est « le souverain maître de la volonté. » Et le naïf enthousiaste se fait, en son extatique exultation, prêtre solennel de l'Orgueil.

Lourd sacerdoce ! Pour Poe, comme pour Vigny, la grandeur ne va pas sans douleur : car le céleste phénomène de l'extase a ici-bas ses humiliations et ses souffrances. Qu'est-ce, en somme, que ce glorieux interrègne de la personnalité, cette éblouissante suspension de la conscience humaine, sinon une mort voluptueuse de l'être animé, une inquiétante agonie de la vitalité terrestre. « Il est sur terre une agonie qui, bien qu'idéale, est « peut-être le pire mal de l'humanité... C'est plus qu'une « agonie pour celui dont la vue impuissante s'obscurcit « à force de contempler la beauté qui l'entoure ». Il y a surtout, outre cette mortelle impuissance, les douloureux lendemains, les mornes heures où, dépouillée des

prestiges du rêve, la réalité ne semble que plus terne et l'avenir que plus rébutant. « En des visions de la sombre « nuit, j'ai rêvé de joie évanouie ; mais un rêve de vie et « de lumière survenu dans l'exil m'a laissé le cœur « brisé ». « Le plus haut espoir d'orgueil et de puis- « sance, je le sens, a disparu... Les visions de ma jeunesse « sont passées ». Les fugitives délectations du rêve « sont donc d'une beauté redoutable » ; il est un poison en cet orgueil, un « venin » en ces extases « un noir alliage », « une essence puissante à détruire une âme qui le savait « bien. » Et « cette vie enchantée » apparaît dès lors comme « la lutte de quelque démon malfaisant avec une « puissance qui abandonne aux heures mauvaises ». L'âme qui tombe, ainsi défaillante, des sublimes hauteurs de la transe dans « le profond chaos des passions », est vouée fatalement aux perfides hantises du suicide. « Mon âme « d'enfant, dit Poe, s'éveillait à la terreur du lac soli- « taire ; et cependant, cette terreur n'était pas de l'effroi, « mais un ravissement troublant, un sentiment indéfini « naissant d'une âme assombrie... La raison égarée « pouvait faire un Eden de ce lac obscur. » Ainsi naît dans le cœur si tôt déçu du contemplateur impuissant le dégoût de la vie, le mépris des réalités, la peur de l'avenir, les regrets attendris pour le passé. Le désespoir de l'extatique est si précoce qu'il semble inné.

Que faire, en présence de cette mobile alternance d'un être trop sensible, entre cette dépression qui descend jusqu'au suicide et cette exaltation qui s'élève jusqu'à l'extase ? Où trouver l'équilibre, où trouver le repos sinon dans l'isolement ? L'homme prédestiné n'est-il pas condamné à la solitude ? L'élu de Dieu n'est-il pas l'exclu des hommes ? « Dès l'heure de mon enfance, je n'ai pas été

« comme d'autres étaient ; je n'ai pas vu comme d'autres « voyaient; je ne pouvais tirer mes passions d'une ori- « gine commune; de la même source, je n'ai pas dérivé « mes douleurs ; je ne pouvais pas éveiller en mon cœur « une joie de même nature ; et, tout ce que j'aimais, « j'étais seul à l'aimer ». Eh bien ! soit; de cette fatale prison de l'isolement, l'égoïste génial saura, du moins, se faire un royal palais enchanté, loin, bien loin des banalités et des brutalités du monde réel, à l'abri des grossières intrusions sociales, tout illuminé des seules clartés de l'idéal. « Ton âme se trouvera seule, dit le poète en sa com- « plaisance amère, seule entre toutes sur la terre, pour « une cause inconnue... Sois silencieux, en cet isolement « qui n'est pas de la solitude, car alors les esprits des « morts... se trouveront... autour de toi... Paix donc ! « car la nuit, quoique sereine, aura son froncement, et les « étoiles... seront pour ton cœur flétri... comme une « fièvre qui voudrait à jamais s'attacher à toi... Le souf- « fle de Dieu persistera, et sur la colline la brume que « ne dissipe point cette brise d'été te charmera comme « un gage, comme un symbole qui restera en toi un se- « cret ». Ainsi, dès le seuil de la vie, apparaît en son ombrageuse solitude le morne rêveur ultra-romantique, tout médusé par la morbide hantise de ses éblouissements extatiques.

A dix-huit ans, toutefois, un adolescent ne peut à ce point abdiquer toute activité humaine ; l'énergie vitale prend malgré tout sa revanche sur la passivité du rêve. A son héros Tamerlan, Poe prête donc, outre cette extase qui lui est propre, la fougue des passions byroniennes qui ne lui appartient pas moins. Comme le Giaour, ce vieux mécréant asiatique confesse à un moine son mons-

trueux péché d'orgueil ; comme Manfred, il n'a pas seulement poursuivi sur les cimes solitaires l'inoffensif troupeau de chamois, mais encore et surtout d'ambitieux projets de gloire triomphante ; comme les Conrads, comme les Laras, tout obsédé qu'il soit d'impulsions criminelles, il aime une séraphique créature dont la pureté à ses yeux transfigure le monde. Mais l'orgueil, l'incoercible orgueil de son farouche génie soudain s'empare de lui : il veut dans la lutte des nations conquérir pour sa bien-aimée Ada un empire dont elle soit la reine; il part, triomphe, règne, mais, de retour au pays natal, ne trouve plus hélas ! que le cruel souvenir d'Ada expirée. Que lui reste-t-il, en présence de la vanité des choses humaines, sinon le désenchantement prématuré, l'irrémédiable désespoir ? Evidente est ici l'inspiration byronienne; elle n'est pas toutefois qu'imitation : elle jaillit d'une source profonde. Prédestiné au byronisme par sa naissance comme par son déclassement, l'enfant dégénéré d'alcooliques misérables ne peut s'empêcher, jusqu'en sa neuve et saine Amérique, de reconnaître en la troublante poésie des romantiques d'Europe sa propre âme troublée. A l'école de ces maîtres dangereux, le complaisant égotiste n'apprend que mieux, à vrai dire, en de minutieuses analyses, à mettre à nu une tare nerveuse qui n'est que trop réelle ; béatement, comme une rare et riche matière à élucubrations poétiques, il exploite à leur exemple son vice héréditaire. Mais vice physiologique et tare mentale lui appartiennent en propre. La morbide inspiration de Poe, que l'âge, du reste, ne modifiera plus guère qu'en l'assombrissant, n'est donc en réalité si spontanée que parce qu'elle est innée ; elle n'est si étroitement liée à

sa vie que parce qu'elle est intimement attachée à sa chair. Bref, l'originalité poétique de Poe, c'est son mal ; pathologie et poésie sont chez lui inséparables.

II. — « *Al Aaraaf* » *et le régiment.*

Au fait, lorsque ce jeune néo-romantique de Richmond déserta si brusquement l'heureux foyer des Allan, peut-être voulut-il tout bonnement jouer au Tamerlan. « Là en cette heure, dit son héros byronien, une pen-« sée s'empara de mon esprit : suivre mon haut destin « parmi les luttes des nations. Je n'éprouvai point de « doute, je ne connus la crainte d'aucun péril en mon « intrépide carrière : conquérir un empire, et jeter « aux pieds de ma bien-aimée une couronne de reine ! » C'était justement l'heure grave où le sort inquiétant de la Grèce aux prises avec les Turcs tenait en suspens le monde entier. Quoi d'étonnant à ce que l'enthousiaste admirateur de Childe Harold voulut devenir le rival de Byron autrement qu'en vers ? Toujours est-il qu'Edgar Poe monta si bien la tête à son ami Berling que ces deux jeunes héros ne rêvèrent bientôt plus que de Marathon et de Salamine. Au dernier moment, il est vrai, Berling se déroba ; mais Poe, à tout le moins, partit. Il fallait l'entendre, plus tard, narrer à qui voulait bien lui prêter l'oreille son fameux voyage à travers l'Europe, ses prouesses en Grèce, sa folle équipée à Saint-Pétersbourg ; comment, au retour de sa glorieuse expédition, il avait été, à la suite de maint incident tragique, gravement blessé dans certain port de France, puis miraculeusement guéri par une généreuse dame écossaise et finalement rapatrié en Amérique après dix-huit mois

d'absence ; merveilleuse aventure, concluait-il, dont les mille péripéties indiscrètement dévoilées défrayaient tout un roman d'Eugène Sue. Eh ! non, avouons-le, misérable mystification à grand peine édifiée sur les racontars du frère aîné Henry, dans le seul but de pallier un avatar autrement prosaïque.

La banale vérité, c'est que, comme tant d'autres déclassés à bout de ressources, le jeune poète que ne nourrissait pas sa Muse s'était tout simplement fait soldat. Le 26 mai 1827, Edgar A. Poe s'enrôlait, en effet, artilleur à Boston sous le nom à peine déguisé d'Edgar A. Perry, et sa courte carrière ne connut pas, en réalité, de plus glorieux exploits que les corvées de caserne et les exercices du champ de manœuvres. D'abord, attaché à un fort de la rade de Boston, il fut bientôt expédié avec sa batterie dans un fort de la Caroline du Sud, d'où, après un an de séjour, il fut rappelé dans un fort de Virginie ; et voilà en trois lignes toute l'odyssée de cet épique coureur d'aventures. L'obscur artilleur s'acquitta, du moins, des fonctions d'intendance qui lui furent bientôt dévolues de manière à mériter dès le 1er janvier 1829 la promotion de sergent-major. « Sa conduite est irréprochable, disent les notes du dossier ; il n'a pas de mauvaises habitudes, [et, chose curieuse, on insiste comme pour réfuter une accusation], nullement celle de boire ; il est digne de toute confiance ». Les supérieurs de Poe s'intéressèrent sans doute à ce dévoyé qu'ils déclarent « intelligent » et « bien élevé » ; ils durent même lui conseiller, pour sortir du rang, l'entrée à l'Ecole militaire de West-Point ; mais il fallait dans ce but l'intervention du père adoptif. Or, Mrs Allan était alors gravement malade ; elle mourut même le 28 février 1829 ;

peut-être est-ce à son intercession suprême que Poe dut d'être, sur la demande de Mr Allan, rappelé à Richmond. Toujours est-il que, quelques semaines plus tard, le 15 avril, il obtenait sa libération définitive, Mr Allan ayant consenti à payer un remplaçant. Bien plus, dès le mois suivant, Mr Allan faisait des démarches auprès du ministre de la guerre en vue de l'admission de son jeune protégé à West-Point.

Ce qui frappe en cette correspondance quasi officielle, c'est qu'en contradiction avec les termes du colonel qui, exprimant les dires mêmes de Poe, appelle celui-ci « fils et héritier » de Mr Allan et parle « d'entière réconciliation, de réintégration dans sa famille et ses faveurs », Mr Allan, au risque de compromettre le succès de sa requête, écrit froidement au ministre : « Je vous déclare franchement, Monsieur, qu'il [Poe] ne m'est parent à aucun degré, qu'il y a bien d'autres êtres dont je m'efforce de favoriser les intérêts, sans autre sentiment que celui d'une sollicitude acquise à tout homme qui est dans la détresse. Pour moi-même, je ne demande rien ; je ne sollicite votre bienveillance que pour aider ce jeune homme à accomplir ses projets d'avenir. » Ainsi, l'enfant choyé et adulé d'autrefois n'est plus désormais que l'objet d'une charité banale ; Mr Allan ne l'aime plus : il s'en débarrasse. On n'a pas manqué de blâmer ce changement d'attitude chez le père adoptif, oubliant jusqu'à quel point il était dû au changement de conduite chez le fils adopté. Combien de pères véritables sont encore plus rigoureux à l'égard de leur propre enfant ? Celui-là s'efforçait, du moins, d'assurer à l'ingrat l'accès d'une carrière de son choix. Et cependant, quels que fussent les torts de Poe envers son bienfai-

teur, on ne peut s'empêcher de le plaindre : sa jeunesse, sa fâcheuse éducation, ses mauvais instincts héréditaires atténuent sa responsabilité ; et seul, du reste, il subira les dures conséquences de cette rupture fatale. Élevé en riche fils de famille, Poe devra à grand peine se créer un gagne-pain, dans l'amer regret d'un bien-être et d'un bonheur à jamais sacrifiés.

Il était naturel qu'ainsi rejeté par sa famille adoptive, Poe en cherchât une autre et retrouvât la sienne. De passage à Baltimore, il découvrit sa grand'mère encore vivante. Un de ses cousins, Neilson Poe, le présenta à l'avocat William Gwynn, lequel avait justement été le patron de son père quelques vingt-cinq ans plus tôt : or Gwynn porta sur le compte du fils à peu près le même jugement que sur le père : « Il manifeste, dit-il, des tendances pour tout autre chose que les affaires positives de la vie. » Un romancier populaire, John Neal, également consulté, dosa d'éloges la même critique. « Les vers [communiqués] sont, avoue-t-il, d'exquises absurdités ; peut-être l'auteur pourrait-il, s'il le voulait, faire un très beau, un magnifique poème. » Insensible au blâme, le jeune poète ne retint que l'éloge. « Je *suis* « poète, s'écrie-t-il en son ardeur juvénile, si le culte « profond de tout ce qui est beau peut rendre poète ; et « je veux l'être au sens commun du mot. Je donnerais le « monde pour exprimer la moitié des idées qui flottent « en mon imagination... Que je puisse écrire un beau « poème, j'en fais le serment pour peu qu'on m'en donne « le loisir. » En vain le bienveillant mentor voulut sur cette belle flamme lyrique verser une froide douche de prosaïques avertissements : « Le succès, lui dit-il, ne dépend pas tant à l'heure actuelle de la valeur des poé-

sies que de la valeur... de certaines fortes qualités de l'âme : une énergique résolution d'endurer le présent avec la ferme conviction de trouver la récompense dans l'avenir ». L'impatient auteur n'en a cure : il lance au plus tôt son nouveau volume de vers. Dès les derniers jours de 1829 paraît à Baltimore *Al Aaraaf*, *Tamerlan and Minor Poems*, by Edgar A. Poe.

Cette mince plaquette ne contient, à vrai dire, — outre *Tamerlan* remanié jusqu'à en être méconnaissable, et quatre anciennes poésies plus ou moins révisées, — que cinq nouveaux poèmes avec *Al Aaraaf*. Au point de vue biographique, rien de bien intéressant : le vieux levain byronien, sous l'influence des premiers déboires de la lutte, s'est naturellement transformé en un ferment plus âcre ; tantôt les regrets du passé s'exaltent en sentimentalité funèbre qui plus que jamais se complaît dans l'idée de suicide ; tantôt la pose théâtrale de l'orgueil déçu se raidit durement jusqu'au défi. « Je ne cherche « plus là haut ma destinée dans une étoile... Je suis de- « bout parmi les clameurs d'un rivage battu des vents, « et je tiens en ma main quelques grains de sable. Si « peu ! et glissant si vite entre mes doigts jusqu'à « l'abîme ! Est-ce là mes premières espérances ? Non ! « elles s'en sont allées glorieusement, comme la foudre « des cieux, soudain ! et moi j'irai de même... Ils disent « que je suis orgueilleux. Ils mentent, ils mentent tout « haut. Mon cœur bat de honte à la mesquinerie de ce mot « auquel on ose associer un sentiment tel que le mien. « Stoïque ?... non plus. Dans l'épouvante de mon destin « je ris de penser comme il est misérable, ce plaisir : en- « durer ! Quoi ! ombre de Zeus ! Moi, endurer ! non, « non, je défie ! »

Au point de vue littéraire, une évolution sensible apparaît : à l'influence de Byron se substituent celles de Moore, de Milton et de Platon même. Les cinq poèmes les plus byroniens de naguère sont remplacés par quatre autres d'une inspiration plus impersonnelle : *le Lac* surtout, *la Visite des Morts*, et *Pays féérique*. Là pour la première fois se rencontre ce mélange si poesque de ténébreuse inspiration et d'humour burlesque : l'âme éperdue du pâle rêveur de clair de lune, fuyant les mornes réalités de son existence terrestre, s'en va plus que jamais s'égarant en de surnaturelles régions, toutes peuplées des nébuleuses créations de son imagination fantasque. Quant au poème principal, *Al Aaraaf*, c'est une œuvre obscure, « extravagante », déconcertante même en son ambition outrée, et pourtant originale, pleine de promesses, toute vibrante d'une musique jusqu'alors inconnue. Il semble que Poe y ait voulu exprimer sous une forme symbolique sa plus chère croyance extatique : à savoir que, par le culte de la Beauté, nous entrons en communion bienheureuse avec Dieu et, partant, nous nous préservons de la honte et de la douleur des défaillances morales. Al Aaraaf est l'astre miraculeux où s'accomplit pour les âmes d'élite ce mystérieux affranchissement de toute passion humaine, y compris l'amour : car ici-bas l'amour lui-même est une entrave charnelle. C'est par l'intermédiaire de la musique qu'à son gré se réalisent les pures béatitudes de l'extase; et Ligéia apparaît dès maintenant, telle qu'elle sera toujours pour Poe en prose comme en vers, la subtile déesse de ces mièvres harmonies : « Ligéia, ô ma « très belle, toi dont la plus rude pensée s'épanche en mé- « lodie !... partout où peut être ton image, nulle magie ne « séparera ta musique de moi ! » Le poète a donc com-

pris que, pour exprimer ou plutôt suggérer l'extrême délicatesse de ses émotions extatiques, seule la musique convenait; et voilà que pour la première fois son vers se met à chanter. Ainsi naît sur les lèvres de Poe cette frêle mélopée plaintive, qui va désormais, jusqu'au dernier jour, demeurer la note originale de son art nouveau.

Naturellement les rares contemporains aux mains desquels tomba ce pauvre petit volume n'y virent rien moins qu'un Evangile inespéré; et le pauvre réformateur du Parnasse américain dut se résigner à abriter, non sans rancœur, dans les mornes casernements de West-Point sa Muse méconnue. Par malheur, Poe avait si longuement attendu que l'âge d'entrer à l'Académie militaire était désormais passé; mais bah ! il ne lui en avait guère coûté de se vieillir de deux ans pour s'engager simple soldat; il ne lui en coûta pas davantage cette fois de se rajeunir de quatre pour devenir élève officier. Le 15 mars 1830, les protections aidant, Poe était donc nommé « cadet » et, le 1er juillet, il entrait à West-Point.

La discipline d'une école militaire avec sa vie active et son obéissance passive convenait aussi peu que possible aux habitudes rêveuses d'un poète extatique, pas plus du reste que la solde mensuelle de 28 dollars ne comblait les vœux d'un Tamerlan en herbe ni même ceux d'un riche héritier frustré. « Très ombrageux et très réservé dans ses rapports avec ses camarades, dit l'un d'eux, Poe borna ses relations presque exclusivement à ses compatriotes de Virginie ». « Il ne se fit point d'amis intimes », ajoute un autre. Avec « son air las, épuisé, désabusé », il semblait encore plus âgé que ses camarades de promotion; on en profitait pour faire circuler sur son compte une grotesque histoire de substitu-

tion de père à fils dont il s'irritait fort. Le « vieux cadet » n'en prenait pas moins à l'occasion, le vin aidant, sa part, une part macabre, aux mystifications coutumières de l'Ecole. Il continuait, comme par le passé, à se faire, par ses poèmes apparemment extravagants et ses critiques d'ordinaire acerbes, une mystérieuse réputation de génie inquiétant. Quoiqu'il réussit assez bien en mathématiques et en français, ses entêtements bizarres, son « humeur fantasque » et « ses visions éthérées » conspirèrent tant et si bien à lui faire négliger son métier de soldat qu'on se demandait parfois si vraiment il ne se moquait pas des gens. Or, il arriva soudain qu'en janvier 1831 il eut en vingt jours vingt et une absences à l'appel, aux exercices, en classe, aux gardes, à l'église, et deux refus catégoriques d'obéissance aux ordres donnés. Évidemment, après six mois d'expérience, l'incorrigible poète en avait assez de la routine militaire : il voulait à tout prix se faire renvoyer, et il n'y réussit que trop bien. Le 6 mars 1831, à la suite d'un arrêt d'exclusion prononcé par la cour martiale, Edgar A. Poe se trouva à la porte de l'Académie de West-Point, avec dix-sept cents en poche.

Un petit évènement contemporain ne fut peut-être pas sans influence : le 5 octobre 1829, Mr Allan s'était remarié, et, quelques mois plus tard, il attendait un héritier légitime ; c'était là pour l'ancien héritier présomptif la perte définitive de tout espoir d'héritage. Or, la vie d'officier sans fortune souriait d'autant moins à Poe qu'avec ses illusions extatiques et son incoercible orgueil il se croyait infailliblement prédestiné aux plus magnifiques triomphes, poétiques ou autres. Dès lors, comment chez un être aussi instable hésiter à sacrifier les mesquines sûretés du présent aux superbes promesses de l'avenir ?

La foi en un idéal chimérique n'était-elle pas trop intense chez ce rêveur exalté pour que l'adaptation sociale fut jamais possible ?

III. — « *Poèmes* » *et théories poétiques.*

Notre officier manqué n'eut pas plus tôt jeté son uniforme aux orties qu'il publiait à New-York un nouveau volume de poésies, *Poèmes*, le troisième en moins de quatre ans. Les cadets de West-Point, qui s'étaient empressés de souscrire à cette « géniale » publication d'un des leurs, furent vite « dégoûtés » : au lieu de joyeux refrains et de burlesques satires, ils ne trouvaient là, dirent-ils, que « le ridicule galimatias » d'un cerveau « fêlé ». Fermement confiant en sa « passion » pour la poésie, le présomptueux auteur en appelle, du moins, de l'hostile indifférence de ses compatriotes à l'infaillible jugement de la postérité ; et, plus consciente en son art, sa poésie se fait plus amère en son inspiration : « Long-« temps enfant désœuvré qui lisais Anacréon et buvais « du vin, avoue-t-il, je ne tardai pas à m'apercevoir que « les vers d'Anacréon parfois ne manquaient point de « passion, et que, par une étrange alchimie du cerveau, « ses plaisirs se changeaient toujours en douleur, sa naï-« veté en furieux désirs, son bel esprit en amour, et « son vin en feu. Aussi, jeune et plongé dans les folies, je « m'épris d'amour pour la mélancolie, et me fis un jeu de « sacrifier mon repos et ma paix terrestres... Je ne pou-« vais aimer que là où la Mort mêlait son souffle à celui « de la Beauté ». Pour être moins théâtrale, la pose byronienne n'en devient donc que plus sombre, la mélancolie plus âcre, la fantaisie plus macabre.

Des six poésies nouvelles, toutes d'une originalité indéniable, deux expriment les béatitudes de l'extase : *à Hélène* et *Israfel*. Dans la première, c'est la contemplation d'une belle face féminine qui transporte le poète ravi de la tristesse de son exil terrestre au radieux pays des joies idéales ; dans la seconde, c'est mieux encore que le rayonnement de l'extase, c'est l'essor, le victorieux essor d'une âme qui, enfin arrachée à ses mesquines entraves, s'élance vers l'empyrée de ses rêves, toute vibrante d'une orgueilleuse allégresse. Dans l'une comme dans l'autre s'unit à la délicate suggestion d'images symboliques qui ne manquent ni de grâce ni d'ampleur la souplesse d'un rythme caressant et alangui, vraiment lyrique. Poe a décidément pris possession de son art.

Le reste n'est déjà plus qu'ombres et sanglots. L'hypocondrie native s'aggrave, sous la double influence du mal et du malheur, en une sorte de volupté pervertie. « Etre sombre », qui « ne connaît plus que douleurs et « joies vapides », Poe devient ici, après Young, quoique sans nulle préoccupation morale, le poète complaisant de la Mort et des Nuits. Minuit est pour lui, comme pour tant de mélancoliques, l'heure propice aux visions ailées, qu'elles sortent, lugubres, des charniers humides ou se déploient, diaphanes, sous la lune mystique : c'est en son midi que la lune vacillante a pour Israfel les regards les plus passionnés ; c'est en un doux minuit qu'apparaît à l'amant rêveur sa bien-aimée Irène, languidement plongée dans le radieux sommeil des morts. Aux âmes dolentes sied le charme flottant des paysages de pénombre. Eprise de douleur et de clair de lune, la Muse malade de Poe se délecte en toutes ces grises symphonies de la nature et du cœur.

La nature même ne lui suffit plus. Toujours à l'étroit en notre petit monde terrestre, trop borné pour la profondeur de ses dépressions comme pour l'élan de ses aspirations, l'âme morbide a besoin de tout un monde imaginaire, conforme à ses tendances excentriques ; et, ce monde surnaturel, elle sait, à force de suggestions spontanées ou artificielles, se le créer harmonieusement. Ainsi, de même qu'aux extases de Poe s'ouvraient les radieuses régions éthérées d'Al Aaraaf, de même à ses accès mélancoliques s'offrent maintenant les obscures régions déprimantes de la Vallée Nis et de la Cité Condamnée ; toutes également fantastiques, toutes également inhabitables pour une âme saine, tant l'atmospbère s'y trouve irrespirable à force d'être ou raréfiée ou condensée, tant la vie s'y fait ou torpide ou fiévreuse. L'incohérence même des visions qui surgissent en ces régions nébuleuses est, à vrai dire, un symptôme : elles n'évoquent si bien les pages hallucinées de Quincey que parce que leur magie sort du même poison. A l'opium Poe demande déjà enfers et paradis artificiels.

Très fréquemment l'amour de la Beauté chez ce sombre rêveur aboutit au culte de la Beauté morte : extase et mélancolie y trouvent leur compte. Poe donne, il est vrai, de cette sentimentalité funèbre une laborieuse explication à posteriori dans sa *Philosophie de la composition* ; en fait, elle datait des tendances natives de son être et déjà s'était affirmée en sa morbide passion pour Mrs H. Stannard. Maintenant, pour la première fois, elle s'exprime poétiquement dans le *Péan* et dans *Irène*. « Ne déshonorons « pas la beauté morte par des larmes », dit-il, « mainte- « nant qu'elle est parée pour le Paradis » ; « tous les « morts dorment aussi longtemps que pleure l'amour » ;

« mon âme se berce sur leurs soupirs. » Si imparfaite qu'en soit encore l'expression, cette macabre conception de l'amour, si pleinement conforme à la morbide nature du poète, ne cessera de le hanter en ses poésies comme en ses contes. La Beauté entretient son extase, la Mort nourrit sa mélancolie ; platonisme éthéré et matérialisme superstitieux satisfont le dualisme inné de sa vésanie.

Si ces trois petits volumes de vers ne permirent guère à Poe de réaliser son idéal, ils lui permirent du moins de l'entrevoir avec une précision qui ne fera que croître avec le temps. Pour lui comme pour la plupart des poètes extatiques, extase et poésie en leur source ne font qu'un : l'extase, c'est l'émotion poétique par excellence ; la poésie en est l'expression ou, mieux encore, la reproduction artistique. Mais cette extase, qu'est-elle, au dire de Poe ? C'est « le divin sens du beau », « ce sixième sens qui « nous parle de Dieu par l'intermédiaire de son plus pur « attribut, » la Beauté ; c'est, à l'occasion des belles choses d'ici-bas, une intuitive « prescience des gloires « infinies de l'au-delà », « l'espoir d'une félicité intellec- « tuelle plus élevée là-haut. » Cette voluptueuse révélation soudaine, en nous arrachant aux mesquines entraves de notre humaine nature, nous place tout anxieux sur les bords du grand secret, dans l'émouvante présence des béatitudes célestes, en une communion troublante avec la Divinité. C'est donc quelque chose comme « l'aspiration « inquiète du papillon de nuit vers l'étoile ». Ce « ton le « plus élevé de l'âme » ne va pas, à vrai dire, comme l'avoue également Sully-Prudhomme, sans une douce mélancolie, sans « un délicieux frisson de tristesse, intense et exquis. »

Or, cette extase, source pure de l'inspiration poétique, comment la capter, pour en dériver l'œuvre d'art? Aux heureux jours de la jeunesse et même de l'enfance, elle jaillit, pour Poe comme pour Wordsworth, fraîche, spontanée, abondante, débordante même. Plus tard, elle ne dépend que trop, hélas! de circonstances physiques et mentales plus ou moins favorables. Mais, quand la santé est parfaite et l'équilibre interne bien stable, « aux heures « de la plus complète tranquillité, » surgissent, « sur les « confins du monde des rêves et du monde des veilles », « sur les bords même du sommeil », des « impressions « psychiques », des « fantômes d'une exquise délica- « tesse », des « ombres d'ombres », dont le flux vertigineux détermine un ineffable éblouissement : c'est là, au gré de Poe, l'extase inspiratrice. A ce merveilleux « aperçu jeté sur le monde spirituel », l'homme reconnaît avec une stupeur radieuse « un caractère supérieur à la nature humaine » ; il lui semble que « ses cinq sens « se trouvent remplacés par cinq mille sens étrangers à « son être mortel. » Or, Poe affirme qu'en présence du concours, — rare, à vrai dire, — des conditions propices, il peut s'assurer la naissance de si merveilleux phénomènes, il peut en son cœur ému susciter l'inspiration extatique, il peut « faire descendre le Ciel sur la Terre! » Quels sont donc ces mystérieux sortilèges? ce précieux « Sésame ouvre-toi? » Par malheur, l'énigmatique auteur de *Philosophy of Composition* ne nous le dit point; il se montre, sur ce palpitant sujet, avare de confidences. Peut-être faut-il à cet égard s'en fier à l'amant de Bérénice qui prodiguement nous énumère de classiques procédés dignes d'un fakir des Indes; peut-être faut-il se contenter de la magie du « subtil et puissant

opium », dont Poe se déclarait dès lors adepte raffiné.

En tout cas, cette inspiration extatique une fois obtenue, il reste à l'exprimer ou plutôt à la communiquer : car le poète, vraiment digne de ce nom, n'est pas seulement le passif voyant qui s'endort en l'impuissante ou égoïste jouissance de ses rêves voluptueux; il n'est pas non plus l'artisan servile qui se contente d'en froidement décrire les causes et les effets; il est encore et surtout le généreux interprète des visions célestes, l'artiste subtil dont la puissance évocatrice rivalise avec Dieu même. Répétition n'étant pas poésie, le poète doit mériter le nom de créateur. Dédaigneuse de la banale reproduction des beautés terrestres, sa suprême faculté, l'Imagination, sait, dans le flux des fugitives fantaisies qui se pressent en sa rêverie extatique, choisir les éléments d'une création nouvelle pour les organiser en une suggestive œuvre d'art. Et c'est peu encore; car ce n'est là que matière à poésie. A cette inerte matière le poète saura, en outre, inculquer la vie, s'il sait prêter la voix qui anime; or la Musique est cette voix. « C'est dans la musique que l'âme « atteint le plus intimement la grande fin pour laquelle, « sous l'influence du sentiment poétique, elle lutte : la « création de la Beauté supérieure. » La musique, « le « plus exaltant des modes poétiques, » est, à en croire l'enthousiaste mélomane, « le commun héritage de la « Terre et des Cieux » : ses invisibles vibrations aériennes, aussi accessibles aux anges qu'aux hommes, forment un vaste et vague langage infini qui unit l'habitant extasié d'ici-bas au pur esprit de là-haut. Oui, affirme Poe, « il « nous est souvent donné de ressentir avec une joie fré- « missante qu'il s'échappe d'une harpe terrestre des notes « qui n'ont peut-être pas été étrangères aux anges ».

« Avec chaque note de la lyre, dit-il du poète inspiré, on « croit entendre un mystérieux écho qui, sans être tou- « jours distinct, n'en a pas moins une solennité qui trans- « porte l'âme. En chaque lueur de beauté, nous aperce- « vons, en de longues perspectives merveilleuses, de va- « gues visions d'une beauté bien plus éclairée qui nous « égarent par delà ». Servie donc par les inépuisables combinaisons de l'Imagination poétique qui sait, des éléments imparfaits de la nature, tirer des œuvres rivales de celles du Créateur, la Musique infuse en ces créations encore inanimées un mystique courant de vie; elle les doue d'une âme chantante qui est comme la vibrante émanation de la divinité; elle fait de la parole humaine un verbe divin. Chimère, dira-t-on ; non, insiste Poe : « ma « confiance dans le pouvoir des mots est si absolue que « j'ai parfois trouvé possible d'exprimer en leur fugitive « fragilité de telles fantaisies. » Œuvre délicate, à coup sûr; mais « la délicatesse n'est-elle pas le propre du « poète ? » et « l'affectation en ces limites n'est pas une « faute. »

En somme, qu'est-ce, au gré de Poe, que la poésie ? La poésie, c'est « la création rythmique du Beau », c'est-à-dire l'art de suggérer par l'harmonie des mots la beauté extatique. « Son seul arbitre, précise-t-il, est le Goût ; « avec l'Intelligence ou la Conscience, elle n'a que des re- « lations collatérales ; elle n'a qu'incidemment des rap- « ports quelconques avec le devoir ou avec la vérité ». Elle n'en a pas même avec la Passion, non, pas même avec l'Amour, lui aussi « indigne d'une si haute spirituá- « lité » ; « toute goutte de passion que vous infusez en « un poème ne fait que le matérialiser, le détériorer, le « dépoétiser ». Le poème parfait aux yeux de Poe, c'est

donc le poème rapide, mais suggestif, dont le rythme subtil, amplifiant le sens magique des mots, exalte l'âme jusqu'à la contemplation extatique du Beau. Dès lors, plus de poésie utilitaire, plus de poésie didactique, plus de vers moralisants, plus de savantes dissertations ni d'habiles descriptions qui aient moins de rime que de raison. Non, plus même de poésie dramatique : car drame et poésie se contredisent, le drame étant de la passion. A plus forte raison, plus de long poème, plus de poésie de longue haleine : car, toute émotion poétique est, chez le poète comme chez son lecteur, trop intense et trop fragile pour être jamais de longue durée ; « au bout d'une « demi-heure, elle faiblit, cesse ; une réaction survient, « et dès lors le poème n'en est en réalité plus un », puisqu'il se trouve dénué d' « unité d'intérêt ». Fi donc de la « sotte manie épique » ! fi de toutes les « anomalies artis- « tiques » ! fi de toutes les vaines théories de « l'effort « soutenu » et du génie persévérant ! Il n'y a de vrai que « la totalité d'impression », de beau que le bref poème qui se lit en une fois, de légitime que le lyrisme, le lyrisme intense, le lyrisme à courte haleine, le lyrisme extatique, bref le lyrisme à l'Edgar Poe.

Eh ! oui ; c'est bien là qu'apparaît le caractère spécieux de toute cette belle théorie : elle n'est si étroite que parce qu'elle est strictement personnelle. Poe érige en loi générale la loi particulière de son esprit. De ce que sa propre inspiration naissait de la contemplation extatique du Beau, il en conclut naïvement que toute inspiration doit forcément naître du même bref et intense phénomène morbide, et partant qu'elle ne peut s'exprimer qu'en une courte manifestation exaltée, dont le rythme vibrant prolonge le frémissement nerveux du

poète inspiré. Ses expériences de poète-musicien ne pouvaient que le confirmer en cette illusion de la caverne : s'il avait échoué dans les longues tirades de *Tamerlan* et d'*Al Aaraaf*, il avait réussi dans les strophes chantantes d'*Israfel* et d'*Hélène*, ainsi que dans les passages suggestifs de *la Vallée Nis* et de *la Cité condamnée*. Les dures épreuves de son existence ne firent que corroborer sa doctrine : jamais Poe ne put écrire un poème sous la seule contrainte de la nécessité ; il lui eût fallu la sérénité de l'âme, et il ne rencontra que luttes épuisantes et irritations mesquines, déboires et chûtes ; de là, l'impuissance d'une maturité réduite au marasme. Ce ne fut guère que vers le déclin de sa vie, dans le morne silence de sa stupeur désespérée, que l'inspiration poétique renaquit chez lui, modifiée en tout sinon en cette primitive nature d'intense lyrisme intermittent ; alors que les idées désertaient sa tête lasse, les mots continuaient à venir sur ses lèvres, harmonieux et subtils, chanter le glas dolent de ses extases évanouies.

CHAPITRE III

VICISSITUDES.

I. — *Misère et succès.*

Poète méconnu, officier manqué, Poe sans ressources en était réduit, quelques jours après son exclusion de West Point, à écrire au gouverneur de l'Académie militaire : « N'ayant plus de liens qui me rattachent à mon « pays natal, plus de projets d'avenir, plus d'amis, j'ai « l'intention de me rendre à Paris dès la première occa- « sion, afin d'obtenir, s'il est possible, par l'intermé- « diaire du Marquis de la Fayette, une nomination dans « l'armée de Pologne ». L'héroïque défenseur de toutes les indépendances nationales n'alla pas si loin : il se rendit à Richmond, et fit à la seconde Mrs Allan, qui relevait alors de ses couches, une telle scène que le maître d'hôtel le mit à la porte. Circonstance atténuante : il était pris de vin. Mr Allan en son cœur de bourgeois trouva sans doute quelque excuse : il fit au mauvais sujet une pension annuelle.

Poe retourna à Baltimore auprès des siens ; il se fixa chez une sœur de son père, sa tante Clemm, laquelle, veuve et pauvre, habitait en garni avec sa petite fille Virginie,

et là vivait de misérables travaux de couture. La pension ne suffisant pas, il sollicite un poste de répétiteur dans une école du voisinage, mais ne l'obtient pas ; il recourt humblement au vieux protecteur de sa famille, l'avocat Gwynn : « Je suis presque honteux de ma conduite an-« térieure, avoue-t-il ; la question de salaire est de second « ordre : je ne veux plus rester à rien faire ; je veux faire « tous mes efforts pour mériter votre confiance ». Gwynn lui donna quelque emploi à la *Gazette de Baltimore* dont il était directeur.

Le moment est critique. Poe le sent bien : il lui faut à tout prix s'assurer une existence normale. Est-ce possible ? Comment cet enthousiaste rêveur pourra-t-il concentrer son attention sur les mesquines nécessités de la vie pratique ? comment cet aventurier impulsif pourra-t-il se plier aux patientes obligations d'une discipline morale ? comment le poète de l'orgueil endurera-t-il les cuisantes blessures de l'amour-propre et les rages de l'impuissance humiliée ? De cette victoire sur soi dépend le bonheur de la vie. Or, Poe, au lieu de lutter, s'abandonne : il passe de l'amour capricieux à l'ivresse. Il s'éprend d'une cousine, Miss Herring, flâne avec elle, lui lit des romans, lui dédie des vers, puis se fait renvoyer à la suite d'excès de boisson. Ses allures byroniennes fascinent une autre jeune fille, Marie X. ; mais son manque de principes, son caractère impérieux, la violence de sa jalousie alarment la famille ; un oncle intervient ; Poe le frappe ; rupture brutale. Un ami Wilmer parle de certaine bouteille de rhum cachée dans un placard ; un autre, de narcotiques. Tous s'accordent, du moins, sur un point : les accès d'ivrognerie étaient intermittents. C'est alors, croyons-nous, en cet âge critique de la vingtième

année, que, sous l'influence débilitante de la misère, la dipsomanie de Poe, jusqu'alors plus ou moins latente, commença à se manisfester en crises vraiment suspectes : victimes et amis s'inquiétèrent. « Il disait souvent, paraît-il, qu'il y avait en lui un mystère qu'il ne pouvait approfondir ; il se croyait né pour souffrir ; et cela empoisonnait sa vie ». Mrs Clemm aussi parlait de certain mystère de famille, d'une honte.

Rédigés dès lors, les premiers contes fantastiques, entre autres *Bérénice*, *Morella*, *l'Assignation*, *l'Ombre*, *Silence*, réflètent les insidieux progrès de cette évolution morbide : sous l'influence de ses malheurs et de ses excès, l'extatique rêveur d'hier s'achemine consciemment vers les maladies mentales de demain. Dès cette époque apparaît sur la scène désolée de ce théâtre macabre le funèbre héros, hâve, émacié, fantasque, en proie aux bizarres obsessions et aux impulsions odieuses, observateur complaisant, quoique alarmé, de ses fatales passions pour les drogues empoisonnées et de ses étranges accès d'un mal inconnu. « Rêver, dit cet être mystérieux qui se sent également voué aux mauvais instincts et aux mauvais destins, rêver fut l'affaire de ma vie. Pourquoi cesser ? pourquoi, maintenant surtout dans la froide vallée et dans l'ombre, ne pas me complaire en cette belle existence qui devait être la mienne ? ne pas me livrer éperdûment à une vie de magnifiques méditations en cette cité de vagues visions qui est ma Venise ? A qui me faut-il donc répondre de ma conduite ? Qui me reprochera mes heures de contemplation ? Qui appellera gaspillage de vie une activité qui n'est que le débordement d'énergies inépuisables ?... Mais, voilà qu'hélas ! à l'extase ravie succède une étrange habitude de pensée intense et

continue, laquelle envahit jusqu'à mes plus triviales actions, se glisse en mes heures de flânerie et s'insinue en mes plus vifs accès de gaieté... Prenons garde ! il y a, sous le ton de légèreté et de solennité alternées de mes moindres propos, un certain air de trépidation, une inexplicable surexcitation qui ne se transforme que trop volontiers en instabilité alarmante ou qu'interrompent les subites pauses d'une attente anxieuse... Est-ce donc là un sens nouveau, une nouvelle entité ajoutée à mon âme ? N'y a-t-il pas un autre monde que celui-ci ? D'autres idées que celles de la multitude ?... Ne lisez-vous pas sur ce vaste front lumineux qu'éclairent et grandissent les pensées, en ces yeux d'un éclat si étrange et si mobile que rendent hagards les soucis, en ces sillons qui creusent des joues pâlies, dans l'inexprimable expression de ces traits mélancoliques dont l'insaisissable souvenir hante quiconque les a vus, ne lisez-vous pas le langage de la douleur, de la lassitude, le dégoût de l'humanité, la pensée de la solitude ? Echappons donc à ce monde d'oppression, fuyons cette terre de désolation ! Les extases du passé ont fait place aux agonies du présent ; alors buvons ! » et le héros de *l'Assignation* vide la coupe empoisonnée, puis sous l'empire du breuvage se jette de de tout son long sur le canapé. « Ah ! déplore ensuite le morne jouisseur, rien, pas même les profondes douleurs, rien n'use comme les mauvaises heures de la nuit et le vin ».

Au milieu de cette rapide déchéance mentale survient soudain le succès, radieux d'espoir. Une revue de Baltimode, *the Saturday Visiter*, avait mis au concours deux prix : l'un de 100 dollars pour le meilleur conte, l'autre de 50 pour le meilleur poème. Au jour fixé, un beau manus-

crit, soigneusement calligraphié, attire l'attention des trois juges ; on lit avidement conte après conte jusqu'au sixième et dernier : le prix de 100 dollars lui est unanimement décerné. Le nom ? Edgar Allan Poe. On passe aux poésies ; la même belle écriture attire l'attention ; on lit avec un égal empressement le poème du *Colisée* ; et, tous les manuscrits dépouillés, le même auteur va réunir tous les suffrages, lorsque, par un faux scrupule, on se ravise ; on veut pour deux concours deux lauréats. Le 12 octobre 1833, le *Saturday Visiter* publie, en même temps que *le Manuscrit trouvé dans une bouteille*, la note suivante : « L'auteur doit à sa propre réputation, aussi bien qu'à la gratification du public, de publier le volume entier des *Contes du Folio Club*. Ces contes se distinguent éminemment par une imagination étrange, vigoureuse, poétique, un style riche, une invention fertile et des connaissances rares et variées ». Voilà Poe en bonne voie.

Plus précieuse encore que l'aubaine des 100 dollars fut la protection des juges improvisés. L'un d'eux, en sa bienveillance, nous a laissé du Poe d'alors un vivant portrait : front haut, d'une remarquable largeur aux tempes ; expression grave, presque triste, n'étaient des accès d'animation extrême ; tournure militaire ; sombre mise de la tête aux pieds, à la Byron ; en dépit de l'usure des vêtements soigneusement brossés et raccommodés, un air de *gentleman* émanant de toute la personne. L'autre protecteur, John Kennedy, homme de lettres influent, eut à cœur d'arracher à la misère l'intéressant lauréat. Il était temps. Auprès de Mr Allan alors mourant, Poe s'était empressé d'aller tenter une dernière démarche ; au nom du docteur, Mrs Allan lui interdit l'entrée de la chambre ; Poe l'écarte et entre ; le vieillard hydropique

lève la canne dont il se sert pour marcher et en menace l'odieux intrus ; Poe décontenancé s'enfuit. Quelques semaines après, Mr Allan mourait, laissant toute sa fortune, plus de deux millions, paraît-il, à sa femme et à ses trois enfants ; le nom de Poe n'était pas même mentionné dans le testament. « Depuis le jour où vous m'avez vu « pour la première fois, écrit à Kennedy l'héritier déçu, « ma vie a matériellement changé. J'espérais alors héri- « ter d'une grande fortune, et je recevais, en attendant, « une pension pour mon entretien. La personne vient « de mourir sans me rien laisser. Je me trouve donc aban- « donné à mes seules ressources, sans profession, pres- « que sans amis. Pis encore : je n'ai pas le sou. Il faut « vraiment des circonstances aussi pressantes pour m'ex- « poser à perdre votre amitié en vous ennuyant de ma « détresse ». Kennedy intervient, et Poe reçoit quelques jours plus tard 15 dollars pour la publication d'un conte dans une revue de New-York. Bientôt il tomba plus bas encore : Un dimanche de mars 1835, il sollicite de Kennedy sa recommandation pour un poste de professeur dans une grande école ; bonnement, sous prétexte de mieux causer, Kennedy l'invite à dîner pour le soir même. « Votre invitation à dîner m'a blessé au vif, « répond aussitôt le pauvre Poe. Je ne puis venir pour « une raison des plus humiliantes : mon costume. Vous « pouvez vous imaginer quelle mortification je ressens « à vous faire cet aveu ; mais il le faut ». Kennedy n'exagérait donc pas, lorsqu'en son journal il écrivait : « Je le trouvai mourant de faim. Je lui donnai des vêtements, libre accès à ma table et la permission de monter un de mes chevaux quand bon lui semblerait. Bref, je le tirai presque de l'abîme du désespoir ». La reconnaissance de Poe fut,

à vrai dire, à la hauteur de l'obligation. « Mr Kennedy, dit-il, fut de tous temps un ami fidèle pour moi ; le premier ami fidèle que j'aie jamais eu ; je lui dois la vie même ».

Kennedy fit mieux que des largesses ; il prêta à Poe son appui moral ; il lui assura des moyens d'existence. Sur son conseil, Poe envoya deux contes à une récente revue de Richmond, *the Southern Literary Messenger* : *Bérénice* y parut en mars 1835 et *Morella* en avril. Le 13, Kennedy écrivait au directeur, Thomas White : « Poe a bien fait de se recommander de moi. Il manie très bien la plume, en lettré qui a du savoir. Il a besoin d'expérience et de conseils, mais je ne doute point qu'il ne puisse vous devenir très utile. Pauvre garçon, il est *bien* pauvre !... Je le dirige vers toutes les besognes qui peuvent lui rapporter. Je ne doute point que vous ne trouviez l'un et l'autre profit à vous entendre ». En juin, après le succès sensationnel des *Aventures de Hans Pfaall*, White propose à Poe un emploi permanent : « Voilà quelque temps que je désire me rendre à « Richmond, s'empresse de répondre Poe, et je serais bien « aise d'avoir une excuse pour le faire ». Jamais peut-être Poe ne fut plus sympathique qu'en cette heure : si le malheur, en suscitant en lui d'irrépressibles impulsions, l'a physiquement amoindri, il l'a du moins moralement grandi. En un juste retour sur lui-même, il découvre des mérites à d'autres qu'à lui seul : il est franchement reconnaissant à l'égard de ses bienfaiteurs ; il est indulgent même à l'égard de Mr Allan envers qui il avoue ses torts. Il se sent « homme humble et changé ». A l'outrecuidant orgueil de Tamerlan succède la modestie relative de Politien. « Ne me parle pas de gloire ; j'en hais, j'en « exècre le nom. J'abhorre cette chose idéale qui ne satis-

« fait point ». Contre l'assaut des mauvais instincts, il prend d'énergiques résolutions, il veut à tout prix s'assurer un honnête gagne-pain. « Je veux, s'écrie-t-il, se-« couer et rejeter cette nature que j'ai héritée de mes ancê-« tre, que j'ai bue dans le lait de ma mère ; je ne veux « plus être Politien, mais quelque autre ». Et le romantique Politien se fait, en effet, publiciste diligent.

Voilà donc Poe installé à Richmond dans les bureaux de sa revue locale, très fier, en somme, de jouer un rôle littéraire en sa ville d'adoption. Toutes les tâches plus ou moins fastidieuses qui incombent au rédacteur en chef d'un périodique de second ordre, il les accomplit avec le zèle infatigable d'un débutant et aussi, il faut bien le dire, avec le sans-gêne peu scrupuleux d'un vieux routier : revision des épreuves, lecture des manuscrits, réponses aux correspondants, chroniques d'actualité, improvisations de la dernière heure le trouvent également alerte et intarissable. Aujourd'hui il émerveille ses lecteurs par l'ingéniosité de ses explications à propos d'un prétendu joueur d'échecs automatique ; demain il leur en imposera par le complaisant étalage d'érudites citations hétéroclites ; pendant de longs jours, il soulève leur rire par la parodie bouffonne d'autographes illustres et leur commentaire non moins humoristique. Il profite d'une si bonne occasion pour rééditer ses poèmes méconnus. Enfin, aux neuf contes déjà publiés, il en ajoute sept nouveaux dont un, *l'Ombre*, est un pur chef-d'œuvre. Mais c'est surtout la critique littéraire qui l'attire dès cette époque : aux écœurantes fadeurs des compliments de convention il fait soudain succéder, à propos d'un médiocre roman à la mode, *Norman Leslie*, une appréciation franche jusqu'à la violence. Ce changement de ton étonne les contempo-

rains, les choque même. Les États du Nord qui prétendent détenir le monopole littéraire s'irritent d'une pareille audace et prennent leur revanche ; Poe, au nom des États du Sud, tient tête résolument. Qui profite de ces bruyantes polémiques et de toute cette activité fébrile ? La revue, d'abord, dont le tirage passe en quinze mois de 700 à 5000 exemplaires, succès inouï pour le Midi ; Poe ensuite, dont les appointements passent de 10 dollars par semaine à 15, en attendant 20 dollars promis. Fortune et renommée sourient donc également au littérateur débutant ; le poète de l'orgueil a le droit de se réjouir. Eh bien ! non : en plein triomphe Poe a la mort dans l'âme.

II. — *Excès et mariage.*

« Ma situation est agréable à bien des égards, avoue-
« t-il à Kennedy le 11 septembre 1835 ; mais il me semble
« hélas ! que rien ne peut désormais me causer de plaisir
« ni la moindre satisfaction. Excusez-moi, cher Monsieur,
« si vous trouvez en cette lettre beaucoup d'incohérence.
« Mes sentiments sont, en ce moment, vraiment lamen-
« tables. Je souffre d'un affaissement comme je n'en ai
« jamais ressenti. J'ai lutté en vain contre l'influence de
« cette mélancolie. Je suis malheureux et ne sais pourquoi.
« Consolez-moi si vous le pouvez. Mais hâtez-vous, ou
« ce sera trop tard... Prouvez-moi qu'il faut que je vive...
« Persuadez-moi de faire ce qu'il faut... Ayez pitié de
« moi ; car je sens que mes paroles deviennent incohé-
« rentes, et je veux reprendre possession de moi... Ne
« manquez pas de m'écrire, ne serait-ce que pour le re-
« pos de votre âme dans l'avenir. » A ce tragique déses-

poir qui sombrait dans le suicide, Kennedy ne sut apporter que le secours d'une sagesse insuffisante. — « Je regrette bien de vous voir dans ce triste état, écrit-il... Il est étrange qu'en ce moment où tout le monde vous loue, alors que la fortune commence à vous sourire..., vous deveniez la proie des idées noires. Il appartient, pourtant, à votre âge et à votre caractère d'être ainsi tourmenté ; mais, soyez-en sûr, il ne faut qu'un peu de résolution pour vaincre à jamais votre adversaire. »

La cause du mal était autrement profonde. La vérité, c'est que, dès le début de son séjour à Richmond, Poe avait été repris de ses accès dipsomaniaques. « Que vous soyez sincère dans toutes vos promesses, lui écrivait son patron dès le 29 septembre, je le crois fermement. Mais, Edgar, dès que vous mettrez encore le pied dans ces rues, j'ai des raisons de craindre que vos résolutions ne tombent et que vous ne trempiez encore vos lèvres dans le breuvage jusqu'à en perdre les sens. Comptez sur vos seules forces, et vous êtes perdu !... Si vous pouviez vous contenter de vivre avec ma famille, ou avec quelque autre qui n'use jamais de liqueurs fortes, il y aurait, je crois, quelque espoir pour vous ; mais si vous allez à la taverne ou à quelque autre maison qui en verse à table, vous êtes en danger... Fuyez donc la bouteille et les compagnons de la bouteille... Vous avez de belles facultés, Edgar ; sachez les respecter et les faire respecter... » White en son indulgent aveuglement ne voyait donc, lui aussi, que de mauvaises habitudes plus ou moins faciles à corriger, là où Poe en son for intérieur découvrait quelque chose d'autrement alarmant. Il avait beau dire : « Je n'ai jamais eu des *habitudes*

« d'ivrognerie. En aucune période de ma vie, je n'ai été ce « qu'on appelle intempérant. » On ne le croyait pas. Il avait beau affirmer : « Je ne trouve absolument aucun « plaisir en ces stimulants auxquels je me livre parfois « si furieusement. Ce n'a pas été par amour du plaisir « que j'ai exposé ma vie, ma réputation et ma raison... « Invariablement, après chaque excès, je devais pen- « dant quelques jours garder le lit. » On ne comprenait pas. Et pourtant, avec sa perspicacité habituelle, il savait mettre le doigt au cœur de la plaie : « Je devins « insensé, dit-il à la suite d'un grand chagrin domesti- « que, avec de longs intervalles d'horrible lucidité. Du- « rant ces accès d'inconscience absolue, je buvais... Dieu « sait combien et que de fois! Mes ennemis ne man- « quaient pas naturellement d'attribuer cette folie à « l'ivrognerie et non pas l'ivrognerie à la folie ». Eh oui ! la prétendue ivrognerie de Poe, il le sentait bien, tenait à sa folie, à la nature spéciale de sa folie.

Un symptôme de la dipsomanie, c'est précisément la phase mélancolique qui précède l'accès ; et, cette phase caractéristique, Poe vient lui-même de nous la décrire en sa lettre à Kennedy. « Un sentiment vague de tristesse qu'occupations et distractions ne peuvent vaincre, dit le professeur Magnan, voilà le prodrome habituel de la crise dipsomaniaque ; les malades, découragés et déprimés, renoncent au travail auquel il leur est désormais impossible de penser ; des idées noires les obsèdent ; tout semble changé autour d'eux ; ils se sentent comme menacés d'un prochain malheur... » A la faveur de cette dépression générale de l'être s'impose l'impérieux besoin de boire : comme un véritable réflexe qui sort du fond épuisé de l'organisme, cette impulsion s'affirme violente,

réclamant pleine et entière satisfaction; c'est un despote qui, confisquant à son profit toutes les forces de la personnalité, règne suprême. De là, cette peur affreuse de succomber lâchement à l'odieuse tyrannie; de là, cette angoisse terrible qui donne à la lutte intérieure un caractère si tragique. Cependant s'accentuent les troubles physiques de la sensibilité : anxiété précordiale, sensations d'étranglement et de brûlure à la gorge et à l'épigastre, soif dévorante que rien ne peut apaiser, rien que la rapide absorption de boissons fortes. C'est en vain que la conscience veille, en vain que le malade s'adresse conseils, remontrances ou injures, qu'il en appelle à ses amis, ses maîtres, ses protecteurs, en vain qu'il fuit les occasions de boire, cherche à se dégoûter des boissons convoitées, y mêle des matières répugnantes. En cette lutte désespérée où l'automatisme anarchique d'une tendance inférieure a triomphé de l'autorité des facultés supérieures, il n'y a plus de volonté, plus de responsabilité : le dipsomane à l'avance vaincu boit, il boit avec frénésie, il boit avec dégoût, engloutissant les plus horribles mixtures, et, sa funeste passion assouvie, il tombe, inerte, dans l'ivresse lourde, massive, abrutie. Vient le réveil, l'heure douloureuse du réveil, toute pleine d'écœurement, de lassitude, de désespoir; aux souffrances physiques de l'intoxication alcoolique s'ajoutent des souffrances morales qui les surpassent. Le malade déplore ses excès, maudit son mal, se déclare vil, méprisable, indigne de pardon, indigne de l'existence même; il appelle la mort à son aide. Les forces reviennent cependant, et avec elles une lueur d'espoir. Oh! alors les ferventes promesses, l'engagement solennel de ne plus jamais recommencer; oh! les austères rigueurs, les courageuses privations, la

sobriété exemplaire ; oh ! l'affreuse répulsion pour les liqueurs maudites. Lentement le malade reprend confiance, il quitte son attitude réservée, inquiète, préoccupée ; on le voit, en certaines heures de bien-être, calme, gai, plein d'espérance, parfois exubérant ; il lui arrive à l'occasion, tant il se sent sûr de lui-même, de provoquer témérairement les autres à boire. Puis, un beau jour, à la faveur d'une nouvelle dépression nerveuse, survient une nouvelle impulsion à boire ; et voilà la victime désespérée en proie à un autre accès aussi invincible que le premier : même défaite, chute plus profonde, marasme plus poignant. Ainsi s'en va le pauvre fou raisonnant, de plus en plus déprimé, de plus en plus dégradé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ses forces physiques, rien de ses facultés intellectuelles, rien de sa dignité morale, voué qu'il est à la plus ignoble des déchéances humaines.

En ces pauvres déséquilibrés, disons-nous, les dépressions caractéristiques ne vont pas sans lendemain ou plutôt surlendemain d'exaltation qui les compensent en quelque sorte. En voici la preuve, une première preuve chez Poe : le 22 janvier 1836, il écrivait à Kennedy cette lettre dont le contraste avec la précédente est frappant : « Ma santé est meilleure qu'elle n'a jamais été depuis « des années, mon esprit est pleinement occupé, mes dif- « ficultés pécuniaires sont évanouies. J'ai une belle pers- « pective de succès dans l'avenir... Mes amis de Rich- « mond m'ont accueilli à bras ouverts ; ma réputation « s'étend partout dans le Midi... En un mot, tout va à « souhait. » Pour se prolonger longtemps sans danger, le rythme normal de la vie exige en des natures moyennes des oscillations lentes et courtes. Si en des natures extrêmes les écarts de la sensibilité s'amplifient et s'accé-

lèrent outre mesure, toute la machine mentale est en danger de détraquement. Cette continuelle alternance de dépression et de surexcitation excessives, qui caractérise, en même temps que la dipsomanie, la dégénérescence héréditaire, tend en effet vers une forme de vésanie bien connue qui s'appelle folie circulaire ou folie intermittente à double forme. Poe n'en est pas encore là assurément : ses inégalités d'humeur, si nuisibles qu'elles soient à sa personne, restent en leurs débuts compatibles avec la vie en commun ; mais, viennent l'âge, les excès, la misère, l'infortune, et son instabilité constitutionnelle s'accentuera jusqu'à ressembler singulièrement à cette dernière affection mentale. C'est alors que nous le verrons fièrement ériger cette perpétuelle vacillation du moi en une formule typique de son génie comme de tout génie.

Il était naturel qu'en présence de cet ennemi intérieur, sans autre secours que les conseils d'un patron incompétent et d'un protecteur éloigné, Poe se crut sinon perdu, du moins singulièrement exposé à l'être. Il lui fallait quelque chose de plus fort que les meilleurs appels au bon sens, à la conscience, à l'intérêt personnel, à l'honneur même ; il lui fallait une voix persuasive, une présence aimée, un miracle d'amour ; or, ce miracle Poe crut l'avoir.

Lorsqu'au sortir de West-Point, le poète vagabond vint promener dans les rues maussades de Baltimore ses vêtements rapés et ses rêves en lambeaux, il avait, avons-nous dit, trouvé asile chez une pauvre tante, Mrs Clemm elle-même sans ressources. Veuve, mère d'une fillette en bas âge, abandonnée d'un fils qui, digne cousin d'Edgar et d'Henry, était allé courir les

aventures dans le Far-West, cette vaillante femme de cœur, au large visage souriant, accueillit comme un autre fils l'enfant prodigue dont rougissaient de plus riches parents. De l'union inopinée de ces deux misères naquit le bonheur, tout le fragile bonheur que Poe connut jamais. Ménagère aussi ingénieuse qu'économe, Mrs Clemm savait, à force de savantes reprises, donner à la noire défroque du poète cet air de propreté décente qui faisait illusion aux yeux de ses rivaux. Tôt elle constata les navrantes faiblesses de l'incorrigible buveur ; et, avec une indulgence plus perspicace qu'elle ne croyait, elle en eut pitié, les attribuant à un triste legs de famille ; elle le soignait pieusement en ses heures de déchéance, le gourmandait sans grand espoir les lendemains d'ivresse ; mais, si l'on venait à l'accuser de débauche, de paresse, d'égoïsme cynique, vaillamment elle prenait la défense du « pauvre Eddy », elle opposait à tous ces griefs des vertus de bonté, de générosité, de noblesse même qu'elle seule était à même de connaître. Bref, la vieille tante avait pour le neveu cette tendresse mêlée de pitié et d'admiration qu'ont les mères pour un enfant mal venu dont les lamentables infirmités égalent les qualités brillantes. En retour, Poe aimait Mrs Clemm comme une mère ; orphelin, privé d'affections profondes, au cours d'une crise douloureuse et humiliante, il se sentit en présence de tant de bonté imprévue une piété vraiment filiale, autant faite de vénération spontanée que de gratitude fervente. Et puis, cette seconde mère pour lui n'était-elle pas la mère de Virginie ?

Née le 15 août 1822, cette enfant n'avait guère qu'onze ans, quand Poe vint habiter chez Mrs Clemm. C'était une délicate écolière, brune aux yeux bleus, dont toute la beauté était dans la douce expression d'un visage que

gâtait, par malheur, un mauvais teint de poitrinaire. Bientôt le poète se plut à promener la gentille fillette aux environs de Baltimore, lui témoignant une affection marquée. Il lui confia même, non sans imprudence, le rôle de messagère d'amour en ses relations avec la tendre amie du voisinage : à ce jeu brûlant le cœur inflammable de cette fille des Poe prit feu, et soudain une grande clarté imprévue illumina les deux âmes sœurs : « Les passions qui, pendant des siècles, avaient distin-
« gué notre race, dit l'amant d'Eléonore, surgirent en
« foule avec les fantaisies qui l'avaient également rendue
« fameuse, et toutes ensemble exhalaient une délirante
« béatitude en la Vallée du Gazon-Diapré. Un change-
« ment s'accomplit en toutes choses. D'étranges et bril-
« lantes fleurs aux formes étoilées s'épanouirent sur des
« arbres qui n'avaient jamais connu de fleurs. Les nuances
« du tapis verdoyant devinrent plus vives ; et, quand une
« à une les blanches pâquerettes disparurent, voilà que
« dix par dix jaillirent des asphodèles d'un rouge de ru-
« bis. Et la vie montait de nos sentiers, car le grand fla-
« mant qui n'avait pas encore paru s'en vint, avec tous
« les gais oiseaux aux couleurs éclatantes, déployer de-
« vant nous ses ailes écarlates. Des poissons d'or et d'ar-
« gent ranimèrent la rivière, du sein de laquelle sortit
« peu à peu un murmure qui, s'élevant, devint enfin une
« berçante mélodie, plus divine que celle de la harpe
« d'Eole, plus exquise que tout ce qui n'est pas la voix
« d'Eléonore... La beauté d'Eléonore était celle des séra-
« phins ; c'était une jeune fille sans artifice et aussi in-
« nocente que la courte vie qu'elle avait menée parmi les
« fleurs. Aucune ruse ne déguisait la ferveur de l'amour
« qui animait son cœur, et elle en examinait avec moi les

« plus intimes replis, tandis que nous parcourions en-
« semble la Vallée du Gazon-Diapré, et que nous discou-
« rions des puissants changements qui s'y étaient ré-
« cemment accomplis. »

Le rappel de Poe à Richmond, c'était la ruine de cette radieuse idylle naissante ? Poe allait-il courir à la richesse et au succès, quand Virginie et sa mère continueraient à végéter dans le dénuement ? ou bien allait-il sombrer dans les abîmes de son désespoir et de ses tentations, quand il avait à sa portée le réconfort d'une affection sûre et de l'amour le plus tendre ? Avec son impétuosité ordinaire, Poe propose à Mrs Clemm de maintenir leur union complète en épousant Virginie ; aussi naïve que confiante, Mrs Clemm accepte. Mais un commun cousin, Neilson Poe, entendant parler d'un mariage si prématuré, prétend s'y opposer en le retardant. Impatient de tout retard, Poe écrit à Mrs Clemm une lettre suppliante ; il n'en attend pas même la réponse ; il accourt à Baltimore, et il plaide sa cause avec une telle ardeur que Mrs Clemm consent. L'autorisation de mariage est accordée le 22 septembre 1835. En toute hâte, Poe retourne à Richmond. Mrs Clemm l'y suit quelques semaines plus tard, amenant Virginie. Avec un salaire bien maigre encore, comment vivre ? Qu'à cela ne tienne, Mrs Clemm est bonne ménagère : elle ouvrira une pension de famille. Mais il faut de l'argent pour s'installer : vite Poe écrit à un sien cousin d'Alhabama, et celui-ci envoie 100 dollars. Bonne aubaine ! En voici une autre : le patron White consent à venir habiter en famille à la pension Clemm. A la hâte on la meuble ; mais voilà qu'une fois meublée on s'aperçoit, ô stupeur, que la maison est trop petite pour loger tant de gens. Heureusement, le protec-

teur des mauvais jours vit encore : Poe confie à Kennedy cette mésaventure digne d'un Goldsmith, n'y voyant d'autre remède qu'une rapide avance de fonds. Le bon White y pourvoit : il porte à 15 dollars le salaire de son rédacteur. C'est le salut ! Enfin, on peut se marier ; et le 16 mai 1836 Poe mène, en effet, sa cousine à l'église presbytérienne. En présence de cette fillette, le pasteur hésite : il la trouve bien jeune. Un témoin surgit, complaisant : il affirme que Virginie E. Clemm a bien vingt et un ans. Le pasteur passe outre ; et voilà religieusement unis un mari de vingt-sept ans et une épouse de quatorze. Mrs Clemm devait béatement fermer les yeux ce jour-là.

« J'ai toute chance de réussite », écrivait Poe en son exultation immédiate. Elle ne dura pas longtemps : à partir du mois suivant, Poe n'écrivit plus rien d'original en sa revue ; en octobre et en novembre, la publication se trouve fâcheusement retardée ; en janvier 1837, une brève note annonçait brutalement : « L'attention de Mr Poe étant appelée dans une autre direction, il résigne en ce présent numéro ses fonctions de rédacteur au *Messenger*. » Que s'était-il donc passé ? Etait-ce là fâcheuse conséquence d'une lune de miel par trop prolongée ? C'était autrement grave : Poe s'était remis à boire, et le patron White, à bout de patience, avait mis à exécution ses menaces mainte et mainte fois réitérées. Lamentablement Poe s'en félicitait, ou du moins feignait : car, se plaignant à tort ou à raison du contrôle tyrannique et du mauvais goût de ce brave homme, il comptait, disait-il, sur un théâtre plus retentissant que ce Midi natal, jouer dans le monde des grandes revues du Nord un rôle triomphant. « Il était irrégulier, avoue Kennedy, excentrique, toujours à se plaindre ; aussi renonça-t-il

vite à son poste ». Lâchant donc la proie pour l'ombre, endetté malgré de généreux salaires, mais riche de glorieux projets et de vastes espoirs, l'instable rêveur entraînait en plein hiver sa petite femme de quinze ans et la vieille mère naïve vers de mirifiques aventures littéraires.

CHAPITRE IV

POE A PHILADELPHIE.

I. — *Le Gentleman's Magazine et le Graham's Magazine.*

Ce fut en pleine capitale du Nord, à New-York, que le champion du Midi prétendit tout d'abord porter la guerre. Un pasteur du Midi l'y conviait. « Je désire, lui écrivait le fougueux Révérend Hawkes, que vous attaquiez avec votre hache à deux mains toute cette misérable tourbe littéraire qui nous entoure. Je crois que vous en avez la volonté, je sais que vous en aurez la force ». Poe était homme, en effet, à jouer ce double rôle d'Hercule et de don Quichotte ; mais, demi-dieu ou paladin, il lui fallait un gîte au milieu des nains mécréants : héroïquement, il se contenta, pour tout abri contre les rigueurs de la saison, d'une frêle bâtisse de bois. Toujours pratique, Mrs Clemm s'avisa à nouveau d'y recevoir des pensionnaires : elle en eut au moins un. Celui-là, étrange bouquiniste enragé, a du reste porté sur Poe un bon témoignage de client satisfait : « Jamais, dit-il, pendant les huit mois que nous partageâmes le même pain sous le même toit, je ne le vis sous l'influence d'aucune boisson ni d'aucun

vice connu ». Soit changement de milieu, soit résolution énergique, le mal fit trêve, en effet.

Les grandes revues n'en boudèrent pas moins la prose agressive du critique méridional ; il dut se contenter de la revue théologique du susdit pasteur et, à propos de l'Arabie Pétrée, y publier, assez étrangement, du reste, un savant article dont toute la science hébraïque provenait, à vrai dire, d'un complaisant professeur de Columbia College. Par bonheur, White sans rancune acceptait toujours dans sa revue déclinante l'intermittente collaboration de son ancien rédacteur. Poe profita, du moins, de ces loisirs forcés pour mener à bien une grande œuvre récemment entreprise. « Deux volumes, c'est le nombre magique », lui avait dit un vieux routier de la presse ; mais notre sobre prosateur eut beau accumuler horreur sur horreur, il eut beau assaisonner son roman d'aventures des palpitantes actualités d'une expédition polaire : il n'aboutit qu'à un seul volume de 200 pages, et *the Narrative of Arthur Gordon Pym* parut en juillet 1838 chez les Harpers. Ce sensationnel roman n'eut en Amérique aucun succès ; en Angleterre, où l'on donna une édition de contrebande, il eut, à tout le moins, celui d'un beau canard américain, mais ne rapporta pas un sou à son auteur. De quoi Poe vécut-il à cette époque ? Peut-être de la pension Clemm.

Aussi bien, New-York n'est qu'une capitale marchande ; Philadelphie est la vraie capitale littéraire, la ville des revues. Poe n'eût pas trop de peine, apparemment, à y transporter ses mobiles pénates. « J'y ai deux travaux, écrit-il le 4 septembre 1838, dont l'ajournement serait ruineux ». Quoi donc ? Fâcheuse histoire ! Un certain professeur Wyatt venait de publier chez les

éditeurs mêmes de *Gordon Pym*, les Harpers, un coûteux volume de Conchologie qui se vendait mal ; il voulait en donner une édition populaire qui rapportât ; mais gare aux poursuites légales ! Il fallait pour cette besogne peu délicate un complice plus habile que scrupuleux ; Poe fut cet homme : il entremêla si bien les nombreux extraits du premier volume de paraphrases tirées d'un autre manuel et de descriptions empruntées à Cuvier que le nouveau livre passa indemne sous le nom de Poe. Triste ironie des choses : de toutes les œuvres de Poe ce fut cette misérable compilation qui réussit le mieux ; il en partagea deux fois les droits d'auteur. Le châtiment vint, toutefois, hors de proportion : sous prétexte qu'on ne prête qu'aux riches, on lui attribua sans preuve la paternité d'un autre produit de ce genre ; et, aux glorieux jours du *Corbeau*, on ne manqua pas de lui jeter à la face les noms d'escroc et de plagiaire.

Ces vilaines corvées ne payant pas encore leur homme, il fallut reprendre le joug des collaborations quotidiennes. Un ancien acteur anglais, William Burton, dirigeait alors une médiocre revue, *the Gentleman's Magazine*, grossièrement faite de coupures plus ou moins adroites, d'emprunts plus ou moins licites, et de plate chronique locale. A raison de dix dollars par semaine pour deux heures de travail par jour, Poe accepte d'être le factotum général de la rédaction, avec le beau titre d'associé en tête de la revue. Dès lors, à dater de juillet 1839, paraissent en ces pages désormais oubliées, outre maint article aujourd'hui méconnu, le beau sonnet, *Silence*, les deux fameux contes : *la Chute de la Maison Usher* et *William Wilson*, puis *la Conversation d'Eiros et de Charmion* et *l'Homme des Foules*, enfin le début d'un nouveau roman d'aventu-

res sensationnelles, *le Journal de Julius Rodman*. En même temps Poe reprend avec une vigueur nouvelle son ancien rôle de despotique régent du Parnasse : il prodigue tour à tour le blâme féroce à Longfellow et l'éloge dithyrambique à Moore et à La Motte-Fouqué. Rapidement il acquiert ainsi le titre redouté de « prince de la critique américaine ».

Les choses allaient donc tant bien que mal, lorsqu'au bout de quelques mois survient une nouvelle crise mélancolique avec ses conséquences habituelles : Poe écrit à son patron une lettre lamentable. Par malheur, le rogue Burton n'était pas le bienveillant White : l'ancien acteur n'aimait pas, paraît-il, « ces comédies-là ». « Je regrette bien, lui répond-il froidement, que vous ayez cru nécessaire de m'adresser pareille missive. Vos ennuis ont pris sur vos sentiments une influence qu'il est de votre devoir de combattre. J'ai été moi-même aussi rudement malmené par le monde que vous avez bien pu l'être, sans que les épreuves aient pour cela empreint mon esprit de mélancolie et faussé mes vues sur la société. Il faut réveiller vos énergies et, si les soucis vous assaillent, les vaincre... Je ne puis permettre toutefois que la revue se fasse l'instrument de ces rudes attaques qui ont tant de succès, croyez-vous, auprès de la foule. Je tiens beaucoup moins, je vous assure, à créer une sensation tous les mois qu'à être équitable... Vous dites que les gens aiment les massacres ; je crois qu'ils aiment la justice... J'ai déploré votre humeur ergoteuse... Faites plus d'exercice, écrivez quand les sentiments vous guideront. . et vous rirez bientôt de vos lubies passées ». Poe, tout déconfit par une telle semonce, rentre aux bureaux de Burton, la rage au cœur. Ce ne fut pas pour

longtemps. Ces deux hommes se détestaient d'autant plus qu'ils se trompaient mutuellement : Burton, sans prévenir son associé, tâchait de vendre sa revue ; Poe, sans plus d'égards, cherchait à s'en créer une nouvelle. Poe accuse Burton de friponnerie à propos de certains prix littéraires à décerner et de certains manuscrits à publier ; Burton, avec non moins d'énergie, accuse Poe de s'être déloyalement approprié sa liste d'abonnés et d'avoir « par ses infirmités » retardé l'apparition de certains numéros du *Gentleman's*. La rupture était inévitable : elle eut lieu en juin 1840. Poe, par le fait, se trouvait encore sans ressources. Et la question se pose à nouveau : de quoi put-il bien vivre jusqu'à la fin de l'année ? Sans doute, de quelque obscure collaboration à des journaux hebdomadaires, tels que le *Saturday Evening Post* et *Alexander's Weekly Messenger*. La vie de Poe est ainsi pleine d'ombres suspectes, qui voilent à coup sûr bien des misères.

Que signifiait Burton par ces « infirmités » ? Un compagnon de Poe, Rosenbach, atteste des excès de taverne ; l'imprimeur de la revue, le susdit Alexander, confirme l'existence de « cette malheureuse faiblesse », tout en niant son influence sur la régularité de la publication. « Que Mr Poe, ajoute-t-il, ait eu des défauts gravement funestes à ses propres intérêts, personne ne le niera. Ils étaient, par malheur, trop connus dans les cercles littéraires de Philadelphie pour qu'on puisse avoir quelque disposition à les cacher. » Et pourtant, Poe apporte la plus grande véhémence à réfuter ce qu'il appelle des « diffamations ». « Je vous donne devant Dieu ma parole d'hon-« neur que je suis sobre jusqu'à l'austérité, affirme-t-il « à son ami le docteur Snodgrass. Depuis l'heure où j'ai

« vu pour la première fois ce plus vil des calomniateurs « jusqu'à l'heure où j'ai quitté son bureau avec un invin- « cible dégoût pour son esprit de chicane, son arro- « gance, son ignorance et sa brutalité, *rien de plus fort « que l'eau n'a jamais passé mes lèvres*... Il y a main- « tenant quatre ans que j'ai renoncé à toute sorte de « boisson alcoolique, quatre ans sauf une seule excep- « tion... dans le but de soulager une attaque nerveuse... « Mes habitudes sont aussi différentes de l'intempérance « que le jour et la nuit. Mon unique boisson est l'eau ». On ne peut malheureusement accepter qu'avec une certaine réserve ces serments, hélas ! serments d'ivrogne, surtout quand un mystificateur comme Poe les date pertinemment du 1er avril, *Fool's day*, souligne-t-il. Ils n'en contiennent pas moins, croyons-nous, une part de vérité. Un autre ami de Poe, Wilmer affirme qu'à Philadelphie, « il ne l'avait jamais vu ivre ; non, pas une seule fois ». Et, à vrai dire, à aucune autre période de la vie de Poe ne s'appliquent mieux ces paroles de Mrs Clemm : « Pendant des années, je le sais, il ne goûta pas un verre de vin. » La vérité, à notre avis, c'est que Poe, persévérant en ses bonnes habitudes de New-York, sut alors imposer à ses accès dipsomaniques de plus longues trêves que jamais, des trêves de plusieurs mois peut-être, qui firent illusion à ses proches comme à lui-même.

Moins rancunier que Poe ne le pensait, Burton recommanda à son successeur George Graham « son jeune éditeur », si bien que le dernier numéro du *Gentleman's* contenait *l'Homme des Foules*. Aux trois premiers numéros de la nouvelle revue désormais baptisée *Graham's Magazine*, Poe ne fournit guère que des articles de critique ; mais celui d'avril 1841, à dater duquel Poe deve-

nait rédacteur en chef, fit sensation en Amérique : il contenait *les Assassinats de la rue Morgue* ; tout le monde voulait connaître le secret de cet horrible mystère. Le mois suivant, *la Descente dans le Maelstrom* ajouta encore à la notoriété du nom d'Edgar Poe ; puis parurent pour les délicats *l'Ile aux Fées* et *le Colloque de Monos et Una.*

Avec le conte analytique de *la Rue Morgue* coïncide un remarquable épanouissement des facultés logiques de Poe. Dès le début de 1840, proclamant en un obscur journal hebdomadaire son fameux axiome : « L'ingéniosité humaine ne peut rien faire que l'ingéniosité humaine ne puisse défaire, » Poe avait mis le public au défi de lui soumettre un seul texte d'écriture chiffrée qu'il ne pût déchiffrer ; on s'imagine le déluge de lettres que pareille provocation lui attira en un pays comme l'Amérique. Le malheureux rédacteur en fut vite « débordé ». Renouvelant en juillet cet onéreux procédé de réclame au profit du *Graham's*, Poe succombe à la peine : « On employait « des langues étrangères, dit-il. On liait des mots et des « phrases sans laisser d'intervalles. On avait recours à « plusieurs alphabets dans le même système... Je fus « obligé de faire vœu de ne plus jamais me livrer à la « solution de cryptographes... car je devais ou bien con- « sacrer tout mon temps à ces solutions ou bien passer « auprès de mes correspondants pour un fanfaron inca- « pable de tenir ses promesses... J'ai perdu, au prix du « temps qui est pour moi de l'argent, plus de mille dol- « lars à trouver la solution de ces choses. » Ce n'est pas tout : cette attraction épuisée, il en trouve une autre. Il s'avise, à partir de novembre, de donner, à propos d'autographes, le signalement psychologique et littéraire d'une centaine d'écrivains américains.

Ajoutez à cette réclame nouvelle la critique plus ou moins sensationnelle, à propos d'œuvres récentes, de Longfellow, d'Irving, de Macaulay, de Dickens, de Bulwer, de Fenimore Cooper, etc. ; ajoutez enfin la réédition, non sans maintes corrections, des anciens poèmes *Hélène*, *Israfel*, *à une Morte* ; et vous ne serez pas surpris que, grâce à une si prodigieuse activité et si savamment appliquée, la pâle revue de *Graham*, qui avait en janvier 1841 péniblement débuté avec un tirage de 8.000 exemplaires, atteignit en juillet le chiffre de 17.000, en décembre celui de 25.000, en mars 1842 ceux de 40.000 ou 50.000. « Notre succès a été sans exemple, presque incroyable, écrivait complaisamment Graham dès la fin de 1841 ; nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit que jamais périodique n'a constaté pareil développement en si peu de temps ; et l'assurance nous vient de toutes parts que notre popularité n'en est encore qu'à son aube. Si tel est le levant, que sera-ce à midi ? » Le couchant était, par malheur, bien plus proche que ne le croyait le pompeux directeur. Un beau matin de mars 1842, Poe, à la suite d'une de ses fugues mystérieuses, rentrant dans les bureaux du *Graham's*, y trouve installé par intérim à sa place de rédacteur en chef un jeune collègue, Rufus W. Griswold, qu'il tenait en particulière aversion. Furieux, sans dire un mot, sans demander la moindre explication, il prend la porte ; et, en dépit de toutes les avances de son patron désolé de le perdre, il refuse de réintégrer son poste. Voilà comment, après un an de triomphe inouï, Poe cessa de diriger la rédaction du *Graham's Magazine*, si pleine de profit et de promesses qu'elle pût bien être.

II. — *Le Penn's Magazine.*

Parmi les mille causes d'instabilité qui agitaient sans cesse un être aussi impulsif que Poe, il en est une qui le travailla toujours profondément : ce fut sa fiévreuse ambition de publiciste. Dès le temps de Baltimore, le pauvre novice des lettres rêvait de lancer « une revue mensuelle d'un caractère intellectuel supérieur », capable de révolutionner l'Amérique. Tôt fixée en son esprit tenace, cette idée grandiose, loin de jamais faiblir devant ses yeux, ne cessa de le hanter toute sa vie ; elle le fascinait, l'éblouissait, l'égarait sans répit ni recours : il lui prodigua en tout temps, jusqu'à son dernier jour, une somme d'activité vraiment prodigieuse. En présence de cette prestigieuse conception, tout succès actuel, fût-il le plus étonnant du monde, lui semblait échec piteux, et tout échec désespéré promesse de réussite prochaine ; la plus sage intervention d'associé, la plus libérale direction de patron, n'étaient à son gré qu'entraves mesquines et odieuses. La perfide chimère de l'avenir lui gâtait toujours les meilleures réalisations du présent.

Qu'étaient, aux beaux jours inespérés de Richmond, les 5.000 abonnés du *South Messenger* pour un homme qui en escomptait déjà 20.000 ? « Avant de quitter « le *Messenger*, dit-il, je vis ou crus voir en une vague et « vaste perspective quelle brillante carrière une noble et « entreprenante revue pouvait ouvrir à l'ambition d'un « homme capable de la fonder en Amérique. Je m'aperçus « que tout le génie énergique et actif du siècle tendait « vers la littérature périodique... Je sais bien que des vingtaines de revues ont échoué : car je considère comme un « échec le plus grand succès des meilleures d'entre elles ;

« mais je n'eus pas de peine à trouver la cause de leur échec « dans l'impuissance de leurs directeurs... Bref ; je ne « pouvais voir de motif réel qui pût empêcher une revue « digne de ce nom d'atteindre 20.000 abonnés, compre- « nant les hommes les plus instruits et les mieux élevés « de ce pays. Ce fut là une pensée qui stimula mon imagi- « nation. L'influence d'une pareille revue serait immense, « et je rêvai de l'employer uniquement à la cause du « beau, du juste et du vrai. » Il va de soi qu'avec de pareilles idées en tête un rédacteur ne pouvait guère se prodiguer au succès d'une revue quelconque ; Poe réservait toujours pour sa propre revue ses meilleurs pages, jusqu'à l'heure où, la faim le pressant, il se voyait, la mort dans l'âme, contraint de les livrer au patron rival.

Poe n'avait donc pas été trois mois dans les bureaux de l'antipathique Burton qu'il écrivait déjà : « Dès que le sort me le permettra, j'aurai une revue à mon compte, et je tâcherai de faire quelque beau tapage. » Perpétuellement en quête d'un bailleur de fonds, il ajoutait bientôt : « J'ai appris qu'un capitaliste de Baltimore va lancer une revue ?... Si oui, veuillez me donner tous les détails *par retour du courrier...* » Bien plus, il n'avait pas rompu depuis quinze jours avec ledit Burton que, déjà tout prêt, il dispersait aux quatre coins de l'horizon les prospectus du *Penn Magazine*, et la presse locale en annonçait aussitôt l'apparition pour le 1er janvier 1841. « Un constant ca- « ractère bien tranché et une fermeté de dessein bien « accentuée, disait entre autres choses le précieux factum, « sont des conditions d'une importance vitale ; une seule « volonté présidera à la direction de l'entreprise... « Une opinion honnête et intrépide..., une critique indé- « pendante et cohérente..., en voilà l'esprit...; plaire à

« force de variété, d'originalité et de vigueur mordante, « en voilà le but. » Vint le 1er janvier 1841 et avec lui, au lieu de publication sensationnelle, une de ces maladies périodiques, hélas ! de plus en plus fréquentes chez le malheureux publiciste. « Bah ! ce sera pour le 1er mars ! » se dit Poe dans l'exaltation coutumière de ses convalescences. « Vous me demandez mes espérances à l'égard « du *Penn*. Elles sont splendides, malgré le monde de « difficultés au milieu desquelles je me suis débattu et me « débats encore. Ma maladie (dont je suis tout à fait re- « mis) a été pour diverses raisons un avantage pour mes « desseins plutôt qu'un inconvénient ; et, en somme, si « je n'ai pas un succès éclatant en cette entreprise, ce « sera entièrement de ma faute. Je ne cesse de faire tous « les efforts possibles pour m'assurer le succès ; et, entre « autres manœuvres, j'ai coupé les ponts derrière moi. « Il me faut agir ou mourir, — j'entends au sens litté- « raire du mot. » Pour des raisons financières, allègue Poe, — dont la plus forte était sans doute l'unique manque de fonds, — le *Penn* ne parut pas plus en mars qu'en janvier : Poe avait, avons-nous vu, accepté le poste de rédacteur en chef du *Graham's Magazine*, mais ce n'était encore là comme toujours que du provisoire à ses yeux. « Le *Penn* n'est, je l'espère, écrivait-il dès le mois suivant, que touché et non tué ; on le reprendra plus tard à coup sûr. »

Au mois de juin, en effet, Poe envoyait à Bryant, Irving, Longfellow, Cooper, Paulding, Halleck, Willis et d'autres écrivains en vue une ronflante lettre-circulaire, sollicitant leur collaboration. On sait le succès prodigieux du *graham's* ; ce succès mettait la mort dans l'âme de Poe : n'était-ce pas, au profit d'un rival qu'opéraient ainsi ses meilleurs articles et ses plus retentissantes réclames ?

« C'est à l'instigation de Mr Graham, dit-il amèrement, « que je fus amené à abandonner mon projet. Il disait « que, si je voulais m'associer à lui comme rédacteur « payé, en renonçant pour le moment à mon projet, il « se joindrait lui-même à moi au bout de six mois ou « certainement à la fin de l'année. Comme Graham avait « de la fortune et moi pas d'argent, je crus très prudent « d'accepter ses vues. Le résultat a prouvé son manque « de bonne foi et ma propre folie. Je n'ai pas, en réa- « lité, cessé de travailler contre moi-même. Tous mes « efforts en faveur du *Graham's* ne faisaient, en accrois- « sant les profits de cette revue, que rendre son pro- « priétaire moins disposé à tenir parole. » La mauvaise foi de Graham et la naïveté de Poe furent-elles aussi grandes qu'il l'imagine en son heure de dépit? Poe avouera bientôt que Graham était un parfait *gentleman* et que « l'organisation de sa revue était telle que ses « 50.000 abonnés ne pouvaient pas même la rendre très « profitable à son propriétaire. »

En tout cas, la brusque rupture de Poe avec Graham ne l'eut pas plus tôt délié de tout engagement que le voilà repris de la plus imperturbable confiance. « J'ai plein « espoir de réussir, écrit-il; je sens que c'est maintenant « l'heure de frapper. Ce délai ne me fera, après tout, « aucun mal. Ma direction du *Graham's* m'a mieux fait « connaître, en me montrant sous un jour plus favorable. « Je désire que ce soit là une revue où le *vrai* génie soit « représenté. Je ne céderai rien aux grands noms ni aux « exigences sociales. Je ferai la guerre au couteau con- « tre cette prétention qu'a la Nouvelle-Angleterre de « posséder tout ce qui a de la valeur et du talent ». « La « seule difficulté, avoue-t-il toutefois à un associé pos-

« sible, se trouve dans le début, dans les moyens pécu-
« niaires qu'il faut pour lancer les deux ou trois premiers
« numéros ; après cela, tout est sûr, et un grand triom-
« phe pourra ou plutôt ne *manquera* pas de s'accomplir ».
Par malheur, ni le bailleur de fonds ni les 1.000 abonnés ne se laissèrent convaincre par tant d'éloquence ; et le 1er janvier 1843 vint comme les deux précédents sans revue qui revolutionnât le monde.

« Enfin ! » Deux mois plus tard, à défaut de la revue, paraît le *rara avis* : « Un associé pourvu d'un ample ca-
« pital et assez dépourvu d'amour-propre pour renoncer
« à la direction de la revue. Il me donne la moitié du
« profit, tout en me procurant les fonds nécessaires à
« toutes les opérations ; je m'engage, il est vrai, à four-
« nir durant la première année toute la littérature re-
« quise... Tous les préparatifs s'accomplissent avec
« entrain ». L'associé en question, Thomas Clarke, était le propriétaire d'une revue hebdomadaire *the Saturday Museum*, qui venait justement de prôner dans une biographie de circonstance tous les mérites passés et présents du futur directeur et d'annoncer dans une ronflante réclame les merveilleuses beautés esthétiques et littéraires de la nouvelle revue ; elle s'appellera décidément *Stylus*. Mais Poe a une idée, une nouvelle idée : il veut doubler ce succès d'un autre non moins précieux ; il veut s'assurer, en même temps que la faveur du gouvernement, les souscriptions d'hommes politiques. Il se rend donc à Washington. « Tout va bien, écrit-il aussitôt à son associé ; j'ai obtenu la souscription de tous les bureaux, du Président, etc... Je suis en train de faire une *sensation* qui contribuera au succès de la Revue. » La sensation se produisit, en effet, : ce fut un lamentable accès

de dipsomanie. Un ami commun s'empressa de supplier Clarke de venir au plus tôt chercher le pauvre inconscient qui, en même temps que sa santé, ruinait ainsi tous ses projets d'avenir. C'en était fait cette fois, pour le présent du moins, du *Stylus* comme du *Penn Magazine*. Poe avait beau compter sur le concours sérieusement promis de Lowell et de Hawthorne ; l'associé Clarke se retira prudemment de l'affaire, et Poe, maugréant contre ce déserteur, ne lui laissa en paiement de toutes ses avances qu'un conte qui ne put, et pour cause, jamais voir le jour.

III. — *Poe postulant.*

Cette fâcheuse défaillance était d'autant plus désastreuse qu'elle entraînait la ruine d'un autre projet non moins cher à Poe. Au nombre de ses meilleurs amis se trouvait un pauvre littérateur infirme, Frédéric Thomas, ancien camarade d'Henry Poe à Baltimore. Par indulgence pour cet ami de son frère, Edgar Poe avait bien accueilli les romans de Thomas ; puis la vie les avait séparés. Or, voilà qu'un beau matin, au plus fort de ses tribulations littéraires, Poe reçoit ce message providentiel. « Comment cela vous irait-il d'être nommé ici (à Washington) à un poste du gouvernement avec 1.500 dollars par an payables chaque mois sur la cassette de l'oncle Sam ?... Aimeriez-vous cela ? » Si le pauvre diable de rédacteur aux abois aimerait cela ! l'eau lui en venait à la bouche, d'autant que l'ex-romancier avait une manière idyllique de décrire les somnolentes béatitudes du fonctionnarisme américain. « Venez donc demander un poste ; vous pourrez aussi bien faire de la littérature ici qu'où vous êtes ; et songez à l'argent qu'on en retire...

Ecrivez-moi, si vous m'aimez, dès le reçu de cette lettre. » Poe aimait trop son ami et... l'Eldorado de Washington pour ne pas écrire au plus tôt : « Plût à Dieu que je pusse faire comme vous !... » et il supplie Thomas de le recommander au Président Tyler, avec lequel il se découvre subitement une merveilleuse communauté de vues politiques : le gouvernement a une si belle « disposition à encourager les lettres » ! « Que je « voudrais bien pouvoir faire une visite à Washington ! « ajoute-t-il. Mais vous connaissez la vieille histoire ; « je n'ai pas d'argent, pas même assez pour m'y ren- « dre... Que c'est dur d'être pauvre !... J'accepterais « n'importe quel poste, fût-ce au traitement de 500 dol- « lars, pourvu que j'aie un gagne-pain qui ne dépende « pas de la littérature. Battre monnaie avec sa cervelle « sur le signe d'un maître, voilà à mon avis la plus rude « des tâches. »

Le bon Thomas s'empresse de faire démarches sur démarches auprès de Kennedy, auprès des politiciens, auprès des fils du président. L'un de ceux-ci écrit même au directeur des douanes de Philadelphie pour lui recommander Poe, et voilà Poe, qui vient justement de rompre avec Graham, au troisième ciel : « Ce que vous me « dites du poste dans les douanes me rend la vie. Rien « ne pouvait mieux répondre à mes desseins. Si je pou- « vais obtenir un tel poste, je serais à même d'exécuter « tous mes ambitieux projets. Cela me délivrerait de « tout souci à propos de mes moyens d'existence, et cela « me donnerait du temps pour penser, c'est-à-dire pour « agir... » L'été passe, et la nomination ne vient pas. Une maladie, « fièvre et frisson », vient à sa place ; de là, un rendez-vous manqué à Philadelphie avec le pau-

vre Thomas : « Je me suis trouvé trop malade pour me risquer dehors... ; et, faute de domestique, incapable de faire parvenir un message ». Arrive l'hiver, autre déception : au nombre des nouveaux élus aux félicités douanières, se trouve un certain Pogue. « C'est une coquille », se dit Poe, et il va de son meilleur pas chez son futur directeur. Réception glaciale : « J'ai reçu l'ordre, dit le rogue personnage, de ne plus faire de nomination, et je n'en ferai plus. » « J'aurais voulu que « vous pussiez voir le scélérat, écrit le pauvre postulant « évincé ; car je vous le dis à l'oreille, mon cher Tho- « mas, c'est un scélérat... Tous les procédés de cet « homme m'ont, dès le début, convaincu qu'il ne me « nommerait pas, s'il pouvait l'éviter... Je vous en dirais « davantage ; mais j'ai un trop grand poids sur le cœur. « Vous avez connu la misère des longues attentes déçues, « aussi sympathiserez-vous avec moi... Ecrivez-moi « bien vite, et soulagez, s'il est possible, mon anxiété. »

N'y tenant plus, Poe part enfin pour Washington : il sollicitera en personne le poste si ardemment convoité. Ce fut son malheur : il comptait sans la dipsomanie. « Il semblait, dès le premier soir, surexcité, dit un de ses amis de Washington ; car il s'était laissé entraîner à boire du porto. Le second jour, il fut plus ferme ; mais, depuis lors, il avait par intervalles l'esprit tout égaré. » Une lettre de Poe à son associé Clarke, lettre soulignée, raturée, incohérente même, trahit ce désordre mental. « Je suis en train, se vante-t-il, de faire ici une *sensation* qui contribuera au succès de la Revue. » Cette sensation, on la connaît ! « Il s'expose, déclare Thomas à Clarke, à la vue de gens qui peuvent lui nuire grandement, et nous empêche ainsi de lui rendre les ser-

vices que nous voulons lui rendre... Je crois devoir vous conseiller de venir et de veiller sur lui pour qu'il rentre sain et sauf dans sa famille... Si vous ne venez pas, nous l'accompagnerons jusqu'au train de Philadelphie, mais nous craignons qu'il ne soit retenu à Baltimore et encore exposé à des dangers... Je vous écris ces mots avec un grave sentiment de responsabilité. Mr Poe a une intelligence de premier ordre, et je ne puis souffrir qu'il soit le jouet d'être insensibles !... » Poe partit donc, il put même partir seul ; et ce fut la pauvre Mrs Clemm qui, accourue à la gare, reçut le malheureux poète, encore plus honteux que malade de ses excès. Le cœur manque pour citer, de la lettre de Poe à Thomas, les expressions, navrantes en leur feinte ironie, de sa détresse et de son dégoût. « Pauvre garçon ! conclut Thomas, pour peu qu'il bût un verre de vin faible ou de bière ou de cidre, le Rubicon était pour lui franchi, et cela finissait toujours par des excès et par la maladie. Il lutta contre ces tendances aussi énergiquement que pût jamais le faire Coleridge... Mais il avait un de ces tempéraments qui ne trouvent de sécurité que dans une abstinence absolue... Ce que Byron a dit de Shéridan s'applique encore mieux à Poe : « Ah ! qu'on se doute peu que ce qu'on appelle vice pourrait bien n'être qu'infortune ! »

Après cette lamentable équipée, c'en était fait de tous les beaux rêves de fonctionnarisme béat. Comment le Président Tyler ou tout autre personnage influent eût-il osé confier un poste impliquant la moindre responsabilité à ce pauvre infirme de la volonté qui, en une heure si grave, s'abandonnait si pitoyablement ? Que faire pour ces pauvres fous raisonnants ? Exclu de ces hospitalières sinécures qui avaient sauvé de plus heureux

hommes de lettres, Burns, par exemple, et Hawthorne, à jamais privé de la saine sécurité d'un poste sédentaire, l'instable Poe se trouvait condamné à une perpétuelle dérive sur la maudite galère de « la littérature périodique ».

IV. — *Vains efforts.*

Or cette littérature périodique était alors désemparée. En ce pays neuf, une organisation encore défectueuse exposait ces fragiles entreprises de librairie aux désastreux contre-coups de périodiques crises financières. En outre, une législation déloyale, en favorisant la « piraterie » littéraire, ruinait la production indigène. A quoi bon se mettre en frais d'originalité, quand le premier manœuvre de lettres venu pouvait impunément piller et démarquer les meilleurs produits des littératures européennes ? Conséquence : il fallait écrire pour rien ou peu s'en faut. Cyniquement un éditeur l'avoue : « Beaucoup de bons auteurs écrivent pour rien, dit-il, considérant l'honorable réputation qu'ils se font comme une récompense suffisante de leurs efforts intellectuels ». D'autres directeurs de revues criaient bien haut, il est vrai, qu'ils avaient à payer des honoraires de 15 dollars la page à tel prosateur à la mode, 50 dollars au poème de tel grand poète ; pure réclame : ces prétendus exploités n'en exploitaient que plus durement la bande famélique des écrivains à la ligne. En fait, la meilleure revue de l'époque, *the North American Review*, payait deux dollars la page d'impression ; si d'autres apparemment plus généreuses accordaient trois ou quatre dollars, voire cinq, c'est qu'en réalité leurs longues colonnes de texte

fin, selon l'amusante expression de Lowell, « dévoraient la copie avec un appétit de boa constrictor ». « En ce temps funeste aux écrivains, conclut une des victimes, mieux valait faire des comptes-rendus judiciaires que de la littérature périodique ».

Et pourtant, en dépit du perpétuel harcèlement de ses occupations et de ses préoccupations, en ces mauvaises années de Philadelphie, l'activité littéraire de Poe avait été aussi intense que féconde. Aussi dut-il, malgré toute « son aversion à communiquer » avec son ancien patron, publier dans l'odieux *Graham's Magazine*, à raison de quatre dollars la page, ses fameuses critiques de Hawthorne, de Longfellow, de Tennyson, de Rufus Dawes et de Rufus Griswold, ainsi que ses beaux contes, *le Portrait ovale* et surtout *le Masque de la Mort Rouge*. Comme Graham ne se pressait pas de publier *le Scarabée d'Or* acquis pour 52 dollars, Poe le reprit en 1843 et le présenta au concours du *Dollar Newspaper* : il y gagna le prix de 100 dollars ; rare aubaine ! La dure loi de l'argent avait ainsi raison de ses dédains comme de ses aversions. Une revue de demoiselles, *the Lady's Companion*, payant un peu mieux (car son propriétaire tirait le plus clair de ses bénéfices d'un théatre du voisinage), Poe y publia, dans l'étrange promiscuité d'articles de modes, le macabre *Mystère de Marie Roget*, ainsi que *The Landscape Garden*. Bien pis, ce fut un simple journal hebdomadaire, le *Saturday Evening Post*, qui eut en août 1843 la primeur de l'œuvre immortelle qui s'appelle *le Chat Noir*. Pour les mêmes raisons pécuniaires, Poe réservait à des recueils annuels ses meilleurs contes : *the Gift* eut en 1842 *Eléonore*, en 1843 *le Puits et le Pendule* ; *l'Opale* eut en 1844 *l'Elan*. De pareils débouchés ne suffisaient pas, toutefois,

à la production laborieuse de Poe : bon nombre de revues new-yorkaises le boudaient, les unes à cause de la violence de ses critiques littéraires, les autres par suite du caractère sensationnel de ses contes. L'une d'elles crut spirituel de lui écrire à propos du petit chef-d'œuvre, *Cœur Révélateur* : « Si Mr Poe voulait bien condescendre à fournir des articles plus rassis, il serait un correspondant des plus désirables ». En mai 1844, Poe se plaignait que six de ses meilleurs contes ne pouvaient voir le jour. Il lui fallut parfois, ou s'aventurer en des magazines insolvables qui ne le payaient point, ou publier d'exquises poésies comme *Eldorado* en des pages désormais introuvables.

A défaut des revues restaient les livres. Nous avons vu que *Gordon Pym* avait piteusement échoué en Amérique ; nous savons avec quelle peine Poe avait pu en 1840 réunir en deux volumes ses *Tales of the Grotesque and Arabesque*. En 1842, à la suite de ses succès du *Graham's*, il en croyait l'édition épuisée ; la maison Lea and Blanchard s'empressa de le détromper : elle n'était pas même rentrée dans ses frais. Après la vogue sensationnelle du *Scarabée d'Or*, Poe crut le moment venu de vendre ses contes en fascicules populaires ; seul, le premier put paraître. Poe avait donc bien le droit de conclure avec son pauvre confrère Thoreau aussi mal rétribué que lui : « La littérature ne trouve ici qu'un misérable marché : si peu que j'écrive, c'est encore plus que je ne puis vendre ».

Puisque la jeune Amérique s'entêtait ainsi à laisser mourir de faim ses hommes de lettres, peut-être la vieille Europe serait-elle plus généreuse. Le nom d'Edgar Poe avait, du reste, franchi l'Atlantique, en même temps

que certaines de ses œuvres. Un procès s'était même engagé en France, à propos des *Meurtres de la Rue Morgue*, entre les journaux *le Commerce* et *la Quotidienne*, qui les avaient également traduits sans donner le nom de l'auteur ; à la suite de ces débats, *la Revue des Deux-Mondes* avait commencé à signaler les mérites du conteur américain et *la Démocratie Pacifique* à en traduire les meilleures œuvres. Mais quel profit matériel Poe pouvait-il tirer de traductions en un pays auquel le sien refusait toute convention littéraire ? L'Angleterre, à vrai dire, pouvait avec son public lettré et ses revues florissantes offrir des débouchés plus avantageux. Mais non, mêmes déboires. Ce fut en vain que le poète Richard Horne, reconnaissant des hyperboliques éloges du critique américain, présenta son conte humoristique, *les Lunettes*, à plusieurs revues de Londres ; aucune ne voulut le publier. Charles Dickens, dont Poe avait fait la connaissance lors de son passage en Amérique, ne fut pas plus heureux, bien qu'il fut alors à l'apogée de sa grandeur. « J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, écrit-il à Poe ; j'ai mentionné votre volume de nouvelles aux éditeurs auprès desquels j'ai de l'influence ; mais ils ont tous, du premier au dernier, refusé de courir ce risque ».

Que faire ? Peut-être le public était-il plus aveugle que sourd. Poe s'avisa de lui parler : il fit des conférences. Après avoir débuté à Baltimore, il recommença à Philadelphie, le 25 novembre 1843. Il profite de la récente publication d'un recueil de son ennemi Griswold pour parler des poètes et de la poésie d'Amérique ; en dépit de son excessive dureté pour Griswold et quelques autres rivaux, on apprécia la facilité et on loua surtout l'éner-

gie de son élocution, ses qualités de poète manifestées en cet éloge des poètes. Ce succès lui indiquait une ressource imprévue, mais combien précaire ! il tâchera pourtant d'en profiter jusqu'au dernier jour.

L'évidente conclusion de toutes ces constatations navrantes, c'est que Poe mourait de faim. Il avait beau varier ses articles, faire de l'humour à contre-cœur, de la critique par métier, des contes par goût, de la poésie par accès ; rien ne se vendait à sa valeur. Sa « religion des lettres » ne le payait pas. « La nature intellectuelle de Poe, avoue son patron Graham, n'était point d'une demande courante. La classe d'esprits cultivés qu'il pouvait atteindre avec profit était peu nombreuse, ses moyens de l'atteindre restreints ; presque tous les éditeurs, satisfaits de collaborations moins coûteuses, hésitaient à encourir les frais de la sienne. Aussi, quand, privé de toute attache permanente, il se trouva jeté en pleine mer, eût-il à souffrir de toutes les horreurs d'une détresse imminente ». Bref, l'impuissante et incessante lutte d'un être d'exception en une société mal organisée, la fatale autant que cruelle inadaptation du génie aux dures conditions de l'existence normale, voilà bien pour Poe, comme pour tant d'autres hommes supérieurs, l'aspect permanent et non moins pathétique de la vie ici-bas.

On devine avec quelle haletante énergie de naufragé le malheureux poète, pour échapper au désastre total, devait s'attacher à la moindre chance de salut. Une se présenta, imprévue. Le futur homme de lettres et diplomate, James Russell Lowell, lançait alors à New-York une revue littéraire, *le Pionnier*. Bien que de dix ans plus âgé, Poe s'empresse d'offrir à ce jeune rival, en même temps que ses services, ses invendables produits littéraires :

« Je serais bien aise, lui écrivait-il le 16 novembre 1842, de fournir chaque mois un court article du genre que vous m'indiquerez et aux conditions qui vous seront permises au début. » Avec une générosité toute juvénile, Lowell accepte au tarif de dix dollars par article les contributions « du seul critique qui n'eût point peur d'exprimer son opinion en Amérique. » Il n'y perdit point : il eut à ce prix *Cœur Révélateur*, qui se trouva le meilleur article de son premier numéro. Le hardi *Pionnier* n'en mourut pas moins dès sa troisième apparition en ce bas monde ; et au malheureux éditeur endetté de 1800 dollars et, par surcroît, menacé de cécité, le non moins malheureux collaborateur, non payé, écrivit très noblement : « Mon cher ami, je suis profondément affligé d'abord « que vous ayez été si malheureux et de plus que vous « ayez cru nécessaire de m'adresser des excuses à l'oc- « casion de vos malheurs. Quant aux quelques dollars « que vous me devez, ne vous créez pas le moindre souci « à leur égard : je suis pauvre ; mais il me faudrait être « bien plus pauvre encore pour que je songeasse à vous « les réclamer. » En revanche, Lowell promettait sa collaboration au futur *Stylus* et se faisait fort d'organiser à Poe une conférence bien rétribuée au *Lyceum* de Boston, lequel « avait, lui aussi, disait-il, grand besoin de critique indépendante ». « Vous pourriez m'éreinter à plaisir, ajoute l'humoriste du Nord, je ne vous en lirais pas moins avec respect, et avec bien plus de satisfaction que ne m'en causent la plupart des louanges que je reçois. »

Cette marque d'estime était touchante ; était-elle suffisante pour induire Poe à révéler le fond de sa pensée, c'est-à-dire ces chimériques projets de revue qui lui tenaient tant au cœur ? Cette révélation est singulière-

ment suggestive. « Quel effroyable état que celui de « notre littérature ! s'écrie ce grand réformateur de la presse. Où va-t-on ? » Heureusement, le *Stylus* y mettra bon ordre : ce sera « un modèle de bon goût. » « Son but « sera l'Indépendance, la Vérité, l'Originalité... Son « influence prodigieuse... gouvernera notre littérature... « Lancé par une coalition,... par la coalition secrète de « tous les hommes d'élite... il deviendra irrésistible... « Comment une telle revue pourrait-elle échouer ?... Il « ne peut y avoir de raison qui s'oppose à un tirage de « 100.000 exemplaires dans un an ou deux... Il sera une « source de fortune immense pour ses propriétaires... » Lowell, n'ayant pas cru, si jeune qu'il fût, devoir répondre à de si vertigineuses sollicitations, l'intrépide Poe revient à la charge avec une exaltation croissante : douze hommes de lettres, unis en une société secrète, suffiront à révolutionner le monde américain ; adressée à « l'aris- « tocratie du talent », « cette revue ne rapportera pas « moins de 100.000 dollars. » C'est le *trust*, on le voit, c'est dans toute sa beauté le *trust* inventé par Poe avant les temps révolus et hardiment appliqué aux produits de l'intelligence.

Si l'on songe que le pauvre visionnaire qui écrivait ces lettres à demi insensées vivait alors dans le plus profond dénuement, las du passé, incertain du présent, inquiet de l'avenir, en proie aux pires ennemis du dedans et du dehors, on avouera avec la médecine mentale que c'est du fond même de l'infortune que naît le plus souvent le délire des grandeurs : l'être humain, trop longtemps accablé sous le poids du malheur, s'en va naïvement chercher d'illusoires revanches dans la trouble atmosphère des lointains mirages trompeurs.

V. — *Poe et les siens.*

Après sa rupture avec Graham, Poe, soit nécessité de pauvre homme, prudence de malade, ou préférence de poète, — c'était le printemps ! — avait quitté son banal logement de ville pour aller habiter les environs de Philadelphie, à Spring Garden. Le faubourg était agréable, mais le gîte minable : il y avait là, adossé au pignon d'une grande bâtisse, un misérable appentis de planches peintes, contenant trois pièces au rez-de-chaussée et une basse mansarde au-dessus. Secondé par le goût de sa femme et l'activité de sa belle-mère, l'auteur de *Landor's Cottage* sut faire de ce taudis sordide une riante retraite pour l'amour et la poésie. On était frappé, paraît-il, de « l'air extrêmement soigné et raffiné » de cette demeure de poète ; le maigre mobilier, de bon goût et en bon ordre, reluisait de propreté ; de belles fleurs, d'une espèce rare parfois, s'épanouissaient au jardin ; de souples plantes grimpantes, escaladant les murs frêles, s'en allaient sourire aux fenêtres et s'enlacer follement sur le toit ensoleillé.

La vaillante Mrs Clemm demeurait « l'Ange gardien du pauvre foyer », bien que sa personne n'eût rien d'angélique. On s'étonnait même que cette grande et forte femme, d'aspect viril, voire hommasse, pût être la mère d'une créature aussi éthérée que Virginie, la belle-mère d'un poète aussi fantasque que Poe. En réalité, elle les complétait l'un et l'autre, sa rude constitution et son solide bon sens suppléant à leurs insuffisances physiques et mentales. « Gardienne vigilante du logis, dit le capitaine Mayne-Reid, elle était l'unique servante pour tout entretenir dans la propreté, l'unique ménagère pour faire les commissions, les courses du marché, n'en rapportant

guère que les provisions indispensables à l'apaisement de la faim ». Bien plus, il lui fallait « accomplir entre le poète et ses éditeurs des va-et-vient continuels, qui ne lui valaient trop souvent que ces réponses glaciales : « l'article n'est pas accepté », ou « le chèque ne sera donné que tel jour ». Pis encore, il lui fallait parfois, en des nuits d'angoisse, quitter le chevet de Virginie languissante pour s'en aller, seule, alarmée, transie, courir aux tavernes, aux gares, jusqu'en des villes voisines, en quête du pauvre Eddy, absent, ivre, malade peut-être, livré à des mains indignes. « Elle l'aimait, dit Griswold, avec une abnégation et une confiance plus que maternelles ». Jamais sur ses lèvres un mot de plainte amère, de reproche blessant, de malédiction méritée ; rien que de la pitié et des excuses ; elle acceptait tout naïvement, faisait tout bravement. Mrs Clemm était héroïque sans le savoir.

En sa vingtième année, la frêle Virginie « semblait à peine âgée de quatorze ans » ; « sa ronde face d'enfant » contrastait étrangement avec les longs traits amaigris du poète morose. « Il était très fier d'elle ; elle, en retour, l'idolâtrait ». « Elle était belle, douce et gracieuse », dit un visiteur. Pour Poe épris de musique, elle avait un charme de plus : une voix très douce qu'elle accompagnait parfois de la harpe. Or, un soir de printemps, cette chère mélodie soudain cessa, et pour toujours : d'un vaisseau brisé avait jailli un filet de sang. Virginie était phtisique. Jamais plus, aux oreilles du poète désespéré, la voix aimée ne chanta l'espoir ni le bonheur. « Depuis lors, elle souffrit mille morts, dit un ami. Elle ne pouvait endurer la moindre atteinte du froid ; elle avait besoin des soins les plus minutieux ; toutes les questions de confort étaient pour elle capitales. Or la petite chambre, où elle restait

étendue pendant des semaines, avait un plafond si bas que sa tête y touchait presque ». « Elle n'en était pas moins, dit Clarke, une image exquise de grâce patiente, ayant toujours sur ses traits le sourire de la résignation et cet air affectueux, enjoué même, qui souhaite aux amis la bienvenue ». Plus mélancolique, l'amant d'Eléonore disait : « Ayant un jour parlé tout en larmes de ce triste « changement suprême que doit éprouver l'humanité, elle « ne cessa plus de songer à ce douloureux sujet, le mê- « lant à tous nos entretiens... Elle avait vu que le doigt « de la mort était sur son sein, que, comme l'Ephémère, « elle n'avait été créée parfaite en sa beauté que pour mou- « rir. » Ainsi bercée en ces rêves mélancoliques, toute sereine au milieu de l'abjecte misère et des pires malheurs, languissait la blême Sissy, et sa pâle beauté n'allait plus guère illuminer de joie et d'amour la morne vie du poète, déjà à demi fou de douleur.

Sous la trame complexe des contradictions, l'énigmatique figure de Poe paraît, à première vue, irréelle, presque invraisemblable. Les uns nous décrivent un inquiétant personnage, fourbe, cruel, cynique, moins humain qu'infernal, dont les actes odieux semblent provenir d'une perversion monstrueuse ; les autres nous montrent un ami paisible, généreux, d'une bienveillance invariable et d'une courtoisie enjouée, le modèle des vertus domestiques et sociales, « l'âme même de l'honneur ». Qui croire ? laquelle admettre de deux opinions qui semblent s'exclure ? A notre avis, l'une et l'autre à peine atténuées. Il y a dans le dipsomane, avons-nous vu, selon qu'il boit ou s'abstient, comme deux personnes en un seul corps : l'une sobre, rangée, laborieuse, austère même ; l'autre à demi-inconsciente, presque insensée, en proie à toutes

les folies et à tous les excès. Cet être double, a-t-on dit, c'est un phare à éclipse muni de deux feux différents : selon que tel ou tel disque s'éclaire, feu rouge ou feu blanc. A cet égard, Poe était un véritable Janus à double face. Il était plus encore pour qui veut bien regarder de près. La folie héréditaire, dont cette dipsomanie n'est qu'un symptôme, n'est, en réalité, à double forme qu'en son rythme nerveux, en sa perpétuelle oscillation entre la dépression et l'exaltation : en fait, elle implique dans les différentes organisations individuelles, selon qu'elle porte sur telle ou telle faculté, une complexité de déviations infinie. En présence de l'incohérence mentale qui résulte de son action perturbatrice, ce n'est donc plus dualité du moi qu'il faut dire, mais pluralité ; et, en présence des progrès du mal, c'est même désagrégation de la personnalité. Ainsi, sous l'influence destructrice de la misère et du malheur, du surmenage et des excès de toute nature, la fragile individualité de Poe se défaisait ; son incohérente activité cérébrale, livrée à l'anarchie de fonctions automatiques, se décomposait en obsessions et en impulsions, en peurs superstitieuses, en idées de persécution, en délire des grandeurs ; bref, tous les signes précurseurs de l'aliénation finale surgissaient, alarmants.

Sans doute, en dépit de cet assaut montant de la folie, les trêves d'accalmie demeuraient encore assez fréquentes pour faire illusion aux yeux de témoins incompétents. « En ses meilleurs jours, dit l'un d'eux, il était d'une distinction remarquable » ; « homme fort bien élevé et raffiné, dit un autre, aux manières réservées, au sourire rare et triste » ; « hôte généreux, dit un troisième, gendre et mari affectueux » ; « littérateur paisible, discret, pensif, ajoute un

patron, économe en ses dépenses, ponctuel et infatigable en son activité ». Oui, « voilà ce qu'il était *en ses meilleurs jours* », précise Graham. Mais que voyons nous dans les mauvais jours ? qu'apprenons-nous par ailleurs ? Derrière ce masque habituel de gravité triste et rêveuse se cachait la plus profonde inégalité d'humeur ; sous le placide décor de façade couvait un feu qui minait tout l'édifice. La correspondance avec Kennedy, Burton, Thomas et Lowell nous a déjà souvent révélé cette déconcertante instabilité. Poe était, du reste, trop bon observateur de lui-même pour n'en pas avoir pleinement conscience : il s'inquiétait de son impuissance à gouverner sa nature rebelle : « Je suis extrêmement nonchalant et pro-
« digieusement actif, écrit-il, *par accès*. Il y a des périodes
« où toute sorte d'exercice mental m'est une torture et où
« rien ne me fait plaisir que de communier dans la soli-
« tude des montagnes et des bois. [De là, d'étranges accès
« de vagabondage incoercible, des fugues, qu'il décrit cu-
« rieusement.] Je me suis ainsi perdu en rêves et en courses
« vagabondes pendant des mois entiers pour m'éveiller en
« proie à une sorte de manie d'écrire. Alors je griffonne
« toute la journée, je lis toute la nuit, tant que dure cette
« maladie ». Un ami nous le décrit ainsi, « enfermé dans sa chambre pendant un mois entier, maniant activement la plume ». Nous voyons, par ailleurs, « son esprit en jachère », incapable de rien produire pendant des semaines dût-il manquer à ses promesses, encourir reproches ou railleries, endurer les privations de la faim. Quoi d'étonnant qu'avec son ordinaire penchant à la généralisation Poe fit de cette inconstance qui était devenue la loi de sa vie la loi universelle de toute activité humaine ? « J'ai été
« trop profondément conscient du caractère changeant

« et éphémère des choses temporelles, dit-il, pour accor-
« der à quoi que ce soit un effort continu, pour être con-
« séquent en quoi que ce soit. Ma vie n'a été que *caprice*,
« impulsion, passion, amour de la solitude, mépris de
« tout le présent en un avide désir de l'avenir ». Bref, une sensibilité spasmodique qui s'épuise en excès pour languir ensuite dans le marasme jusqu'au retour de l'influx nerveux, voilà bien aux yeux de Poe la base instable de toute vitalité physique et mentale.

Il va de soi que l'attitude sociale d'un tel homme dépendait singulièrement des écarts de sa sensibilité. Une simple phrase de Graham nous dit à quel point elle réagissait en société : « Nul homme ne ressentait plus vivement une preuve de bienveillance ; nul homme n'était plus prompt à se venger d'une offense ». Nous connaissons la tendresse de Poe pour sa femme et pour sa tante ; nous avons vu son aménité avec Graham et avant la rupture avec Clarke ; nous avons constaté de la délicatesse, de la générosité, de la chaleur d'âme dans ses relations avec Thomas et avec Lowell. Malheureusement, de plus en plus aigrie par la maladie, la misère et les déboires, cette sensibilité, qui n'était peut-être pas, avouons-le, naturellement très tendre, se fit de plus en plus irritable. Depuis les allusions publiques de Burton à « son infirmité », un autre journal de Philadelphie avait encore propagé de scandaleuses insinuations ; dès lors, le malheureux poète ivrogne crut voir partout, en ses amis comme en ses ennemis, de sournois calomniateurs ; il s'en était pris à White, il s'en prit maintenant à Wilmer, à Griswold surtout, dont il payait parfois les indéniables services avec une ingratitude féroce. La perfide mobilité de ce cœur perverti passait donc de plus en

plus impulsivement de la confiance au soupçon, du soupçon à la haine, de la haine à la vengeance. Le soi-disant persécuté se faisait inconsciemment persécuteur.

Le sentiment de la personnalité changeait à l'avenant. Instruit par les dures leçons de l'expérience, l'outrecuidant orgueil des beaux jours de *Tamerlan*, au lieu de s'étaler naïvement et de s'exalter sans contrainte, se muait désormais, en un amour-propre inquiet, susceptible, toujours en éveil, toujours prêt aux démarches, aux vengeances, aux attaques. Et dire que Poe, comme son *Politien*, ne se croyait plus ambitieux : il connaissait trop, disait-il, « la vanité de toute vie humaine ». Alors pourquoi tant de rivalité littéraire ? « pour la seule cause, assurait-il, que je déteste de laisser croire à un sot qu'il peut me surpasser ». Alors pourquoi ces ronflants articles de réclame revus ou rédigés par lui-même ? pourquoi ce caractère sensationnel de tant de critiques brutales, de tant d'histoires macabres, de tant de mystifications saugrenues ? Nécessité de métier, prétendait-il, excellent moyen de faire rentrer l'argent en caisse. Non, avouons-le, navrantes excuses que plaide vainement la misère. A tout prix avoir son nom sur la bouche des hommes, par tous les moyens même les plus discutables imposer ses œuvres en des miliers de mains, aux dépens d'une parfaite délicatesse faire publiquement prôner les mérites de son rare génie, c'était là un genre d'ambition, sinon très noble, du moins assez commun pour que Poe n'eût pas, à vrai dire, trop à en rougir. En fait, l'infatigable dépouilleur d'autographes et de cryptographes n'avait pas seulement l'amour de la gloire, il avait encore la passion de la gloriole, « le désir brut du succès ».

Cette bruyante ambition avait, du reste, son excuse dans

le désintéressement. Poe n'aimait pas encore l'argent; il le méprisait même à cette époque, mépris rare en tout pays et surtout dans le sien. « Tous ses amis le considéraient comme singulièrement indifférent à la fortune, dit Graham. Si ce n'est pour le bonheur de sa femme et de sa belle-mère, et pour la légitime ambition de posséder une revue, je ne l'ai jamais entendu déplorer le manque d'argent ». C'est même avec une véritable dignité sans aigreur ni fanfaronnade qu'il avouait sa misère à ses amis : « J'ai allègrement supporté la triste pauvreté, écrivait-il « à l'un d'eux, et les mille affronts et tous les autres « maux qui en résultent, en Amérique surtout où, plus « qu'en tout autre pays du globe, être pauvre, c'est être « méprisé. » Par contre, le fier idéaliste ne poussait-il pas un peu loin son mépris du lucre odieux? oublieux de ses devoirs de chef de famille, avait-il bien le droit de dédaigner le vil métal, faute duquel sa femme souffrait et sa belle-mère peinait? bref, n'y avait-il pas en cet aveuglement erreur de jugement ou étroitesse de caractère? Poe ne le croyait pas : toujours emprisonné en son magnifique idéal, il ne savait s'en prendre qu'aux autres, et non à lui-même. Il préférait se plaindre amèrement de la mesquine société qui l'entourait : « elle ne sait qu'évaluer la fortune, disait-il non sans raison certes, incapable qu'elle est d'apprécier le mérite de l'effort et les qualités de l'intelligence ». Il désespérait même des hommes en général. « Je n'ai aucune foi dans les progrès de la nature humaine, affirmait-il; les efforts n'ont aucun effet sur l'humanité. Le résultat ne variera jamais ». En son âme désabusée se développait ainsi, assez logiquement, un pessimisme de plus en plus fataliste, misanthropique, cynique même.

En cette personnalité de Poe si fortement ébranlée, un sentiment, du moins, persistait immuable : son amour pour sa femme. Des biographes naïvement malveillants l'ont contesté, s'en rapportant aux données imaginaires du *Chat Noir* ou à des racontars odieux. Les meilleurs témoignages abondent en sens contraire. Mrs Clemm, qui n'aimait certes pas moins sa fille que son gendre, affirme : « Il est absolument faux qu'il manqua, comme on en a fait courir le bruit, de fidélité et de tendresse à l'égard de Virginie : il lui fut dévoué jusqu'à la dernière heure, ainsi qu'en peuvent témoigner tous nos amis ». Et tous en témoignent, en effet, les amis fidèles comme les connaissances de passage ; l'hostile Griswold avoue même qu'à la suite de longues veilles passées au chevet de Virginie Poe tomba malade. L'amour de Poe avait, il est vrai, un caractère spécial; ce n'était pas seulement de la tendresse dévouée pour l'épouse malade; c'était aussi, conformément à ses tendances extatiques, un culte exalté, éthéré, presque immatériel pour la frêle fillette qu'il appelait assez étrange ment « petite sœur », Sissy. Il aimait, croyons-nous, en cette pâle créature enfantine, d'une grâce maladive, qu'émaciait la souffrance, qu'avait comme spiritualisée un insensible dépérissement de la nature charnelle, la mièvre incarnation de son morbide idéal de beauté et de mort. La pauvre phtisique était à son tour devenue pour lui, mieux encore qu'aucune autre femme, mieux même que la folle Hélène de ses quinze ans, le vivant prototype à ses Ligeias, de ses Morellas, de ses Eléonores, comme plus tard elle le sera de ses Lénores et de ses Ulalumes, toutes impalpables héroïnes que mine mystérieusement un mal rongeur. Bien plus, elle était, croyons-nous, en

sa réelle présence, comme pour le fumeur d'opium, — et Poe en était un, — l'image suggestive que transfigure l'hallucination, qui donne le libre essor aux rêveries mystiques, qui stimule les radieuses créations d'une imagination morbidement exaltée. Aussi, quand cet être de prédilection menaça de disparaître, quelles angoisses! Les beaux rêves allaient donc s'évanouir, et la triste terre désenchantée n'aurait plus d'oasis pour les idylles bénies, plus de vallon aux nuées roses et aux prairies émaillées ; c'en était fait des ineffables félicités de la Vallée du Gazon Diapré!...

On conçoit qu'au sortir de ces délirantes illusions, les nerfs du poète malade, un moment apaisés, ne s'exaspéraient que plus violemment au rude froissement des plus implacables réalités. Alors, dit un témoin qui fait allusion aux misères de la pauvre bâtisse de bois, « personne n'osait parler, tant Mr Poe était sensible et irritable... Il ne permettrait pas qu'on dit un mot sur le danger de sa mort, la moindre allusion le rendant fou... La nuit, il se glissait hors de la maison et s'en allait errer par les rues pendant des heures, hautain, découragé, désespéré, ne sachant de quel côté aller ni que faire, tandis que Mrs Clemm demeurait en proie à l'anxiété jusqu'à ce que, n'y tenant plus, elle partit à sa recherche. » Où allait ainsi dans la nuit le pauvre poète fou de douleur? C'est ici qu'au poétique platonisme de Poe se rattache son alcoolisme brutal.

Où serait, en effet, allé ce malheureux déséquilibré, sinon boire, chercher l'oubli, s'abandonner dans l'impuissance de la dépression mélancolique à l'emportement de l'impulsion dipsomaniaque? « Vous me demandez, « disait-il plus tard, si je puis indiquer quel était ce

« terrible malheur » qui causa des « irrégularités » tant « déplorées ? Je puis mieux faire que l'indiquer. Ce « malheur fut le plus grand de ceux qui peuvent atteindre un homme ». Et, racontant la maladie de sa femme avec ses perpétuelles rechutes et convalescences, ses affolantes alternatives d'espoir frémissant et de désespoir accablé, il ajoute : « Etant doué d'une nervosité peu commune, je devins fou avec d'horribles intervalles d'horrible lucidité. Durant ces accès d'inconscience absolue, je bus, Dieu seul sait que de fois et combien. Naturellement, mes ennemis ne manquèrent pas d'attribuer la folie à la boisson et non pas la boisson à la « folie »... Si poignantes que soient ces révélations, il n'est pas douteux que, comme tant d'autres victimes d'un mal chronique, Poe s'exagère l'importance d'une des causes occasionnelles ; car la maladie de Virginie, de bien des années postérieure aux manifestations dipsomaniaques, n'en fut ni la première ni l'unique raison d'être ; il n'en est pas moins certain que par ses phases douloureuses elle dut singulièrement hâter et aggraver le déséquilibre d'une nature dès l'origine mal pondérée. C'est, du reste, à partir de cette époque, c'est-à-dire vers la fatale année 1843, que les amis de Poe, et surtout ses compagnons de taverne, s'accordent à trouver de plus en plus alarmantes l'intensité et la fréquence de ses excès alcooliques.

L'une de leurs conséquences les plus caractéristiques était précisément une extrême sensibilité à la peur. « Même quand il était absorbé dans un travail, dit Graham, j'observais qu'un souffle d'air subit, un bruit qu'on ne remarquait pas autour de lui le faisaient tressaillir de peur... Il n'aimait pas l'obscurité. Une fois il

me dit : « Je crois bien que des démons profitent de la nuit pour égarer les imprudents... et cependant, ajoutait-il, je n'y crois pas. » Des peurs qui ne viennent pas de la raison ne peuvent venir que des sens. Tous les spécialistes s'accordent, du reste, à dire que l'effet le plus habituel de l'alcoolisme sur le cerveau, c'est d'y créer un étrange état panophobique qui tient tout l'être en suspens, en proie à une alarme inexplicable. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si un ensemble de sensations craintives, dont la moindre est une légère appréhension et la plus forte une terreur violente, caractérise l'originalité littéraire de tant d'œuvres de Poe : c'est là, nous le verrons, une conséquence fatale de son morbide tempérament de buveur.

Aussi bien, l'alcool n'était pas le seul poison du cerveau que connut Edgar Poe. « La fureur de boire, dit le Dr Magnan à propos de ces malades, ne s'arrête pas aux seules boissons spiritueuses : quelques-uns recherchent l'éther, d'autres le chloroforme, d'autres enfin préfèrent l'opium ou prennent la morphine ». Poe était de ces derniers. Nous avons signalé ses habitudes opiophagiques dès le temps de Baltimore; maintenant, à Philadelphie, une cousine, qui vécut dans l'intimité de la famille pendant la maladie de Virginie, déclare que, « si à cette époque il refusait fréquemment du vin en sa présence, il n'en avait pas moins des accès d'exaltation dûs à l'abus de l'opium. » Il n'y gagna guère. L'exaltante ivresse du pavot convenait trop bien à son tempérament de névrosé, et particulièrement à son double besoin de réaction contre la dépression et de stimulant pour l'activité, pour que Poe ne s'y abandonnât pas immodérément. Or, en passant des vulgaires orgies de l'alcool aux soi-

disant aristocratiques extases de l'opium, le pauvre impulsif, qui croyait peut-être se libérer, ne faisait en réalité que changer de servitude, quittant un maître plus brutal pour en prendre un autre plus perfide. Ou plutôt il faisait pis encore : désormais soumis à deux jougs à la fois, il devint l'esclave affolé de deux tyrannies alternantes qui n'admirent plus d'affranchissement. Aussi verrons-nous dorénavant, sous la double influence toxique de ces deux passions, les habituelles crises d'exaltation et de marasme sans cesse croître en gravité et en fréquence, et, en dépit de quelques belles phases de joie mélancolique ou de gloire éphémère, leur impuissante victime, hagarde, détraquée, usée avant l'âge, courir désespérément vers une ruine d'autant plus tragique qu'elle est à la fois plus consciente et plus inévitable.

CHAPITRE V

POE CONTEUR

I. — *Le Fantastique.*

La vie de Poe a dès maintenant assez révélé son tempérament morbide pour qu'il soit possible d'aborder l'étude de ses contes. Aussi bien, ses premiers contes, les seize du *Folio Club*, contenaient en germe tout son talent de conteur : le fantastique maladif de *Bérénice* et de *Morella* ne fait que s'aggraver dans la folie déclarée de *Ligéia* et d'*Usher*; la peur latente du *Manuscrit trouvé dans une bouteille* s'exalte jusqu'aux plus atroces horreurs dans *le Récit d'Arthur Gordon Pym;* l'impulsion naissante d'Egæus s'exaspère dans les vertigineuses perversions de *Cœur Révélateur* et du *Chat Noir*; la vague curiosité médico-mystique de l'amant de Morella se précise dans les mesmériques expériences de Valdemar et de Bedloe comme dans les extatiques élucubrations de Monos et Una; la riche imagination scénique de *l'Assignation* se livre aux orgies de couleurs et de formes de *la Mort Rouge* et du *Domaine d'Arnheim*; la minutieuse logique de *Hans Pfaal* s'acharne aux indéchiffrables énigmes de *Marie Roget* et du *Scarabée d'Or*; mais le style magistral

de *Silence* et de *l'Ombre* ne se laisse surpasser ni par les ineffables effusions d'Eléonore ni par les empoignantes descriptions du Maëlstrom ni par les furieux cris de passion de *Wilson* et du *Chat Noir*. Poe conteur débute donc par des coups de maître. Il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure : le propre des génies morbides, c'est d'être précoces ; leur originalité exceptionnelle ne tient-elle pas à la fatalité d'hérédités anormales ?

Pour être merveilleusement spontanée, cette riche floraison d'œuvres fantastiques n'en fut pas moins favorisée par les circonstances. La semence prime le sol, en effet, bien que le sol donne au fruit un goût de terroir. Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, Horace Walpole en sa « Gothic romance », *le Château d'Otrante*, avait voulu, par réaction contre le froid rationalisme d'alors, ressusciter, en même temps que l'âme du moyen age, le fantastique qui en était à son gré partie intégrante. La timide puritaine Clara Reeve l'avait gauchement suivi en cette voie. Mais ce fut surtout à partir de 1794 qu'il fut donné à Ann Radcliffe de rendre ce nouvel élément mélodramatique vraiment populaire dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique : en ses fameux *Mystères d'Udolphe*, comme en son *Italien*, un savant crescendo d'ingénieuses intrigues sait faire passer le lecteur haletant par toutes les phases cruellement progressives de la peur : de l'attente inquiète à l'appréhension anxieuse, de l'angoisse irrépressible à la frayeur déclarée, de l'épouvante folle à la panique trépidante. Sous l'influence du *Faust* de Gœthe et des romantiques allemands, le jeune Mathew Lewis à son tour corsa le fantastique plus ou moins surnaturel de son *Moine* de magie satanique et de sensualité sadique, tandis que le révérend Maturin exaltait celui de son *Melmoth the*

Wanderer jusqu'aux plus extravagantes incohérences de l'école frénétique. Subissant la contagion générale, Byron et Shelley laissèrent eux-mêmes la fantasmagorie envahir l'un *Manfred* et le beau poème *Ténèbres*, l'autre toutes ses grandes œuvres de jeunesse et jusqu'au *Prométhée délivré*. Enfin, aux Etats-Unis, le premier homme de lettres américain, Charles Brockden Browne, sut avec son *Wieland* et son *Edgar Huntley* repaître de fantastique saugrenu l'appétit immodéré de ses frustes lecteurs pour des horreurs sensationnelles. Si suprême qu'il fût en son genre, le fantastique de Poe ne fut donc pas isolé ; et le succès, sinon l'existence, de son œuvre s'explique en partie par l'accueil bienveillant d'un public prédisposé. La supériorité de l'inspiration poesque n'en tient pas moins, à coup sûr, à des causes autrement profondes, puisqu'elles sont essentiellement personnelles.

A ses précurseurs que doit Poe, en effet ? Il leur doit, à vrai dire, sa primitive préférence pour les décors romantiques. Comme la plupart d'entre eux, il a très bien senti qu'aux folles hardiesses du fantastique conviennent les vagues fonds historiques du vieux monde : là peuvent se mouvoir sans trop de heurts les plus étranges créatures aux prises avec les plus invraisemblables évènements. Aussi voyons-nous, surtout en ses premiers contes, les vieilles abbayes gothiques de l'Angleterre, les châteaux forts du Rhin et de la Hongrie, les fastueux palais de la Renaissance italienne, les sombres cachots de l'Inquisition espagnole, voire les austères salles égyptiennes de Ptolémaïs, demeurer les scènes habituelles de ses évocations fantastiques. Il est vrai que, comme Browne, il n'en osa pas moins, surtout en ses dernières œuvres, transporter en son propre pays, en

des lieux familiers, dans la banale demeure des temps modernes, ses exploits macabrement tragiques : l'affolement de son horreur incoercible ne connaissait plus alors ni temps ni lieux. Par contre, l'artificieuse logique des Radcliffe, des Godwin, des Browne, qui s'ingéniait finalement à expliquer par des causes toutes naturelles les plus abracadabrantes complications mélodramatiques, disparaît presque entièrement des contes fantastiques de Poe : ils sont presque tous réduits à la plus simple expression dialectique, à moins que parfois, au contraire, il ne s'avise de faire de cet élément logique une source spéciale d'intérêt purement intellectuel.

Quant à l'élément fantastique, Poe le renouvelle en le purifiant. Son fantastique, en effet, n'est ni un artifice archéologique comme chez Walpole et Mrs Reeve, ni un faux surnaturel comme chez Mrs Radcliffe et Browne, ni un satanisme magique comme chez Lewis, ni une frénésie incohérente comme chez Maturin. Non, il est spontané, il est naturel, il est humain, il est cohérent, parce qu'il est le vrai fantastique, le produit normal d'une imagination vraiment malade. Ici peu ou point de banales apparitions, peu ou point de fantômes grotesquement triviaux, peu ou point de fantasmagorie de convention ; mais le plus souvent des visions franchement morbides, des hallucinations nettement pathologiques, des monstruosités faussement irréelles ; bref, en guise d'un froid fantastique de parade, un poignant fantastique quasi scientifique. Le héros de ces stupéfiantes aventures n'est donc plus ni un simple prince intrigant comme le Manfred de Walpole, ni un circonspect condottiere comme le Montorio d'Ann Radcliffe, ni un moine sadique comme comme l'Ambrosio de Lewis, ni un

méphistophélique Juif-Errant comme le Melmoth de Maturin ; c'est un malade, un pauvre détraqué, presque un fou. De là, l'émouvante puissance de ces contes : ce morbide enchanteur n'évoque si bien tant d'effrayantes chimères que parce qu'il en est la première victime ; ce sont ses souffrances qui font la force de sa magie, et tout son fantastique n'est, en somme, que la projection de ses tares en sa littérature.

En voulez-vous une première preuve ? Cherchez dans le long défilé de ces personnages apparemment si bigarrés, et vous ne trouverez, en réalité, que les fantasques métamorphoses du sinistre magicien ; soulevez les masques, et vous reconnaîtrez partout la face moins défigurée que dramatisée de l'unique protagoniste. En ce funambulesque théâtre il n est point d'autre être vivant : sous tous ces déguisements scéniques, sous le somptueux manteau vénitien de *l'Assignation* comme sous la sombre casaque des prisons dans *Cœur Révélateur*, derrière l'auguste prestance du prince Prospéro comme devant la grotesque bosse du nain Hop-Frog, en l'indistincte silhouette de l'amant d'Eléonore comme en la moribonde personne d'Egæus ou d'Usher, l'unique acteur qui se pavane ou se démène, s'apostrophe ou se lamente, c'est Poe, toujours Poe, ici plus romantique, là plus satanique, ailleurs plus sombrement idéalisé qu'en ses poèmes, mais partout Poe plus manifestement fou que jamais.

Voyez ses débuts. Né « d'une race imaginative et « facilement surexcitable », « d'une race de vision- « naires », ce héros morbide a « dès la plus tendre « enfance si pleinement manifesté le caractère de « sa famille » qu'il inquiète tous les siens. « Il devient volontaire, il s'adonne aux plus sauvages

« caprices, il est la proie des plus indomptables pas-
« sions... Sa voix devient une loi domestique ; aban-
« donné à son libre arbitre, il se trouve de fait l'unique
« maître de sa conduite ». Dès l'enfance, sa vie, « outrée »
dans le rêve comme dans l'action, apparaît comme un
« pêle-mêle » d'émotions multiples et de passions énivrantes. L'étudiant surpasse bientôt l'écolier : avide de sensations fortes, « ce joyeux compagnon » se montre tout à la fois joueur et buveur effréné, et par ces doubles excès compromet sa santé comme sa fortune. Bien plus, à l'exaspérante action des alcools, il ajoute l'abrutissante influence de l'opium, si bien qu'il passe d'une exaltation furieuse de la personnalité à un irremédiable « affaissement de l'âme ». Si tôt déséquilibré, il découvre en l'instable incohérence de son être « une vraie maladie des nerfs ; » de délirantes visions ou de soudaines impulsions s'emparent de lui et l'entraînent irrésistiblement, insoucieux de l'heure ou de l'obstacle, impatient de nouveautés horribles ou sublimes, affamé d'inconnu qui soit suprême, tour à tour ivre d'énergie véhémente ou de radieuse extase. Bref, cet enthousiaste casse-cou n'est pas homme que, comme son vivant modèle, il a déjà rompu avec sa famille, fui son pays natal et connu toutes sortes d'étranges aventures, au pays des rêves comme dans le monde des réalités.

L'âge ne fait qu'accroître son mal au physique comme au moral. Au physique, il était naguère « remarquable-
« ment vigoureux et actif, pas très grand, mais solide sur
« ses jambes arquées »; « d'étranges yeux grands ouverts »
luisaient sous son « front d'une ampleur insolite » qu'ombrageait « une profusion de cheveux noirs ». Voici qu' « une vieillesse prématurée a figé ses traits amaigris

« en une morne stupeur » et qu' « un teint cadavéreux » s'étend de ses boucles éclaircies à son menton défaillant ; « son front est grandi par les pensées, mais son œil est effa- « ré par les soucis ; et, dans les sillons de sa joue, se lisent les « légendes du chagrin, de la lassitude, du dégoût de l'huma- « nité et un ardent amour de la solitude ». Elle alarme, cette funèbre face obsédante, où persistent les traces des plus intenses passions ; elle alarme surtout lorsqu'en de sinistres convulsions se détend soudain sa rigidité de masque saturnin et qu'en ses yeux hagards se glisse, comme un éclair de folie, le rictus de l'hystérie ; alors, conforme au spasme nerveux, vibre, abrupte et stridente, une sourde voix gutturale, cette même voix dont le souple rythme avait naguère une modulation si suave.

Au moral, même déséquilibre. Aux rares moments d'une santé exhilarante succède le plus souvent une morne mélancolie ; et cette mélancolie « transforme en horreur la « beauté », en images de douleur les gages même du bonheur ; sur tous les objets de l'univers physique et mental, elle répand, comme une propriété qui lui serait inhérente, une incessante irradiation de ténèbres ou les sulfureuses lueurs d'une irréalité détraquée. Alors, en proie aux « inex- « plicables bizarreries de la démence », réduit au marasme, le sempiternel songeur demande aux bienheureuses surexcitations de ses drogues préférées de décupler, en même temps que l'intérêt languissant des réalités présentes, les forces déclinantes de son imagination naguère si vigoureuse. Le morne égotiste veut à tout prix s'échapper de l'odieuse prison de son moi solitaire ; il veut en misanthrope « fuir vers le désert comme « vers un ami », se plonger avec délices dans « l'horreur « des lieux les plus sauvages » ; ou, mieux encore, il veut

orgueilleusement se perdre dans l'immensité comme dans l'éternité des mondes imaginaires; par delà la vie, par delà la mort, il veut sombrer dans l'infini même de Dieu. Vains efforts : car voilà que lentement, dans le vide de son âme désœuvrée, l'accablant silence des choses lui pèse encore plus que l'agitation désolée des foules ne l'excite; et, dolent pèlerin des solitudes, il revient, plus isolé que jamais, reprendre dans le désert populeux des villes son harassante marche de Timon errant. Ni les émois ni les clameurs d'une foule indifférente ne peuvent désormais l'arracher à la mortelle hantise de ses idées morbides : il sent sa raison hagarde chanceler dans le vertige des folies. Soumise à l'incohérence de fatales contraintes, abrutie par l'opium qui tue la volonté et la mémoire, exaspérée par l'alcool qui déchaine la violence des pires passions, sa nervosité trépidante finit, sous les yeux effrayés de sa femme et de ses amis, par se démener en vengeances meurtrières : il tue; et dans le crime exultant triomphe sa folie déclarée. Car c'est en cette heure d'outrance suprême qu'à l'angoissante question : « Suis-je donc fou ? » son délire illuminé répond avec une morgue cynique : « Qu'importe ? Crime, génie, folie, ne sont que manifestations extrêmes d'une commune exaltation mentale ».

Au côté ombre succède vite le côté lumière en cette rapide rotation désorbitée; mais c'est toujours, dans l'amour comme dans la haine, la même exaltation outrée.

Comme il n'y a qu'un héros en ces contes, il n'y a aussi qu'une héroïne : l'une complète l'autre : car au sombre amant tragique convient la douce amante radieuse. Satan aime Eloa; le démon, l'ange pure. La morne mélancolie n'aspire-t-elle pas, en effet, pour se dissiper, au rayonnement des extases platoniques ? Si l'amour

éthéré règne seul ici, c'est précisément qu'il est la compensation logique, le rachat habituel des plus brutales passions. Le pauvre rêveur qu'écrasent et torturent les les plus dures réalités s'est naturellement créé avec ses plus intimes besoins, ses plus délicates aspirations, ses plus nobles tendances, un idéal bien haut, bien pur, bien sublime, fait de beauté abstraite encore plus que de beauté physique ; et, chaque fois qu'il en croit découvrir ici-bas la moindre réalisation, le voilà tout épris : le coup de foudre le secoue de la tête aux pieds, illuminant son âme, embrasant son cœur, le possédant tout entier, jusqu'à ce que, la flamme et l'éblouissement passés, il se retrouve plus attéré, plus transi, plus déprimé que jamais. De là, le caractère subit, fatal, aussi impérieux que mystérieux, de toutes ces belles fureurs idéales.

Les exemples abondent. A peine l'œil distrait de notre rêveur en campagne a-t-il rencontré le « regard éthéré » de sa « chère Annie » qu'il s'écrie : « Sûrement j'ai trouvé « ici toute la perfection de la grâce, de l'enthousiasme et de « l'esprit romantique ». L'inconsolable amant d'Eléonore n'a pas plus tôt vu certaine belle inconnue que, « transporté d'extase », son cœur infidèle cède tout entier à cette « séraphique Ermengarde », « sa pensée excluant toute autre ». Même soudaineté, avec plus de fatalité encore, chez l'amant de Morella. « Ce n'étaient pas là, avoue-t-il toutefois, les feux d'Eros ; jamais je ne parlai de passion ni ne songeai à l'amour. » Et ces aveux répétés gagnent en intérêt. « Les sentiments ne me sont jamais venus du cœur, confirme l'amant de Bérénice ; mes passions proviennent toujours de mon esprit ». Ce qu'aime en effet l'extatique amant, ce n'est pas « la Bérénice vivante et respirante », c'est « la Bérénice d'un rêve »; ce n'est « pas

« un être de la terre, une créature de chair, mais l'abstrac-
« tion d'un tel être ; non pas un objet d'amour, mais le
« thème des spéculations les plus abstruses et les plus
« désordonnées ». Est-ce bien là l'amour, à vrai dire, le pur don de soi délibérément accompli sans idée de retour ? Non, ce n'est qu'exaltation surchauffée, béates jouissances d'une imagination, qui, en réalité, ne se complaît qu'en elle-même. Au lieu de la durable petite flamme du foyer, ce ne sont que grands feux de paille dont le moindre vent emporte toute la masse de fumées flottantes, ne laissant à terre qu'une maigre poignée de cendres.

L'amant de Bérénice signale une cause fréquente de ces grandes incandescences sentimentales : une morbidité de l'amante, logiquement apparentée à la morbidité de l'amant. Presque toutes ces jeunes femmes sont, en effet, des malades. Bérénice est dédaignée de son mélancolique cousin aux beaux jours de sa saine vitalité exubérante ; mais, vienne l'affreuse épilepsie qui la condamne, qui la défigure jusqu'en sa plus intime personnalité, et le voilà éperdument amoureux. De même, la froide Morella est poitrinaire ; Ligéia s'éteint d'une maladie de langueur ; un mal suspect emporte Lady Rowena ; une étrange affection cataleptique dévore la spectracle Madeline ; jamais la frêle Eléonore ne fut plus chère aux extases de son amant que du jour où le doigt de la mort flétrit son sein naissant. Pourquoi tant de morbidesse ? Pourquoi faut-il que « la fatale maladie s'abatte comme le simoun » sur tous ces beaux corps d'une si fragile grâce botticellienne ? C'est que, pour le fanatisme de ce poète dolent, ses poésies nous l'ont assez dit, il n'est pas de plus poétique spectacle que celui de la Beauté aux prises avec la Mort : le charme de ces jeunes moribondes

ne gagne pas seulement en pathétique par la touchante émotion de pitié qu'inspire leur sort ; il gagne encore en délicatesse, parce que, plus éthéré, comme spiritualisé par tout ce que la maladie enlève de matière, de personnalité et de vie à de pauvres corps exsangues, il apparaît plus nettement comme le pur reflet de l'idéale beauté que projette sur les êtres de chair la flamme d'un cœur mystiquement ardent. L'éclat fugitif qui, luisant en ces grands yeux énigmatiques de vierges mourantes, les anime d'un semblant de vie supra-terrestre, provient uniquement de l'extase radieuse de leur amant.

Dès lors, à quoi bon vouloir préciser les traits de ces fuyantes apparitions ? Ces éphémères silhouettes ne sortent de l'inconnu que pour y rentrer au plus tôt, à peine apparentes en des lueurs indécises ? La plus plastique de toutes, la marquise Aphrodite, bien qu'elle apparaisse au début avec un relief de statue, n'a pas même en son portrait de pied un seul trait caractéristique : sa beauté est surhumaine, ses radieux sourires voilent mal cette foncière mélancolie inséparable de toute perfection, ses formes éthérées flottent en la brillante atmosphère qu'elles illuminent, ses pieds féeriques touchent à peine le sol : il ne lui manque que des ailes ; et généreusement, en sa platonique ardeur, l'artiste les lui prête. Même imprécision dans *le Portrait ovale* : les traits radieux de cette incomparable beauté se fondent vaguement dans les ombres d'un fond noirâtre. La pauvre petite âme candide d'Éléonore n'a pour tout habitacle qu'un mince tissu de métaphores. De Bérénice et de Morella, rien que de rapides esquisses faiblement estompées. Seuls, la voix et les regards retiennent l'attention fascinée de l'amant : l'invisible voix dont la pénétrante

vibration fait tressaillir jusqu'au fond du cœur des fibres endormies, le lumineux regard dont le magnétique rayonnement fait défaillir tout l'être conquis. Fidèle à ses théories de la poésie chantante, Poe retrouve ainsi, dans la mélodieuse éloquence de Ligéia, comme dans l'étrange mélopée de Morella, toute l'harmonie supra-terrestre de sa déesse homonyme d'*Al Aaraaf*. Languissamment bercée par la voix caressante de ces sirènes, son âme harmonieuse n'en subit que mieux le charme hypnotique de leurs yeux étranges que voile la lente palpitation des longs cils ténébreux; et, devant ces magiques luminaires de l'amour, son corps vaincu se prosterne en proie à une pâmoison délirante : « Les yeux de Ligéia, s'écrie-t-il « alors, que de longues heures n'y ai-je pas songé! Combien « ne me suis-je pas efforcé d'en sonder la profondeur?... « Ces yeux, ces grands, ces brillants, ces divins orbes « devinrent pour moi les étoiles jumelles de Léda et moi « pour eux les plus fervent des astrologues. » Poe aux pieds d'Hélène, Poe invoquant Marie-Louise ne parle pas autrement; c'est toujours la même attitude, toujours le même langage, parce que c'est toujours, de l'enfance à l'âge mûr, en vers comme en prose, la même inspiration, l'unique passion extatique, dont l'éblouissement transfigure les êtres comme les choses d'ici-bas.

Ont-elles jamais vécu, ces « nymphes », ces « naïades », ces « sylphides » ? Pas plus que les mythiques créatures d'antan : elles aussi sont filles des rêves mystiques et non de la chair vivante. fragilement tissées d'ombres et de rayons et non organiquement charpentées d'os et de muscles. C'est, en effet, de son propre fonds intime, des secrets recoins de sa personnalité subconsciente que l'amant idéaliste a tiré les plus subtils éléments de leur

diaphane nature. « Il existe, affirme-t-il, un souvenir de « formes aériennes, d'yeux pleins d'un sens spirituel, de « sons d'une triste musique, et ce souvenir ne veut pas « se laisser écarter ; vague, variable, indéfini, instable « comme une ombre, il est, comme une ombre aussi, « rebelle à tous mes efforts, tant que brille le soleil de « ma raison ». Vienne en cette retraite, prédestinée aux idéales métamorphoses, quelque fugitive image de beauté féminine, elle y est tout de suite accueillie avec joie ; le pieux travail d'idéalisation fiévreusement s'accomplit ; l'âme illuminée se fait sanctuaire ; et de ce magnifique asile sort bientôt, pour planer au-dessus des ternes réalités, comme en un chatoyant mirage, une jeune et fraîche déesse, toute parée des grâces, des qualités, des vertus chères à son amoureux créateur. Toutes ces immatérielles idoles à la Pygmalion n'ont donc pas seulement, comme Eléonore et Bérénice, cette vague tendresse, ingénue et dévouée, qu'exigent impérieusement les fantasques caprices d'un amant irritable. Non, la curiosité métaphysique étant l'une des plus fortes aspirations de leur amant, elles se trouvent en leur perfection douées du prestigieux pouvoir d'en apaiser l'ardeur ; merveilleusement savantes, comme Morella, comme Ligéia, les mièvres Ophélies de cet Hamlet en extase deviennent inopinément les Béatrices inspirées d'un Dante léthargique : elles lui ouvrent, en même temps que le paradis des ineffables félicités, le ciel et l'enfer des suprêmes révélations occultes.

Bien plus, à leur morbide créateur ces suprêmes Galatées empruntent un autre trait : leur irrésistible empire. L'invincible persistance de ses tendances impulsives se prolonge, en effet, dans leur artificielle nature

en une énergie impérieuse, en une volonté irrésistible ; elle luit dans le fascinant éclat de leur regard ; elle s'affirme dans le timbre autoritaire de leur voix. Malheur à qui les aime, les perfides enchanteresses ! Leur prompt attachement tourne vite en inexorable tyrannie, et l'odieux servage de leur culte empoisonne jusqu'aux sources du bonheur. « Cette mélodie s'infectait de terreur, avoue « très tôt l'amant effrayé ;... la joie s'évanouissait en hor- « reur, et la suprême beauté devenait la suprême hideur. » Si ces vampires intellectuels se repaissent de l'âme même dont elles sont nées et ne veulent mourir qu'avec elle, quoi d'étonnant, après tout ? elles ne sont, en réalité, qu'une mortelle fonction de cette âme, une forme pervertie des sentiments sexuels. Elles ont donc beau paraître expirer en de tragiques trépas, ces macabres belles au bois dormant ; elles renaissent sans cesse de leurs léthargies, aussi obstinées à vivre que les hantises hallucinées qu'elles personnifient, aussi prompt- tes à surgir que les spectres implacables dont elles ne diffèrent.

Un rien, en effet, les éveille de leurs apparentes somnolences. En voulez-vous la preuve ? Si la seule évocation ne vous suffit pas, prenez quelques grains d'opium ; prononcez quelques syllabes magiques, et les voilà, les belles chimères, qui, du fond de l'inconscience, reparaissent plus radieuses, plus aériennes, plus idéales que jamais : « Bérénice ! j'appelle son nom. Bérénice ! et des grises « ruines de la mémoire mille souvenirs tumultueux surgis- « sent à ce nom. Ah ! comme elle est vive maintenant « son image devant moi, telle qu'aux premiers jours de « son allégresse et de sa joie ! Splendide, quoique fan- « tastique beauté ! O sylphide des bosquets d'Arnheim ! « o naïade parmi des fontaines ! » Même diaphane appa-

rition au cri de Ligéia! Ligéia! « Dans l'excitation de « mes rêves d'opium, j'appelai tout haut son nom durant « le silence des nuits ou le jour dans les retraites profondes « des vallées. » Comprenez-vous désormais pourquoi, si minces, si pâles, si placides, ces impalpables formes féminines ressemblent à des fantômes, à des apparitions, à des ombres? c'est qu'en fait elles ne sont pas autre chose. Ne vous étonnez point que « leur pas ait une légè- « reté et une élasticité incompréhensibles », que leur présence ne se fasse guère sentir que par la chère musique de « leur douce voix basse », que par l'effleurement de « leur froide main de marbre sur votre épaule frémis- « sante. » Rien de plus naturel : le charme suprême de leur beauté vient, de l'aveu même de leur amant, « du rayonnement de rêves d'opium »; et « ces aériennes vi- « sions qui transportent l'âme en des égarements divins » ne sont donc, pour peu que vous y songiez, que de fuyantes hallucinations érotiques : nées des suggestions extatiques d'une âme morbide, elles prennent corps dans l'exaltation artificielle de rêveries opiacées.

Dès lors, plus de mystère. Maintenant que nous connaissons la nature vésanique du héros malade et de ses platoniques amours, tout le fantastique, tout l'irréel de ses contes s'explique : ce fantastique n'est que le produit spontané d'un mal précocement acquis et savamment cultivé; cet irréel n'est que le fruit plus ou moins naturel de tares avouées. La folie polymorphe des dégénérés rend ici compte de tout ou peu s'en faut. Si, pour la logique de leurs réviviscences posthumes, Poe n'en a pas moins voulu prêter à ses héroïnes des infirmités rares, à Bérénice l'épilepsie et à Madeline la catalepsie, c'est pure largesse médicale : les absorptions d'opium qu'il décrit

ou mentionne, expliquent suffisamment les apparitions ou réapparitions de l'une et de l'autre, ainsi que toutes les macabres transformations de Ligéia. Ce n'est partout qu'hallucination ou délire. La transfiguration du *Portrait ovale*, l'auteur lui-même l'attribue au délire né d'une récente blessure. C'est encore le délire des souffrances, si connu des chirurgiens, qui explique, de l'aveu même du conteur, les sensations si anormalement aiguës du supplicié de l'Inquisition. C'est un maniaque atteint d'un « mal héréditaire », reconnaît Poe, « un rêveur mélancolique » que son Metzengerstein en proie aux idées fixes, incohérentes et supertitieuses. Il n'y a pas seulement, dit-il, « un excentrique amour de la bizarrerie », il y a encore de la folie latente dans les fantaisies hallucinées du prince Prospéro. Il y a plus que de l' « hilarité hystérique » dirons-nous, il y a aussi de la folie alcoolique en la macabre vision des sept buveurs de Ptolémaïs. C'est encore de la folie, un étrange commencement de folie que la trépidante nervosité d'Usher passant de l'hyperesthésie hypocondriaque à la délirante prescience télépathique. Folie encore que la froide exaltation de Montrésor et de Hop-Frog; folie que la manie errante de *l'Homme des Foules*; folie que le dédoublement de la personnalité chez Wilson; folie encore, et la plus grave des folies cette fois, la folie impulsivement criminelle, celle qui aboutit au monstrueux vampirisme de *Bérénice* et aux odieux assassinats de *Cœur Révélateur*, du *Démon de la Perversité* et du *Chat Noir*. Tout n'est donc guère que folie en l'inspiration profonde, sinon en l'exécution artistique, de cette œuvre sinistrement outrée. Bref, partout conspire, agit ou triomphe, sous le masque du fantastique, la toute-puissante dompteuse des volontés et des intelligences

humaines, la Folie, âme damnée de ces contes malsains, mauvais génie de ce héros morbide, infernale déesse de ces lieux maudits.

Voyons donc, sous ses trois aspects caractéristiques, ce monstrueux protée avec ses peurs, ses impulsions et ses intuitions.

II. — *La peur.*

La peur domine si bien toute la folie fantastique de Poe que ses premiers critiques en furent frappés ; mais, alors qu'ils ne voyaient là qu'influence allemande, Poe affirmait : « Cette terreur ne vient pas de l'Allemagne, mais « de mon âme ; » et il avait raison : Poe alcoolique était voué à la peur.

L'attente inquiète de visions repoussantes caractérise l'alcoolisme. Les témoignages médicaux abondent sur ce point : « La tristesse et la crainte, dit le professeur Charles Richet, sont les résultats de l'empoisonnement chronique de l'intelligence par l'alcool ». « La peur, l'angoisse, la frayeur, déclare un autre spécialiste, sont les symptômes prédominants de l'alcoolisme. Cette disposition morale est comme le terrain sur lequel se développent des manifestations morbides, telles qu'hallucinations, idées de suicide, délire des persécutions, actes affolés, etc... Au lieu de figures d'animaux [forme habituelle des hallucinations alcooliques], le malade voit quelquefois se dresser devant lui des spectres, dont il sent la main froide et décharnée se poser sur son épaule,... toutes sortes de tableaux sinistres... Chez un petit nombre d'individus, [remarque singulièrement intéressante à propos

de Poe] ces hallucinations peuvent devenir volontaires, le malade faisant réapparaître à son gré les sensations anormales, les scènes étranges... qui l'avaient jeté dans une vive frayeur ». « Bref, conclut le Dr Lancereaux, le rêve terrifiant est l'apanage du buveur. »

Or, ces visions effrayantes, nous les avons constatées dans la vie de Poe; bientôt nous le verrons le soir, envahi par une peur hallucinante, supplier Mrs Clemm de ne pas quitter son chevet, mais de caresser d'une main rassurante son front brûlant. Pym nous apprend, d'autre part, la précocité de ces morbides prédispositions héréditaires, alors que rien ne pouvait satisfaire la « sombre quoique ardente imagination » de son adolescence, si ce n'est « une hideuse nouveauté d'émotions. » « Mes « visions, dit-il, n'étaient que visions de naufrages et de « famine, de mort et de captivité parmi des hordes bar- « bares, d'existence traînée dans les larmes et la douleur « sur un roc gris et désolé en un inaccessible océan « inconnu. » Très tôt le sinistre conteur se met à exploiter, comme un précieux fonds d'originalité, ce fantastique legs de terreurs alcooliques hérité des siens et richement accru de ses propres acquêts. Le plus trembleur de ses héros, le pâle Roderick Usher paraît sur cette scène d'épouvante « esclave subjugué d'une sorte de frayeur « tout à fait anormale »; et, à ses côtés s'installe à demeure, en souveraine de ces lieux infernaux, la Peur, prodigue en cauchemars, en transes hallucinées, en macabres apparitions, en atroces conceptions de folie meurtrière. Alors se déroule lentement, d'abord le morne cortège des Egæus, des Metzengerstein et de tous ces inertes rêveurs solitaires que pétrifie l'épouvante ; puis, le mal s'aggravant, vient se démenant la sinistre cohorte des fous

agités qui, dans *Cœur Révélateur*, *le Démon de la Perversité*, *William Wilson*, *le Chat Noir*, se ruent du rêve hagard dans la criminelle violence. « Tout n'est-il donc que mystère et terreur ici-bas, se demande le conteur effaré ? L'horreur et la fatalité se sont-elles seules à travers les siècles donné libre carrière ? » L'incube de la Peur pèse-t-il, unique et tout-puissant, sur un monde maudit à jamais ?

Oui, car un frère de l'alcool, l'opium, en aggrave les sinistres méfaits : il étend jusqu'à l'infini de l'espace et du temps l'omnipotence de ces toxiques terreurs. L'opium, en effet, en dépit du préjugé populaire, amplifie aussi bien la douleur que la joie. « Malheur à celui qui s'y adonne en une heure de marasme, avoue le compétent Baudelaire ; son inquiétude se transforme vite en angoisse et sa peine en intolérable tourment. » D'autre part, « les conceptions délirantes qu'il développe, confirme un spécialiste, se rattachent toujours à une disposition vésanique ou à un appoint toxique, alcool ou autre. » Or, la prédisposition vésanique, Poe la tient de son hérédité alcoolique ; l'appoint toxique, il le doit à ses excès dipsomaniaques ; quant à l'usage immodéré de l'opium, sa vie nous le revèle comme son œuvre. Dès lors, s'expliquent à merveille la puissance et la vérité incomparables des effets paniques dans les contes de Poe. Bedloe part en promenade après avoir absorbé sa dose de morphine : d'abord, la campagne matinale se transfigure devant ses sens éblouis en « un brillant cortège tout bigarré de pensées incohérentes et rapsodiques » ; puis, cet intérêt venant à languir, le monde intérieur reprend vite le dessus, et voilà que du fond inconscient de cet être alcoolisé sort la troupe divagante des

terreurs folles : « Un indéfinissable malaise s'empara « de moi, dit-il, une sorte d'hésitation et de tremblement « nerveux. Je craignais de marcher de peur d'être pré- « cipité dans quelque abîme. Mille illusions vagues « m'opprimaient et me déconcertaient, illusions d'autant « plus harassantes qu'elles étaient plus vagues. » De même, sous l'influence d'une dose modérée en une heure favorable, Ligéia apparaît à son amant extatique « radieuse comme un rêve d'opium » ; mais, l'heure est-elle mal choisie ou la dose excessive, le rêve éthéré se trouve subitement perverti en cauchemar macabre ; les peurs sournoises surgissent : c'est dans le cadavre d'une rivale abhorée qu'obstinément veut s'incarner la chimérique créature. Mêmes horribles transformations dans *Bérénice* et dans *Morella*. C'est, toutefois, surtout dans le poème en prose *Silence* que nous voyons l'opium, comme dans les poésies *Pays de Songes*, *la Vallée sans repos* et *la Cité dans la mer*, prêter aux visions spontanées de l'effroi ses attributs ordinaires d'éternité et d'immensité. Las, morne, songeur, l'homme est dans un vaste désert sans repos : sous l'œil rouge du soleil couchant palpitent perpétuellement des rivières tumultueuses ; de gigantesques nénuphars soupirent, tendant vers le ciel leurs longs cous de spectres ; de grands arbres primitifs, tout ruisselants de rosées, balancent avec un sinistre fracas leurs cimes dépouillées de feuillage ; des nuées grisâtres se précipitent en cataractes bruyantes par dessus les murailles de feu de l'horizon ; et, de toute cette incessante perturbation des éléments sort l'implacable clameur : DÉSOLATION ! Telle est la trépidante horreur qui se dégage de la nature entière de l'univers ; « le subtil et puissant opium » ne la développe si bien que parce que le

brutal alcool l'avait déjà implantée au fond d'un organisme malsain.

Il n'est pas douteux qu'épris d'émotions forte l'art sensationel de Poe ne pouvait que cultiver avec délices cette monstrueuse végétation de cauchemars ; son dilettantisme morbide, affamé d'horreur, renchérissait sur ses tares spontanées. « Frissonner de la plus intense des joies douloureuses », était bien son idéal avoué, en même temps que le besoin de sa chair. Aussi le voyons-nous, à tout propos et hors de propos, prodiguer l'horreur ; il n'en fait pas seulement la matière même de ses contes fantastiques ; il en assaisonne abondamment ses contes logiques ; il en épice copieusement ses contes pseudo-scientifiques ; il en farcit jusqu'à ses contes humoristiques. Ici c'est l'horrible sensation de sombrer sans espoir dans les vertigineuses spirales d'un gouffre sans fond ; là c'est un odieux pêle-mêle de squelettes et d'éblouissants trésors ; ailleurs, c'est le minutieux détaillement de toutes les atrocités d'un crime, de toutes les plaies d'un cadavre. L'horreur physique ne peut guère aller plus loin que dans les répugnantes transformations du corps d'un Valdemar ; elle aboutit aux instinctives révulsions de notre chair en révolte. Mais, en son entraînement incoercible, à force de vouloir se surpasser sans répit, à force de vouloir en cette sorte de sport « battre son propre record », notre virtuose de la peur en arrive fatalement à dépasser le but : il finit en sa dextérité suprême par rire de son propre émoi, par se moquer de ses vertigineuses acrobaties. L'épouvante, dans *le Roi Peste* par exemple et dans *C'est toi le coupable*, n'est plus pour le prestigiditateur blasé qu'un divertissement macabre Ayant tout épuisé, ce sar-

donique magicien raille à son tour l'art barbare qui naguère le terrifiait tant lui-même ; le grand enfant démonte son croquemitaine réduit à l'impuissance.

Toutes les peurs légitimes ou imaginaires, perfides ou poignantes, banales ou rares, brutales ou subtiles se trouvent donc accumulées ici comme nulle part ailleurs. A cette monstrueuse orgie préside dûment leur reine à toutes la Mort, « la Mort qui porte la terreur dans tous « les cœurs ; la Mort, ce spectre qui s'assied à tous les « festins ». Sa royale omniprésence s'affirme, symbolique, dans la parabole de *l'Ombre* ; sa face impérieuse surgit, effarante, dans le rutilant décor du *Masque de la Mort Rouge*. Tout son sinistre cortège d'épouvantes physiques et mentales l'accompagne : les crimes atroces ou lâches de *Wilson*, de *Marie Roget*, de *la Rue Morgue*, du *Chat Noir*, du *Démon de la Perversité*, de *Cœur Révélateur*, les supplices odieusement raffinés de l'Inquisition (*le Puits et le Pendule*), de l'Italien Montrésor (*la Barrique d'Amontillado*), du bouffon *Hop-Frog*, les subtiles perversions des maladies nerveuses dans *Morella*, *Bérénice, la Maison Usher*, *l'Assignation* et jusqu'aux affres des faux trépas dans *l'Ensevelissement prématuré* et tant d'autres contes encore.

On peut, en présence d'une telle débauche d'horreurs, se demander si vraiment Poe n'a pas abusé de la patience humaine, si, à force de vouloir surexciter l'esprit du lecteur, il n'a pas fini par le fatiguer ou l'exaspérer. Eh bien ! non ; Poe a généralement évité ce double écueil, grâce à trois qualités dont il a proclamé la nécessité en pareil cas : la brièveté, la concentration, le mystère. Il a réussi lorsqu'au lieu de fastidieusement prolonger une situation trop pénible comme dans *le Puits et le Pendule*,

il l'a rendue toute à la fois plus intense, plus tolérable et plus suggestive comme dans *Bérénice*, *Cœur Révélateur*, *Silence*. Il a réussi lorsqu'au lieu d'éparpiller son horreur en des masses collectives il l'a concentrée en des individus pris isolément ; de là, la pathétique attitude de ses héros solitaires en perpétuel tête-à-tête avec leurs épouvantes. Il a réussi lorsque, laissant dans l'ombre tous les détails étrangers à son dénouement, il a fait à la Rembrandt ou plutôt à la Ribera converger sur cette seule crise finale tous les rayons de sa lumière blafarde, « l'horreur étant d'autant plus terrible, dit-il, qu'elle est plus vague et la terreur plus terrible qu'elle est plus ambiguë ». Il a échoué, au contraire, lorsqu'infidèle à ces trois règles, il a voulu dans le long *Récit d'Arthur Gordon Pym*, sous la lueur la plus crue, avec la plus fastidieuse précision, à propos de quatre personnages divers, accumuler et prolonger sans fin toutes les horreurs de la vie en mer : emprisonnement à fond de cale, révolte, massacre, naufrage, dérive, faim, soif, cannibalisme, hallucinations, fantastiques péripéties, etc.; en dépit ou plutôt par suite d'un excessif gaspillage d'émotion et d'imagination, cette élucubration laborieuse, si caractéristique qu'elle soit, si pleine même de pages suprêmes, reste, précisément faute de brièveté, de concentration et de mystère, une œuvre manquée, presque illisible, inaccessible au commun des mortels ; ce n'est plus à nos yeux qu'un inoubliable document littéraire, qu'un maximum pathologique, bon à mesurer les plus effrénés crescendos de la peur.

Ce maximum d'horreur, à vrai dire, on ne le dépassera guère. Pour qu'inoculée par l'alcool, amplifiée par l'opium, cultivée dans la solitude, raffinée par l'art, la ter-

reur native de Poe aboutisse, à propos de la mort et de ses auxiliaires, crimes, démence et maladie, à « l'horreur des plus folles visions sublunaires », il a fallu un concours de circonstances probablement unique. Aussi cette monstrueuse supériorité semble-t-elle pour longtemps acquise au grand dégénéré de Baltimore, et Barbey d'Aurevilly, en son laconisme péremptoire, a pu légitimement conclure : « Depuis Pascal peut-être, il n'y eut jamais génie plus épouvanté, plus livré aux affres de l'effroi et à ses mortelles agonies que le génie panique d'Edgar Poe. »

III. — *Impulsion et intuition.*

Si la peur caractérise en Poe son tempérament d'alcoolique, l'obsession et l'impulsion caractérisent plus particulièrement son tempérament de dégénéré. « L'obsession et l'impulsion, dit le Dr Magnan, représentent l'état parfait, idéal en quelque sorte, du déséquilibre mental ; elles en sont la véritable formule, la signature indiscutable des états dégénératifs ». « L'impulsion, confirme le Dr Legrain, est l'expression la plus caractéristique de la dégénérescence mentale ».

Or, quel est le terrain favorable à l'évolution de ces deux phénomènes morbides ? c'est précisément cet état de misère physiologique et, partant, de dépression psychologique que Poe a si souvent connu en ses crises dipsomaniaques et qu'il a si libéralement attribué à ses héros ultra-romantiques. C'est « le vague, l'incertitude, l'incohérence des idées, dit Moreau de Tours, une véritable désagrégation, comme une dissolution du composé intellectuel qui permettent l'implantation et la germination des idées fixes ; alors, en ces

périodes de relâchement vital, d'affaissement de la volonté, l'automatisme de certains centres cérébraux se substitue brutalement à l'harmonie fonctionnelle du système nerveux ». Ainsi s'explique chez Usher comme chez Egæus, chez l'amant de Morella comme chez l'amant de Ligéia, la subite fixité des amours comme des haines et, la plus agréable des obsessions devenant rapidement la plus odieuse, la brusque transformation du premier de ces sentiments en l'autre. De tous ces contes, Bérénice offre le plus bel exemple d'obsession naissante en une nature morbidement préparée : maladif, en proie aux plus mornes mélancolies, Egæus voit soudain se développer, en même temps que son amour, cet étrange mal qui lui enlève le gouvernement de son esprit; il n'est plus maître de sa pensée; elle se fixe malgré lui en une « monomanie extraordinaire »; car à sa « morbide attention intense et illégitime » s'impose une vision, insignifiante en elle-même, mais dont la ténacité lui est plus qu'intolérable; c'est la vision des dents pâles, palpables, excessivement blanches de sa bien-aimée. « De la chambre de « mon cerveau, dit-il, cet affreux *spectre* blanc ne voulait « plus sortir... Je luttai en vain contre cette étrange et « terrible influence... En présence des multiples objets « du monde extérieur, je n'avais de pensée que pour les « dents... Je les convoitais avec un désir frénétique... »

Et ici nous passons logiquement, parce qu'insensiblement, d'un phénomène à l'autre : car de l'obsession à l'impulsion il n'y a qu'un pas : le besoin de posséder ou de supprimer; ou plutôt, il n'y a qu'une différence d'aspect : car l'impulsion est à la volonté dans le domaine des actes cette même tyrannie que l'obsession est à la raison dans le domaine des pensées. Egæus convoite donc ces dents

qui le hantent, car « je sentais, dit-il, que leur possession « seule pouvait me rendre la paix en me rendant la raison. » Sur ces entrefaites Bérénice meurt; mais elle a beau mourir, déclare-il : « ces dents blanches, luisantes, terribles, « me *regardent* encore avec une réalité trop vivante ». C'en est trop : entraîné par une force plus puissante que sa volonté, il s'en va, comme un somnambule, en une nuit d'angoisse, arracher au cadavre mutilé en sa tombe ces trente-deux petites choses blanches dont la possession lui est devenue plus précieuse que la vie; atroce impulsion de vampirisme qui s'accomplit dans une demi-inconscience, comme en un cauchemar de sommeil hypnotique. — Même impulsion à demi inconsciente dans la scène du baptême de *Morella*.

Cette quasi-inconscience dans l'impulsion, prélude d'un dédoublement du moi, est relativement rare. « L'impulsion du dégénéré, dit le Dr Legrain, est le type de l'impulsion, parce que, outre son caractère d'irrésistibilité, elle est *consciente*. C'est à raison de ce fait que ces malades apprécient très exactement l'influence pathologique sous laquelle ils se trouvent placés : on observe un véritable combat entre ces malades et l'impulsion qu'ils cherchent à repousser avec toute leur énergie. Cette lutte s'accompagne donc d'une angoisse terrible. » Or, cette pleine conscience de l'impulsion type, Poe, devançant les médecins de notre temps, l'a aussi parfaitement connue qu'admirablement décrite; pour s'en rendre compte, il faut lire surtout *Cœur Révélateur*, *Gordon Pym*, *le Chat Noir* et *le Démon de la Perversité*. Il a plus fait, du reste, que décrire : il a voulu expliquer; et, à trois reprises, en ces trois dernières œuvres, il s'est attaqué à cette énigme. Si essentielle à la nature de l'homme lui

semble cette impulsion qu'il en fait « un des mobiles pri-
« mordiaux de l'âme humaine », « un des principes
« primitifs et innés de l'action humaine ». « C'est un
« mobile sans motif, dit-il, un motif non motivé ».
Il va plus loin : sous son influence, à l'en croire, non
seulement « nous agissons sans but intelligible » ; mais
encore « nous agissons par la raison que nous ne devrions
« pas agir ». « Je ne suis pas plus sûr que je respire,
« ajoute-t-il, que je ne le suis d'une chose : c'est que la
« certitude de la faute ou de l'erreur impliquée en une
« action quelconque est souvent l'unique force invincible
« qui nous pousse, et seule nous pousse à son accom-
« plissement ». De là, ce nom de « perversité ». On voit
la double erreur de Poe : d'une part, il attribue à tous les
hommes une tendance morbide qui est surtout spéciale
aux êtres dégénérés ; d'autre part, il ramène cette ten-
dance à une seule de ses formes, le vertige moral. Ce ver-
tige moral, Poe l'a, à vrai dire, supérieurement décrit,
en homme qui en a une longue expérience : « Penser,
« écrit-il dans *Pym*, c'est être perdu ». « S'abandonner un
« instant à la moindre velléité de pensée, c'est être im-
« manquablement perdu ». « Plus je m'efforçais de ne
« point penser, plus la vivacité de mes conceptions était
« intense, et plus cette netteté était horrible ». Ainsi le
criminel du *Démon de la Perversité* ne peut échapper à
son pervers accès d'auto-suggestion : « Je n'eus pas plus
« tôt prononcé ces mots, avoue-t-il, que je sentis un froid
« de glace pénétrer en mon cœur... Je me rappelai qu'en
« aucun cas je n'avais pu avec succès résister à ces accès
« de perversité... Et maintenant cette auto-suggestion me
« confrontait comme l'ombre de ma victime et m'appelait
« vers la mort ». Voilà bien, en effet, une loi primordiale

de notre activité humaine : toute pensée tend à se traduire en acte ; plus donc l'être est sensible, plus il est porté à exécuter l'acte qui l'impressionne, et partant, moins il est capable de résister à la tentation. Or, chez un être mal équilibré, l'horreur même du forfait, à force de surexciter l'imagination, suffit bien souvent à paralyser toute force d'inhibition au profit des seules forces spontanées d'exécution.

De tous les contes assassins de Poe, c'est encore le plus court qui est à cet égard le plus édifiant : dans les cinq pages trépidantes du *Cœur Révélateur*, mieux encore que dans les lentes discussions du *Chat Noir*, Poe a révélé toute l'âme démente du criminel avec ses vertiges et ses impulsions, ses obsessions visuelles et ses hallucinations auditives. Qu'on veuille bien bien lire avec calme cette confession tragique, et l'on ne pourra s'empêcher de conclure avec un des représentants les plus modérés des idées nouvelles : « Le crime et la folie ne sont séparés que par des préjugés sociaux ; ils sont réunis par leur caractère commun de fatalité. Si on répugne à accepter cette parenté intime, ce n'est pas faute de preuves scientifiques, mais à cause de conséquences pratiques qui se présentent tout de suite à l'esprit ».

A cette impulsion qui est une maladie de la volonté, à cette peur qui est une maladie de la sensibilité, la nature morbide de Poe ajoute une « curiosité anormale » qui est comme une maladie de l'intelligence. Cet « appétit intellectuel » est, du reste, en rapport étroit avec l'état de la sensibilité. « J'étais, dit-il quelque « part, en un de ces fantasques états d'esprit qui déve- « loppent en nous à propos de futilités, une curiosité

« anormale ». « J'étais alors convalescent, reprend-il « ailleurs ; et, la force me revenant, je me trouvai en « l'une de ces heureuses dispositions où l'appétit intel- « lectuel est le plus vif, où la taie qui recouvre la vision « spirituelle semble arrachée. » Voyons un peu ces étranges fringales de savoir.

Poe a, tout d'abord, avec Pym et Rodman, la primitive curiosité des aventuriers, pour qui le puissant attrait de « l'inconnu » est un mobile « irrésistible ». « Aller de l'avant », courir des mers inconnues, découvrir des îles perdues, décrire des populations étranges, rencontrer sur de fantastiques vaisseaux d'invraisemblables matelots, subir en d'exceptionnelles circonstances d'extraordinaires tempêtes, plonger vertigineusement en d'insondables abîmes, fuir désespérément sur de perfides mers de lait ou sous un noir ciel de nuées vers une mort aussi merveilleuse que sûre, voilà l'idéal de ces superbes héros casse-cou, pour lesquels l'horreur des dangers ne fait que rehausser la volupté de sensations neuves ou uniques. « Quelle magnifique chose c'était que « de mourir d'une telle mort... en face d'une aussi prodi- « gieuse manifestation ! » s'écrie le pêcheur qu'engloutissent les effroyables tourbillons du Maëlstrom. « La curio- « sité de pénétrer les mystères de ces épouvantables « régions, confesse l'auteur médusé du *Manuscrit dans une* « *bouteille*, surpasse encore mon désespoir et me réconcilie « avec le plus hideux aspect de la mort. » La terre d'un pôle à l'autre, la terre avec ses profondeurs et ses cimes, ses terres désertes et ses mers sans limites, la terre est trop petite pour ces frénétiques aventuriers ; il leur faut l'immensité des cieux, béants sur l'infini, et les voilà qui, nouveaux Icares, prennent leur essor dans la frêle nacelle,

et en trois jours, anticipant les exploits de nos modernes aviateurs, ils franchissent l'Atlantique. « Rien de plus su-« blime que l'étrange nouveauté des périls en une aven-« ture comme celle-ci... C'est par une telle nuit qu'un « homme *vit*, qu'il vit un siècle d'une vie ordinaire, et « je ne donnerais pas cette joie transportante pour un « siècle entier d'existence ordinaire ». Plus haut encore ! Vers les astres, dirigeons l'audacieuse machine volante. Quel beau champ d'exploration, tout d'abord, que « les étranges paysages féeriques de la lune... ! » Emporté en un si bel élan, où ne va-t-on pas ? On va de planètes en étoiles, de constellations en nébuleuses, jusque par delà l'infini, demander à Dieu même les secrets de la création et de la destruction des mondes. Oui, on assiste, attendri, avec Eiros et Charmion, à l'explosion finale de notre pauvre petit globe terraqué; ou, affranchi de tout scrupule scientifique, on se livre dans *Eureka* aux pures jouissances métaphysiques d'une cosmogonie effrénée.

L'aventureuse curiosité de Poe ne se confine pas, du reste, dans les seules limites du monde visible; il est en nous et autour de nous tout un monde invisible, le monde spirituel, qu'il prétend également explorer et expliquer. L'âme en est une parcelle individuelle localisée en chaque corps humain. Or, qu'est-ce que cette âme individuelle ? Qu'est-ce que « cette identité qui, à la mort, est « ou n'est pas perdue à jamais ? » Bérénice, Morella, Ligéia, Eléonore, Metzengerstein et bien d'autres s'ingénient à nous montrer les maladies, les résistances, « les étranges distorsions, » les survivances merveilleuses de cette personnalité humaine. Mais, puisque cette personnalité humaine n'est, disons-nous, qu'une parcelle localisée de l'immense personnalité immanente dans

l'univers des choses, pourquoi par l'intermédiaire de l'une ne point pénétrer dans le domaine de l'autre ? « Une « sorte de mémoire semblable à une ombre instable, mais « durable » nous reste de nos modalités antérieures ; réveillons-la, cultivons-la dans la solitude, surtout dans la solitude enchantée de la Nature, et nous verrons, en d'ineffables heures d'extase, notre âme se débarrasser de notre corps, dépouiller sa propre individualité et se manifester à nous, légère et radieuse, « comme une por- « tion du grand Tout. » L'évanouissement est un premier degré d'émancipation : il libère des grossières entraves de la vie terrestre pour mieux faire sentir les seules attaches de la vie spirituelle. « Celui qui ne s'est jamais « évanoui n'est pas celui qui contemple, flottantes au « milieu de l'air, les tristes visions que le vulgaire ne « peut apercevoir ; ce n'est pas celui dont le cerveau « s'alarme du sens de quelque mélodie qui jusqu'alors « n'avait jamais arrêté son attention. » La folie va plus loin : cette puissante initiatrice, en ses sublimes délires, ouvre à l'invisible prisonnière les portes d'un radieux empyrée. « Les hommes m'ont appelé fou ; mais la « science n'a pas encore décidé si la folie est ou n'est « pas le sublime de l'intelligence... Ceux qui rêvent le « jour sont au courant de mille choses qui échappent à « ceux qui ne rêvent que la nuit. En leurs grises visions, « ils jouissent d'aperçus sur l'éternité et frissonnent, en « s'éveillant, à l'idée qu'ils ont été sur le bord du grand « secret. Sans gouvernail et sans boussole, ils pénètrent « dans le vaste océan de la lumière ineffable ». Mais l'émancipatrice suprême, c'est la Mort qui, détachant l'âme du corps, lui rend sa liberté primitive dans la vie universelle de l'Être. Or, comment dès la vie arracher à

la Mort son secret? Poe n'hésite pas; par l'intermédiaire du magnétisme, il prétend, de force, interviewer l'âme d'un moribond sur son état translucide d'après le trépas C'est dans le texte même qu'il faut lire cette mémorable séance de la *Révélation mesmérique*; il n'est pas de reportage plus effarant.

En somme, Poe veut tout savoir parce qu'il se croit capable de tout savoir; ses dépressions et ses exaltations outrées lui font franchir le seuil de la conscience normale; l'intensité de son « appétit intellectuel » est donc conforme à l'état maladif de sa sensibilité. Voilà pourquoi, dans le rêve solitaire comme dans la syncope, dans l'amour platonique comme dans le délire vésanique, ses béates révélations intuitives, plus ou moins voisines de l'extase, lui semblent dériver de la pure vie spirituelle de l'âme humaine ou plutôt de l'Être universel; voilà pourquoi, non content d'explorer terres et mers inconnues, abîmes et pôles du globe terrestre, l'imagination translucide de cet aventurier intellectuel prétend, à force de révélations logiquement exploitées, flibuster Dieu lui-même de ses secrets infinis. Se découvrant « un nou-« veau sens, une entité nouvelle ajoutée à son âme », frémissant de se sentir « sur le bord de quelque merveil-« leuse découverte psychique », l'extatique visionnaire se précipite, tout hagard, dans « l'océan des ténèbres ».

Or, « cette enragée curiosité de l'incertain qui, voulant tout savoir, rôde sans cesse sur la limite des deux mondes naturel et surnaturel », cette âpre passion de certains esprits assoiffés d'inconnu n'a pas échappé à l'attention des spécialistes. « Les mystiques, dit Cullerre, recherchent avidement le bizarre, le mystérieux, l'incompréhensible; ils sont à l'étroit dans le domaine des réalités;

selon les hasards de l'éducation, des fréquentations et de la mode, ils se lancent dans la religion, le spiritisme, le magnétisme, la magie, les sciences occultes. » Assurément, constate le grand aliéniste Moreau de Tours ; mais « la même curiosité morbide qui fait les fous, ajoute-t-il aussitôt, fait aussi les hommes de génie » : car la différence dans les résultats obtenus tient bien moins parfois à la valeur même des facultés mentales qu'à l'emploi spécial qui en est fait. Qui sait si, soumise à une méthode scientifique, les intuitions d'un Poe n'eussent pas abouti à quelques précises découvertes psychologiques, au lieu de dégénérer au hasard en vagues élucubrations ésotériques ou en pures mystifications littéraires ?

IV. — *Art conscient.*

Après avoir mesuré les tendances plus ou moins instinctives : peur, impulsion, curiosité, qui constituent le fond morbide de l'âme de Poe, il resterait à examiner les qualités plus ou moins intellectuelles : imagination, logique et style, qui en élaborent les produits littéraires. Or, ce travail, nous l'avons fait ailleurs (1), et nous ne pouvons ici, faute d'espace, y revenir. Nous avons montré avec quelle souplesse l'imagination de ce visionnaire si souvent halluciné se révèle tour à tour, selon les exigences du sujet, aussi minutieusement réaliste qu'une enquête technique ou un compte-rendu judiciaire dans les contes criminels et dans les contes pseudo-scientifiques, aussi vaguement idéaliste qu'un rêve mystique

(1) Voir les chapitres XI et XII d'*Edgar Poe, sa Vie et son Œuvre.* (Bibliothèque de Philosophie contemparaine, Félix Alcan, Paris).

dans les poèmes en prose, tels que *l'Ombre, Silence, l'Ile aux Fées* : à force de patience, Poe contrefait la réalité jusqu'à nous mystifier ; à force d'intensité, il en évoque une autre et nous y fait prêter foi. Nous avons montré comment l'impérieuse logique de ce théoricien acharné sait non seulement organiser en harmonieuses œuvres d'art les suggestions plus ou moins cohérentes de sa vésanie, mais encore se donner elle-même en certains contes analytiques, tels que *la Lettre dérobée* et *le Scarabée d'Or,* comme une source spéciale d'intérêt purement intellectuel : la raison lucide triomphe ici d'une sensibilité exaspérée. Enfin nous avons montré comment le style de cet artiste subtil, bénéficiant de cette maîtrise imprévue de la volonté, peut avec une rare dextérité passer du ton sec, froid et méticuleux d'un Swift ou d'un de Foe dans les simples récits prosaïques à la grande éloquence métaphorique d'un Quincey ou aux souples envoléés lyriques d'un Shelley dans les somptuosités hyperboliques de *Ligéia* et de *la Mort Rouge* ou dans les idylles platoniques d'*Eléonore* ; débuts et dénouements, vocabulaire et comparaisons, répétitions et renchérissements, toute la technique de cet art lucide est éminemment digne d'intérêt.

Qu'il suffise de rappeler ici qu'en ce monstrueux temple de la folie qu'érigea Poe, aussi monstrueux en ses plus subtils raffinements qu'en ses plus flagrantes perversions, nous assistons, tout médusés par l'irrésistible charme d'un art dangereux, au spectacle non moins passionnant que troublant de facultés humaines surmenées en des paroxymes douloureux. Ne nous étonnons pas si, sur ce domaine du fantastique, ce grand dégénéré de Baltimore n'a guère rencontré d'autres rivaux que des malades

comme lui, Hoffman, par exemple, le joyeux et trépidant buveur de l'Allemagne romantique, Gérard de Nerval, ce doux et délirant amant de vierges fantomatiques. Superficielles sont les resemblances de Poe avec son grand compatriote et contemporain, Hawthorne : si spontanée qu'elle soit, la nébuleuse rêverie de ce dolent solitaire ne fait guère que pourvoir de fantastiques allégories la sombre morale de son fatalisme puritain ; l'un ne vise qu'à l'art, dût-il être sensationnel ; l'autre, même ironique, qu'au bien par l'art. Malgré l'immense vogue de ces œuvres non moins appréciées des lettrés que des profanes, les meilleures disciples de Poe, aussi bien Wells en Angleterre que Villiers de l'Isle-Adam en France, ont dû vite s'apercevoir que l'excessive originalité de leur maître ne s'imite pas en ce qu'elle a de meilleur. Pour arriver à l'intensité d'horreur, d'impulsion ou d'extase de ces œuvres suprêmes, il faut plus, en effet, que toutes les ressources ordinaires de la logique, de l'imagination et du goût, plus que les subtils statagèmes de l'ingéniosité la plus rouée ; il faut une force anormale qui, funeste ou féconde, génie ou folie, est un don fatal de la nature. De là, ce « frisson nouveau » qui fit et fait encore tressaillir l'humanité entière, tout comme la France de Baudelaire.

CHAPITRE VI

POE A NEW-YORK

I. — *Au temps du Corbeau.*

« Ne pourriez-vous pas m'envoyer cinq dollars? Je suis malade, et Virginie est à la mort. » Pour que dès l'été de 1843 Poe écrivît ces mots à son ennemi Griswold, il fallait que la détresse fût grande. Ce fut bien pis en hiver. Il y avait alors une sorte d'association de dames charitables qui s'occupaient discrètement des pauvres honteux. C'est là que Mrs Clemm s'adressa; mais « la petite famille était si sensible et si fière qu'il était presque impossible de lui porter secours, alors même qu'elle souffrait de la privation des choses les plus nécessaires. » Quelle torturante déchéance pour l'héritier présomptif des Allan, naguère si prodigue de l'héritage escompté, pour l'ambitieux poète de Tamerlan, qui, fier de son génie et sûr de son étoile, proclamait « l'orgueil maître souverain de la volonté »! Et comme, à la lueur de ces révélations, on conçoit bien en ce cœur ulcéré les accès de fureur maudissante succédant aux mornes désespoirs, et le brutal recours aux drogues, qui

coûte que coûte consolent, exaltent ou abrutissent ! Comme on conçoit bien aussi l'éternel besoin de fuir, de fuir encore et toujours, de fuir maintenant cette ville odieuse où tant de belles espérances ont sombré dans la honte des revers, de fuir en une cité plus grande où se cache peut-être quelque chance imprévue, où peuvent du moins s'abriter, loin des regards indiscrets de la malveillance et du mépris, les humiliations de la misère, du vice et de l'infortune ! Le 5 avril 1844, l'instable Poe quittait donc Philadelphie pour New-York ; non, toutefois, sans une délicate pensée de poète : aux fidèles amis des mauvais jours, les Clarke, il envoyait les fleurs aimées dont la fragile beauté avait caché à sa chère malade l'horreur d'un dénuement absolu.

Poe n'était pas à New-York depuis huit jours que la cité entière en fut brusquement informée. *The Sun* du 13 avril donnait en gros caractères cette mirifique annonce : « Stupéfiante nouvelle par Express, via Norfolk ! L'Atlan- « tique traversé en trois jours ! ! Triomphe signalé de « la machine volante de Mr Monck Mason ! ! !.. Arrivée « à l'île Sullivan, près de Charleston, S. C., de Mr Ma- « son,... et de quatre autres passagers dans le ballon « dirigeable *Victoria*, après une traversée de soixante- « quinze heures d'une terre à l'autre ! Détails complets « sur le voyage ! » En un temps où l'on ne parlait pas plus, et pour cause, de ballons dirigeables que d'aéroplanes, ce canard américain ne manquait pas d'envergure : il eut un succès immédiat ; on s'arracha le journal, puis son édition supplémentaire ; et, le pauvre chroniqueur sans ressources put se vanter d'avoir fait dans la capitale du Nord une rentrée sensationnelle.

Après quelques jours passés en une modeste pension

de famille, l'idéale pension du pauvre, celle où l'on vit bien pour peu d'argent (« Jamais, écrivait-il, je ne me suis assis devant table si abondamment servie ! »), Poe s'en fut se fixer aux environs de la ville, à cinq milles de New York. Comme toujours, il choisit son pauvre gîte de bohême dans un beau site, Bloomingdale ; ici ce furent les deux chambres délabrées d'une vieille maison qui se dressait, croulante, sur les sauvages rives, rocheuses et boisées, de l'Hudson ; et, comme toujours encore, Poe profita de cet heureux changement de milieu pour s'efforcer une fois de plus de se réformer et tâcher, la solitude aidant, de produire quelques belles œuvres. Il y réussit au-delà de toute attente. « Je n'ai rien bu, écrivait-il, dès « le début de son séjour, non, pas une goutte ». « Je suis « redevenu moi-même ». « Il y a sept ou huit mois que « je fais l'ermite, ajoutait-il plus tard, et je n'ai pas vu « âme qui vive en dehors de ma famille... Je travaille à « toutes sortes de choses avec une ardeur dont je ne me « croyais pas capable. » Poe se trouvait, en effet, après l'impuissance des mauvais jours de Philadelphie, repris d'une véritable frénésie d'action, « plein d'activité », disait-il, « tout occupé de livres et d'ambitieux projets. » Et c'est bien ainsi que nous le décrit son hôtesse : « ombrageux, excentrique, quoique paisible, solitaire, taciturne, se plaisant tantôt à errer dans les bois, tantôt à s'asseoir sur un tronc d'arbre favori près du fleuve ; là elle le vit mainte fois gesticuler étrangement ou se livrer tout haut à des monologues exaltés. » En fait, Poe composait et déclamait *le Corbeau*.

Il fallait vivre pourtant, « la santé de Virginie étant plus précaire que jamais » : Mrs Clemm se mit donc en route. « Notre première information de la présence de

Mr Poe, dit l'éditeur de l'*Evening Mirror*, N. P. Willis, nous vint de la visite que nous fit une dame qui se présenta comme étant sa belle-mère. Elle était en quête d'un emploi pour lui, et elle s'excusa en disant qu'il était malade, que sa femme était grabataire et que leur situation était telle qu'elle avait dû se résoudre à venir. » Emu par « la douceur attristée de cette voix suppliante », par « la noble expression de sa résignation parfaite aux privations et aux douleurs », en réalité, plus prodigue de belles paroles que d'argent, Willis accorda au poète besoigneux une situation des plus subalternes dans ses bureaux. Bravement Poe accepta. « C'était, avoue Willis, plutôt une chûte pour Poe qui avait été le rédacteur en chef de plusieurs revues mensuelles que de venir dans les bureaux d'un journal quotidien comme banal rédacteur d'entrefilets. Son service consistait à rester assis à une table dans un coin de la salle de rédaction prêt à répondre à tout appel pour les multiples besognes de la journée ; et pourtant, vous vous rappelez avec quelle promptitude il ne cessait d'acquiescer à toute suggestion, comme on pouvait compter sur sa ponctualité et sur son zèle à satisfaire tout désir exprimé, quel entrain et quelle attention il apportait à son travail alors que la distraction eût été si excusable... Avec son beau visage pâle et intellectuel qui ne souriait jamais, il était évidemment impossible de ne pas toujours le traiter avec une courtoisie déférente ; et, quand parfois nous le priions de ne pas insister sur certaine critique ou d'effacer un mot empreint de ses sombres ressentiments contre la société ou contre l'humanité, il s'empressait d'acquiescer poliment, cédant à notre avis bien plus volontiers que la plupart des gens en ces matières où la sensibilité est si excusable... Pendant

toute cette période, nous n'avons connu qu'un aspect de cet homme : un être paisible, actif, des plus patients, courtois, imposant le plus profond respect et la plus vive sympathie par les constantes qualités de sa conduite et de son talent. » Il est donc bien évident que ce début du séjour à New-York constitue dans l'existence de Poe l'une des meilleures et, aussi, des plus nobles périodes : chez un être aussi impétueux qu'impérieux, si facilement égaré par l'orgueil et si promptement vaincu par les tentations, il y eut, en ces quelques mois de rectitude humblement conquise, plus de mérite, à notre avis, qu'en bien des vies entières de morale facile.

Outre les entrefilets susdits dont un particulièrement élogieux pour Miss Elizabeth Barrett, on attribue encore à Poe dans l'*Evening Mirror* bon nombre de traductions françaises : chroniques, nouvelles, romans, etc. Entre temps, il donnait aussi en avril *le Conte des Montagnes dénudées* au *Lady's Book*, en juin le poème de *Dreamland* au *Graham's*, en août les *Révélations mesmériques* au *Columbian Magazine*, en septembre *la Boite oblongue* au susdit *Lady's Book*, *la Lettre volée* au *Gift* de 1845, et enfin quelques autres contes plus ou moins fantastiques ou humoristiques, dont *l'Ensevelissement prématuré*, à diverses revues. Au beau milieu de cette production médiocre, soudain paraît, le 29 janvier 1845 dans l'*Evening Mirror* et quelques jours après dans *l'American Whig Review*, l'immortel poème du *Corbeau*. Ce fut un succès immédiat, intense, universel. « Jamais aucun poème, a-t-on dit, ne s'est plus brusquement imposé à l'attention des hommes. » Du soir au matin, « le Corbeau devint une sorte d'oiseau national, et l'auteur, l'Américain le plus fameux de l'époque. » Il y eut comme la folie du *Corbeau* ;

et, contagieuse, cette folie franchit l'Atlantique. « Votre poème a fait sensation ici, écrit Miss Barrett, la sensation d'horreur qui lui convient. Quelques-uns de mes amis en ressentent de l'effroi, d'autres sont sous le charme de la musique. On me parle de personnes hantées par le *Nevermore*. » Cette folie dure encore : traduit dans toutes les langues, ce chef-d'œuvre de poésie anglaise, l'un des plus remarquables de l'Amérique, l'un des plus originaux de l'esprit humain, ne cesse d'impressionner tragiquement tout lecteur d'une génération nouvelle. Or sait-on combien l'auteur reçut pour ce précieux, non moins que laborieux travail, qui a si incontestablement enrichi notre humanité ? De l'aveu même de son éditeur, Poe reçut 10 dollars. Or, sait-on combien le seul manuscrit usé et jauni d'un poème de cette même main se vend de nos jours ? Celui d'*Eulalie*, à Boston, en mars 1891, 225 dollars ; celui des *Cloches*, à Philadelphie, en mai 1903, 2.100 dollars. Qu'on calcule maintenant pendant combien de jours, de semaines, de mois, d'années même, l'économe Mrs Clemm aurait pu avec ces sommes extravagantes prolonger la vie du poète et de sa femme ; qu'on se demande combien d'autres chefs-d'œuvre l'auteur eût pu produire, ainsi délivré de la misère ; mais non, l'égoïste et vaniteuse manie des collectionneurs aime mieux les froides reliques du génie que le génie lui-même vivant et souffrant.

Fort à propos, en même temps que *le Corbeau*, paraissait dans le *Graham's Magazine* un article de Lowell sur Poe ; cette biographie était de nature à satisfaire la curiosité des lecteurs tout en la leurrant : Poe y avait glissé le récit de ses romanesques aventures en Europe. Les éditeurs, qui avaient si longtemps boudé la prose comme

les vers de Poe, s'avisèrent maintenant que ses produits avaient une valeur marchande. La maison Wiley et Putnam, de New-York, fit paraître en juin deux volumes de *Contes* assez heureusement choisis, et en décembre un volume de poésies : *le Corbeau et autres poèmes*. Poe n'attendit pas si longtemps pour se présenter en personne au public : le 28 février il fit devant un auditoire de deux ou trois cents personnes une nouvelle conférence sur la poésie américaine. Le succès en eût été complet si le malheureux n'eût voulu profiter de cette circonstance pour faire le procès des éditeurs, signalant hardiment « leurs procédés de corruption et de réclames éhontées». Bon nombre de ces messieurs étant présents, l'accueil fut froid, et le vindicatif auteur s'étonna plus tard, non sans naïveté, que tant de bureaux de rédaction lui tinsent obstinément porte close.

II. — *Mrs Osgood et les bas-bleus.*

Le succès du *Corbeau* modifia la vie de Poe : il fit du farouche solitaire de Bloomingdale le lion de la saison. Ce rôle un peu théâtral ne convenait pas moins, du reste, à l'amour-propre du poète qu'aux habitudes mondaines de sa jeunesse. Cette année vit donc le famélique bohême d'hier paraître et briller tour à tour chez le riche financier Lawson, chez le fameux prédicateur Orville Dewey, mais surtout, à Waverley Place, chez l'accueillante poétesse, Miss Anna Lynch, devenue Mrs Botta.

Grâce à l'heureuse période d'accalmie qu'il traversait, Poe faisait bonne figure parmi cette élite. Dès l'abord, en sa sombre tenue que la bonne Mrs Clemm s'efforçait de rendre impeccable, la tête haute, le front large, la lèvre

amère, le regard intense sous un immuable voile de triste rêverie, tour à tour froidement réservé ou confidentiellement expansif, il savait, autant par son habileté souple que par son originalité naturelle, frapper et retenir l'attention. On sentait, sous la pose byronienne, derrière le masque ossianesque dont la mode sévissait toujours, autre chose que l'air fatal de la banale gent romantique; on lisait, sur ce visage ravagé, aux traits si cruellement flétris, la réalité de douleurs qui n'étaient que trop vraies, de luttes qui n'étaient que trop tragiques, de facultés géniales qui n'étaient que trop dangereusement exaltées; il se dégageait de la visible déchéance de cet être morbide toute une troublante impression de forces anarchiques, que les contemporains, faute de mieux, s'expliquaient vaguement par le « pouvoir magnétique » de sa personne.

Sa parole n'était pas moins caractéristique. D'abord, « sa voix était la mélodie même », « d'une intonation très agréable, bien modulée, presque rythmique ». Dans l'intimité, « il parlait bas, même dans une vive discussion, comme pour forcer ses interlocuteurs à l'écouter, s'ils voulaient connaître son opinion ». Mais, en ses heures d'animation, il s'exprimait « avec une conviction concentrée comme s'il dictait à un copiste » : car, « qu'il eût tort ou raison, il se prenait terriblement au sérieux ». Alors, dit Griswold, son éloquence exaltée avait quelque chose de plus qu'humain : la face tour à tour pâle et enflammée, les yeux étrangement dilatés et mobiles, la voix merveilleusement souple, partant avec calme d'une proposition simple et nette, accumulant peu à peu ses démonstrations de plus en plus audacieuses, il atteignait brusquement et non moins sûrement soit « la plus som-

bre et la plus terrifiante grandeur », soit « la plus aérienne et la plus exquise beauté »; pour l'auditeur fasciné par la prestigieuse rhétorique de cet orateur inspiré, « les images semblaient venir de régions qui ne sont accessibles qu'aux visions du génie ».

Il était naturel qu'ainsi doué de qualités à la fois brillantes et troublantes, la personne de Poe en appelât à la curiosité sympathique comme à l'admiration inquiète des femmes. « Il se plaisait en leur société », dit l'une d'elles; au « charme singulier, irrésistible » qui les attirait, il joignait une « révérence chevaleresque, gracieuse, presque tendre » qui les captivait; et, sans doute, ce culte mi-galant, mi-cérémonieux lui venait moins encore des traditions aristocratiques de sa province natale que de sa précoce habitude d'idéaliser la femme. Aussi ne manquait-il pas, en cette société féminine, d'ardentes admiratrices, dont le zèle n'allait pas, à vrai dire, sans l'importuner parfois : telles, la sémillante hôtesse de Waverley Place, Miss Lynch, chevaleresque en ses enthousiasmes passionnés, la « transcendentaliste » Marguerite Fuller si noblement grave en son frêle corps de jeune femme blonde, l'inépuisable conférencière Miss Gove, prodiguant à tout vent sa faconde de mesmériste, de swedenborgienne, de phrénologiste, d'homéopathe, et « quoi encore ? dit Poe, je ne suis pas prêt à le dire », l'active, pratique et importune Miss Ellet dont une tragédie manquée ne rébutait pas le zèle de traductrice à tout faire, et bien d'autres encore dont le bas bleu se dessine plus ou moins nettement au pied de la silhouette corpulente ou raidie. La femme de Poe, qui de temps à autre assistait, silencieuse bien qu'intéressée, à ces brillantes réunions, ne semble guère s'être

inquiétée de ces coquetteries à demi intellectuelles, dont le platonisme n'était pourtant pas sans dangers; peut-être même se réjouissait-elle en sa candeur ravie de ces distractions mondaines qui détournaient l'impulsif époux de tentations autrement funestes.

Or, parmi ces féministes américaines de la première heure, il en était une dont le charme féminin en appelait bien plus aux sympathies intimes de Poe qu'à ses seules affinités intellectuelles. Fille d'un riche marchand de New-York, Frances S. Locke avait, toute jeune encore, épousé un artiste de quelque renom, Mr Osgood. Durant un long séjour en Angleterre, alors que son mari peignait force portraits et non des moindres, la jeune Américaine attirait, elle aussi, l'attention du public mondain de Londres par un frais volume de poésies : *A wreath of wild flowers from New-England.* Dès son retour en Amérique, elle avait pris sa place, bien en vue, au premier rang de la société new-yorkaise. Dès qu'il la vit, Poe fut à ce point ébloui par les grâces personnelles de la jeune poétesse qu'il en oublia pour le coup tous ses devoirs de critique austère. « Parler de ses vers, écrit-il dès dé-« cembre 1845, c'est ne cesser de répéter ce mot indé-« fini : *Grâce* et tous ses dérivés, c'est vouloir décrire « ce charme magique d'autant plus puissant qu'il est « plus insaisissable... Comment donc ne serait-elle pas « née poète, cette exquise créature dont la grâce n'a point « de rivale en son pays ?... La prose ne saurait convenir « à une âme si éthérée »... Chose curieuse : les bas-bleus ne se montrèrent pas au début trop scandalisés d'une déclaration si manifeste, alors même qu'en son engouement Poe allait jusqu'à célébrer publiquement les charmes physiques, non moins que les qualités morales, de la jeune

poétesse : « âme ardente, sensible, impulsive » en un corps « élancé jusqu'à sembler frêle », « gracieux dans « le repos comme dans le mouvement », « les yeux d'un « gris clair et lumineux, avec une singulière faculté d'ex- « pression ». A tant de séductions ajoutez-en une autre, morbide celle-là, dont Poe, à son insu peut-être, subissait encore l'influence coutumière : une prédisposition à la phtisie, qui devait l'emporter quelques années plus tard. Jusqu'en cette charmante femme le poète de *la Dormeuse* aima un être « où la Beauté mêlait son souffle à « celui de la Mort ».

Les sentiments de Mrs Osgood à l'égard de Poe ne furent pas moins vifs dès le début : ce fut le coup de foudre. Elle venait justement de lire « l'émouvant *Corbeau* » ; elle était encore sous le charme de cette « étrange musique qui n'a rien de terrestre », lorsque l'auteur entra présenté par Willis : « Je n'oublierai jamais ce matin-là, dit-elle... Avec sa belle tête fière rejetée en arrière, ses yeux sombres tout étincelant des lueurs magnétiques de la pensée et du sentiment, un singulier et inimitable mélange de douceur et de hauteur dans son expression et dans ses manières, il m'accueillit avec calme, gravement, presque froidement ; et cependant, avec un intérêt si marqué que je ne pouvais qu'en être profondément impressionnée... De ce moment jusqu'à sa mort, nous fûmes amis ». Une telle amitié ne pouvait assurément, en des âmes aussi vibrantes, trouver un langage plus approprié que celui des vers : « Bien-aimée ! disait l'infortuné poète, parmi les « âpres douleurs — qui se pressent sur mon sentier ici- « bas, — (morne sentier, hélas ! où ne croît — pas même « une rose solitaire), — mon âme trouve du moins une « consolation — en des rêves de toi et y découvre — un

« Eden de repos serein. — C'est ainsi que ton souvenir « est pour moi, — comme quelque lointaine île enchantée, « — en quelque mer tumultueuse, — en quelque océan « que soulèvent au loin — les tempêtes, mais où cependant — les cieux les plus sereins ne cessent, — au-« dessus de cette seule île brillante, de sourire. » A l'unisson de ces accents lyriques répondit aussitôt le chant de la bien-aimée : « Je ne puis dire au monde combien vibre mon cœur à tous les accords qui s'envolent de ta lyre; comme la Nature spontanée et l'art merveilleux s'unissent et font naître la Beauté en tes chants passionnés; mais je sais qu'en ton sommeil enchanté, le poète des cieux, Israfel, brûlant du feu sacré, t'enseigna la musique des rythmes harmonieux et accorda aux accents de la sienne ta lyre glorieuse ». Et le berger de répondre non moins chastement à la bergère : « Tu veux être aimée ? Alors ne » laisse point ton cœur s'écarter de son sentier présent; « étant tout ce que tu es maintenant, ne sois rien que tu « n'es pas; ainsi, en ce monde, tes douces manières, ta « grâce, ta beauté qui est plus que de la beauté demeure-« ront une inépuisable source de louanges, et l'amour un « simple devoir ». On voit tout ce qu'il y avait d'éthéré en ces transports; c'était bien le mystique amour, s'il en fut jamais, amour de poète, amour platonique, tel que ne le comprennent point, paraît-il, les natures ordinaires, tel que le condamnent durement les psychologues terre-à-terre. « Poe, dit dédaigneusement un biographe contemporain, s'éprit d'elle, ou du moins s'imagina en être épris, ce qui était pour lui la même chose ». Et les physiologistes d'ajouter brutalement : « L'amour platonique est une duperie de soi, une fausse interprétation d'un sentiment imparfait... L'amour total seul est vrai et sain : c'est une symphonie composée de notes diverses ».

En leurs innocentes rencontres elles ne se doutaient guère, les deux pauvres âmes pétrarquisantes, des dangers de leur chaste passion. Déjà Poe était venu, dès le printemps de 1843, habiter plus près de sa bien-aimée en un modeste logement de ville. C'est là que, sous les yeux indulgents de Virginie, Mrs Osgood le connut « enjoué, affectueux, spirituel, tour à tour docile et capricieux comme un enfant gâté ». Cette influence eut, du moins, un effet heureux : « m'ayant solennellement promis de renoncer à l'usage des stimulants, dit-elle, il eut pour sa promesse et pour ma personne assez de respect pour ne jamais paraître en ma présence sous la plus légère influence de ces stimulants ». Contrainte par sa délicate santé de s'éloigner de New-York, Mrs Osgood consentit à correspondre avec Poe, « cédant, dit-elle, aux pressantes sollicitations de sa femme qui s'imaginait que j'exerçais sur lui une influence bienfaisante. » Quel dommage que cette tardive idylle ne puisse ainsi continuer à s'épanouir dans le désert de cette morne vie comme une riante oasis, toute fleurie de grâces poétiques ! Mais non, l'âme de Poe était dès lors trop inflammable pour que la moindre étincelle y pût tomber sans l'embraser tout entière. Comme ses conversations, avoue Mrs Osgood, « ses lettres étaient d'une beauté divine, et, pendant des heures, je l'ai écouté, toute transportée par les purs accents d'une éloquence presque céleste. » Pourquoi faut-il donc que « cette éloquence presque céleste » ait si bien fini par inquiéter l'amante effrayée qu'un beau jour elle prit la fuite ? « Je partis, dit-elle, je partis pour Albany, puis me rendis à Boston et à Providence afin de l'éviter, et il me suivit en chacune de ces villes et m'écrivit, en me suppliant de l'aimer, mainte lettre à laquelle je ne répondais pas ». Nous en savons

-davantage. « Tandis que j'étais absent, déclare le beau-frère de Mrs Osgood, Poe avait cherché à avoir une entrevue avec elle seule dans mon salon ; et en termes passionnés il l'avait suppliée de prendre la fuite avec lui... Il se jeta à genoux à ses pieds, joignant les mains, la conjurant de consentir ; elle lui répliqua avec un mélange de reproche et de raillerie, faisant appel à ses meilleurs sentiments ; elle s'efforça de lui faire prendre la résolution d'abandonner ses habitudes vicieuses ;... il finit par prendre congé d'elle, désappointé et humilié, sinon honteux. » Tel fut le fâcheux dénouement d'un de ces « petits épisodes poétiques où, selon l'euphémisme de la narratrice, l'entraînaient les tendances romantiques de sa nature ». Que l'on veuille bien attendre si l'on doute encore des dangers de ces prétendues « tendances romantiques » ; ce n'est ici qu'un prélude : les évènements ultérieurs vont bientôt parler avec une éloquence autrement démonstrative.

Il y eut à ce bref roman une suite plus fâcheuse encore : ce fut la revanche des bas-bleus. Il en était, paraît-il, dont Poe avait méconnu ou même nettement repoussé les avances. Qu'on juge de leurs sentiments en présence du scandale public ! L'une de ces bonnes âmes, Mrs Ellet, ayant vu traîner chez le poète en son absence une lettre adressée par lui à Mrs Osgood, jeta les hauts cris ; elle n'eût naturellement rien de plus pressé que d'en informer l'imprudente amie : il fallait, disait-elle, au plus tôt réclamer à l'indiscret personnage toute correspondance compromettante. Marguerite Fuller fut avec une autre excellente dame, désignée par la victime pour accomplir cette mission de confiance. A leur vue, le pauvre « Corbeau », réduit au désespoir, hérissa son plumage, traita les belles ambassadrices « d'importunes » et aggrava l'injure d'un délit,

en disant que « Mrs Ellet ferait bien mieux de venir elle-même chercher ses propres lettres ». Nouveau scandale; intervention des frères de Mrs Ellet et réclamations; explications de Poe et excuses. Les mauvaises langues s'emparèrent vite de l'affaire, non sans l'enjoliver à leur guise, si bien que Griswold renchérissant sur le tout, le Révérend Griswold qui avait lui-même, paraît-il, succédé à Poe dans les bonnes grâces de Mrs Osgood, affirma que, si Poe avait tant parlé des lettres de Mrs Ellet, c'était pour faire oublier une dette de 50 dollars contractée envers elle. Ainsi finit, par de misérables accusations de chantage, la gracieuse idylle née dans les plus pures joies de l'idéal.

III. — *Le Broadway Journal et autres déceptions*

Pendant le cours agité de ses malheureuses amours, Poe n'était pas resté inactif : les plus sérieuses occupations et les plus graves préoccupations n'avaient, au contraire, cessé de l'assiéger. Dès décembre 1844, Lowell l'avait mis en relations avec un jeune littérateur, Charles Briggs, qui désirait lancer à New-York un journal hebdomadaire. *The Broadway Journal* parut, en effet, en janvier 1845. Poe y collabora dès le début au modeste tarif d'un dollar par colonne. Comme toujours, les commencements furent excellents : sobre et actif, Poe traversait alors l'heureuse période du *Corbeau*. « J'aime extrêmement Poe, écrivait Briggs à Lowell, Mr Griswold m'a dit sur son compte d'odieuses histoires que toute sa conduite dément;... nos relations personnelles m'ont amené à me former de lui une haute opinion ». L'heureuse conséquence de ces bonnes relations fut qu'en mars Poe se trouva l'un des trois associés

du *Broadway Journal*. « J'ai cru bon, dit Briggs, de m'assurer les services de Poe comme critique parce qu'il a de la réputation à cet égard, et je ne pouvais me les assurer qu'en lui accordant une certaine part dans les bénéfices de la revue. »

Poe mit tout de suite à profit cette situation favorable pour mener à bien sa fameuse *Guerre de Longfellow* (*Longfellow War*), c'est-à-dire une série de violentes attaques contre le grand poète national de l'Amérique. Avec un acharnement de « monomaniaque », il l'accusait, entre autres méfaits, de toutes sortes de plagiats imaginaires, plagiats surtout commis, disait-il, à ses propres dépens ; cette violence s'aggravait, du reste, d'un impérieux besoin de réclame sensationnelle pour la nouvelle revue comme pour lui, Poe, l'inimitable auteur du *Corbeau*. Par malheur, l'atrabilaire Zoïle se heurta cette fois à l'opinion publique, choquée de voir une main sacrilège souiller ainsi l'une des plus pures gloires américaines. Les amis de Longfellow prirent chaleureusement sa défense ; Poe n'en fit que redoubler de violence. Le noble poète d'*Evangéline*, en sa sérénité coutumière, se contenta d'une remarque indulgente qui ne va pas sans quelque perspicacité : « La violence de ses critiques, dit-il, je n'ai jamais pu l'attribuer à autre chose qu'à l'irritation d'une nature sensible, aigrie par quelque vague sentiment d'injustice ».

Briggs, qui trouvait son profit à ces procédés de publicité équivoques, se garda bien de décourager un associé qui ne compromettait, en somme, que sa propre réputation : « Poe, dit-il, est un monomaniaque en matière de plagiat, et je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de lui laisser dès le début chevaucher son dada jusqu'à ce

qu'il l'éreinte... Tout cela s'en ira en fumée.... Cela nous fera du bien en attirant l'attention du public sur notre revue... La revue prend de la force chaque jour, et j'ai grande confiance dans le succès. » Tout allait donc pour le mieux, et Poe, travaillant, dit-il, « quatorze ou quinze heures par jour », corsait sa polémique littéraire des chroniques les plus hétéroclites, lorsque... soudain survient un changement : Poe s'est remis à boire; à son activité fébrile succède une crise dipsomaniaque. « Il a repris ses anciennes habitudes, dit Briggs en juin 1845, et je crains bien qu'il ne se fasse un mal irrémédiable... Je crois bien, ajoute-t-il en juillet, qu'il n'avait rien bu depuis plus de dix-huit mois jusqu'à ces trois derniers, mais il s'est depuis très souvent laissé ramener dans un état déplorable. J'en suis bien fâché, car il y a du bon en lui ; mais, déclare-t-il avec clairvoyance, il est, en somme, mal constitué. » Lowell arrive sur les entrefaites, le complaisant Lowell qui avait tant d'estime pour Poe ; il va le trouver chez lui, désireux de faire enfin sa connaissance. Par malheur, ce jour-là, « Poe n'était plus lui-même » ; « il était même tout à fait ivre, avoue Mrs Clemm, et il se comporta d'une manière fort étrange. » Ce fut un coup mortel pour cette belle amitié dont les deux hommes de lettres se promettaient tant de grandes choses; Lowell ne put jamais surmonter son impression de dégoût.

La pire conséquence de ce fatal accès fut que Briggs, tout comme White, tout comme Burton, voulut à son tour se défaire d'un collaborateur si peu recommandable ; mais cette fois Poe résista ; il intrigua même ; il « manœuvra » tant et si bien que ce fut Briggs, au contraire, qui, en juillet, se trouva, et non sans fureur légitime, évincé de

sa propre revue ; en octobre, ce fut le tour de l'autre associé qui, contre un billet à ordre de 50 dollars, céda ses droits. Et voilà Poe, de la manière la plus imprévue, arrivé à ses fins ; il se trouve possesseur d'une revue qui est bien à lui, à lui seul. Libre de toute entrave, comme il l'avait tant demandé, il va donc enfin pouvoir faire merveille, il va inaugurer dans la littérature périodique de son pays l'ère nouvelle qu'il a tant prophétisée ; il va créer cette « illumination » qui éblouira le monde. Il fallut bientôt en rabattre. Les circonstances étaient, à vrai dire, déplorables. Il aurait, au moins, fallu la belle vaillance des heureux jours du *Graham's* et du *Literary Messenger*, et Poe sortait, au contraire, « affreusement malade et déprimé », de sa crise funeste ; il était, de plus, endetté, alors que la revue, n'ayant qu'un faible tirage, était incapable de payer. Il n'en débuta pas moins avec sa fanfare habituelle : « D'un brillant passé, disait le nouveau directeur, nous tournons nos regards vers un avenir triomphant. » Il fit, à coup sûr, des prodiges d'activité : il trouva, à lui seul ou peu s'en faut, le moyen de faire « marcher » la revue, en y entassant annonces et réclames, en y publiant et republiant, outre bon nombre de critiques, ses vieux contes et ses vieux poèmes plus ou moins révisés ; il réussit même, si l'on veut bien l'en croire, à doubler le tirage. Mais il fallait, avant tout, de l'argent, un peu d'argent, oh ! si peu : 50 dollars ; et, voilà notre pauvre directeur et rédacteur en chef, adressant aux quatre coins de l'horizon, les plus pressantes demandes de numéraire. Il écrit dès le mois d'août à son cousin Neilson, puis à son vieux protecteur Kennedy, de même à son brave docteur Chivers, encore et encore à son cousin George d'Alabama, et aussi à ses éditeurs Wiley et

Putnam, et, pourquoi pas ? à son ancien ennemi, Griswold. A qui n'écrivit-il pas ? et en quels accents de détresse ! « Voulez-vous m'aider dans un grand, un des plus grands « embarras imaginables ? Si oui, je vous serai obligé « pour la vie... J'ai fait tout ce qu'il était humainement « possible de faire... Il faut que le *Broadway* m'enri- « chisse... Au nom du ciel, mon cher ami, c'est *mainte-* « *nant*, c'est *tout de suite* qu'il faut de l'aide ou jamais. « Si je puis vivre jusqu'au mois prochain, je suis « sauvé... » Poe ne fut pas sauvé : le 29 décembre, le publiciste aux abois dut, la rage au cœur, prendre congé de ses derniers abonnés. Il le fit, comme toujours, de ce ton solennel qui prêterait à rire, si l'on ne savait tout ce qui s'y cache de rancœur et de douleur. Ainsi échoua misérablement, faute de quelques dollars et, à vrai dire, de bien autre chose encore, le dernier périodique que Poe fut appelé à diriger ; et de ce grand rêve de toute sa vie, « ma revue ! » si près de se réaliser, Poe ne retira, maintenant qu'il était à jamais évanoui, qu'irritation, humiliation, désespérance plus grandes que jamais.

D'autres échecs s'étaient ajoutés à ce désastre. Poe avait voulu renouveler ses succès de conférencier. En mai, il devait parler devant les sociétés de l'Université de New-York ; un accès de dipsomanie survint : « Poe, se trouvant incapable d'écrire aucun poème, dit un de ses amis, fit *ce qu'il faisait toujours quand il avait des ennuis* : il but jusqu'à l'ivresse et resta dans cet état toute la semaine. » Il voulut renouveler sa tentative devant le Boston Lyceum, ainsi qu'il l'avait projeté depuis si longtemps. Même impuissance : épuisé, surmené, harcelé de tracas, au plus fort de sa lutte en faveur du *Broadway* et de ses amours

avec Mrs Osgood, il ne peut réussir à composer un poème d'occasion. A bout de ressources, il s'adresse à sa poètesse bien-aimée : « Vous, qui composez avec une si étonnante facilité, vous pourriez me fournir un poème à la hauteur de ma réputation. Pour l'amour de Dien, je vous en supplie, aidez-moi en cette occasion. » Elle-même malade, elle ne put. Et voilà le fameux auteur du *Corbeau*, contraint de paraître, la tête vide, devant un public impatient d'admirer une nouvelle merveille. Il paraît, parle, et lit, quoi? *Al Aaraaf*, ce vieux poème juvénile d'une obscurité proverbiale. On n'y comprit rien, et pour cause : accueil glacial. Poe, vexé, veut se reprendre : il déclame, non sans talent, *le Corbeau*; trop tard! Les banquettes étaient aux trois quarts vides. Que faire? accepter une humiliation en partie méritée? non pas : le soir même, en buvant du champagne, Poe se vante d'avoir voulu mystifier ses auditeurs bostoniens, et d'y avoir, ma foi! fort bien réussi. La grave cité puritaine n'entend point pareille plaisanterie; la presse locale insinue que ce farceur avait encore dû se trouver ivre; sur quoi, Poe se fâche et, pour se venger, il mène dans le *Broadway* une nouvelle campagne sensationnelle, cette fois contre « la sotte tribu de transcendantalistes qui peuple les bords de la mare aux grenouilles ». Ainsi, pour mettre de son côté quelques misérables rieurs, Poe ne sut que donner à sa déplorable équipée un retentissement encore plus déplorable.

Au cours de cette mémorable année 1845, si bouleversée qu'elle fût par les succès et par les revers, par les luttes acharnées et les exaltations amoureuses, la fébrile activité intermittente de Poe, tout entrecoupée de crises dipsomaniaques et d'accès d'impuissance, avait quand

même trouvé le moyen de produire, outre *le Corbeau* et un nombre infini de chroniques et de critiques de toutes sortes, quelques œuvres demeurées justement fameuses : *Some words witha Mummy*, *Eulalie*, *the American Drama*, *the Case of Mr Valdemar* donnés en avril, juillet, août et décembre à l'*American Whig Review; the Power of Words* donné en juin à la *Democratic Review; the System of Dr. Tarr and Prof. Fether* et *the Imp of the Perverse* donnés en juillet et en novembre au *Graham's Magazine*. Il est vrai qu'en ces derniers mois de surmenage Poe plus épuisé, plus harassé, plus détraqué que jamais ne se reconnaissait plus : « Il me semble, écrit-il « à un ami, que je viens de m'éveiller de quelque horri- « ble rêve où tout était confusion et souffrance. Pour la « première fois je me retrouve moi-même. Je crois vrai- « ment que j'ai été fou ; j'ai de bonnes raisons de le « croire... »

Le début de l'année 1846 se ressentit de cet accablement; rien ou à peu près ne paraît durant les trois premiers mois, et rien de meilleur en avril que la *Philosophy of Composition* dans le *Graham's*. Par contre, à partir du printemps, une infatigable activité de six mois le reprend : dans *Godey's Lady's Book*, défilent de mai à octobre trente-huit écrivains new-yorkais, les *Literati*, comme il les appelle, y subissant tour à tour en des articles mi-portraits mi-critiques l'intrépide dissection de ses analyses passionnées. Ce fut encore là un succès sensationnel. « Le tirage de mai fut épuisé avant le premier mai, dit l'éditeur ravi, et l'on nous a demandé de Boston et de New-York des centaines d'exemplaires que nous n'avons pu fournir ». « La verve de ces articles, confirme Griswold, leur hardiesse, et parfois leur hu-

meur caustique firent qu'on en parlait beaucoup, et il fallut trois éditions pour certains numéros, tant ils étaient demandés par le public. » Bien que la part des éloges fût parfois généreuse, l'âpreté était souvent, par contre, d'une telle violence que l'éditeur dut intervenir, spécifiant bien que les opinions émises étaient celles de Mr Poe et non les siennes. On devine l'inévitable résultat : les gros profits passèrent à la revue, et l'hostilité des victimes s'acharna sur Poe.

L'une de ces victimes se chargea de la vengeance commune. C'était un certain Dunn English que Poe avait connu dès son séjour à Philadelphie, puis employé à New-York dans les bureaux du *Broadway Journal*, et finalement chargé de la funèbre corvée d'enterrer la mourante revue en son dernier numéro du 3 janvier 1846. Pour des raisons obscures ces deux hommes, qui avaient des griefs réciproques, se détestaient. Poe profita de sa revue des *Literati* pour consacrer à son ancien collaborateur un article d'une ironie exaspérante. L'auteur blessé au vif répond dans l'*Evening Mirror* par de lourdes injures, dont les moins graves sont celles de sot, d'être immoral, de charlatan littéraire, d'assassin de la morale ; il rappelle la malheureuse équipée de Boston, il insiste avec force détails sur la pauvreté comme sur l'ivrognerie de Poe ; il finit même par l'accuser de lui avoir extorqué de l'argent sous de fallacieux prétextes et de s'être rendu coupable de rien moins que d'un faux. Poe n'était pas d'humeur à dédaigner de pareils outrages : dans une interminable lettre à la *Saturday Gazette*, il prend la peine de répondre à chacune des accusations et s'abaisse à son tour à un langage également vulgaire et injurieux. Il avoue, du moins, sans fausse honte sa pauvreté et ses lamenta-

bles « irrégularités » lesquelles sont, dit-il, de l'avis même des autorités médicales, l'effet plutôt que la cause d'un « mal terrible », « une calamité » et non « un crime ». Quant à l'accusation de faux, réellement répandue à Philadelphie, Poe la renvoya aux tribunaux et, l'accusateur n'ayant point paru, il obtint une indemnité de 225 dollars. Tels étaient les misérables débats publics et privés dans lesquels s'usait l'activité d'un rare artiste qui avait certes bien mieux à faire.

Sous l'influence déprimante de ces misérables querelles, Poe s'abandonna encore à écrire une de ses lettres découragées. « C'est avec regret, lui répondit le vieux Simms, que je remarque le ton désespéré de votre lettre. Je n'ai sûrement pas besoin de vous dire combien sincèrement et profondément je déplore les malheurs qui vous assaillent, d'autant plus que je ne vois pour vous soulager et vous tirer d'affaire d'autre secours que votre propre volonté. Aucun ami ne peut vous aider dans la lutte qui s'offre à vous. L'argent peut assurément se trouver ; mais ce n'est pas absolument ce qu'il vous faut. La sympathie peut calmer les blessures de l'amour-propre et faire oublier à un homme pour un instant ses assaillants ; mais jusqu'à quel point servira-t-elle et combien de temps ?... Mettez donc fin à ces querelles, qui ne vous font pas de bien : elles irritent votre caractère, elles détruisent la paix de votre esprit, elles nuisent à votre réputation... Permettez-moi de vous dire franchement, en usant des privilèges d'un ami, que vous êtes maintenant dans la période la plus périlleuse de votre carrière, en cette situation et à cet âge même où un faux pas devient une erreur capitale... Vous n'êtes plus enfant. A trente ans, sage ou jamais ! » Poe avait hélas ! plus de trente

ans ; il en avait trente-sept et demi. La période critique était donc bien passée pour lui, et l'âge de la sagesse ne devait jamais venir. N'était-il pas, en effet, doué d'un de ces malheureux tempéraments sur lesquels les meilleurs conseils de la morale courante n'ont pas plus de prise à l'époque de la maturité que tous les efforts de l'éducation pendant l'enfance ? car ces caractères se trouvent dès la naissance formés de tendances contradictoires, d'impulsions irrésistibles, d'éléments destructeurs dont les premières victimes sont leurs possesseurs mêmes.

Remarquons toutefois que, si graves que fussent les vices de sa constitution mentale, il restait toujours en Poe, comme heureuse compensation, un inaliénable fonds de vaillance fait d'énergie et d'espoir sans cesse renaissants. En juillet 1846, il priait encore son ami Chivers de ne pas croire que, « quoique malade et écrasé par la « misère, il désespérait le moins du monde ; non, il avait « toujours au fond du cœur un bon espoir ». Bien plus, en août il entretenait un autre correspondant d'un nouveau et « magnifique » projet de revue, à la réalisation duquel il ne concevait pas d'autre obstacle que la mort. Voilà bien l'étonnante élasticité de ces êtres déséquilibrés : une vibrante tension des nerfs les met soudain, en dépit de tous les obstacles et de tous les revers, en état d'entreprendre et parfois d'accomplir des œuvres dont les seules difficultés initiales découragent la prudence d'âmes ordinaires.

IV. — *Fordham et la mort de Virginie.*

Les séjours à la ville avaient toujours été aussi funestes à Poe que l'influence de la nature avait été réconfortante. Aussi, dès la fin de 1845, écrivait-il à un ami : « J'ai

« résolu de me retirer à la campagne pour six mois ou un « an, seul moyen de retrouver de la santé et du courage. » Il lui fallut attendre le printemps. « Les cerisiers étaient en fleurs, dit une amie, et l'herbe avait repris sa plus fraîche verdure » quand le poète emmena la pâle Virginie dans la retraite champêtre où elle devait mourir; c'était Fordham, petit village hollandais à quinze milles de New-York.

La demeure que Poe avait choisie était, comme celle de Spring Garden à Philadelphie, une pauvre petite maisonnette en bois, à peine assez grande pour contenir ses trois hôtes, mais dominant un fort beau site. Avec ses murs de planches mal jointes et la longue véranda de sa façade, elle semblait dater des premiers jours de la colonisation américaine. Au rez-de-chaussée, près d'une petite cuisine, une grande pièce qui semblait vaste avec ses quatre fenêtres devint l'unique salle de travail et de réception du pauvre ménage. Au-dessus, en haut d'un petit escalier étroit, se trouvaient deux autres pièces, dont l'une si exigüe qu'on se demandait comment la robuste Mrs Clemm pouvait y coucher, et l'autre si basse qu'on pouvait à peine s'y tenir debout; c'est pourtant en cette dernière, sous le toît en pointe, que couchèrent pendant de longs mois d'hiver la pauvre phtisique et son mari, sans plus d'air ni de lumière que n'en pouvaient donner deux ouvertures carrées grandes comme des hublots et un châssis d'une seule vitre placé sous le rebord du toit.

Cet ancien gîte de trappeur prit bien vite, sous l'œil vigilant de Poe et sous la main active de Mrs Clemm, ce même air de bon ton et de bon goût qui frappait les visiteurs de Spring Garden. « Jamais, dit un visiteur, je ne

vis demeure si propre et si pauvre, si maigrement meublée et si charmante. Le plancher de la cuisine était aussi blanc que de la farine ; une table, une chaise et un petit fourneau semblaient la meubler parfaitement. Le parquet du salon était couvert d'une natte à carreaux ; quatre chaises, un léger guéridon et quelques rayons de livres accrochés au mur en formaient tout l'ameublement. » La véranda était nue ; Poe l'enguirlanda de vignes. Les roches de granit affleuraient dans l'enclos : Poe fit de cet enclos une pelouse lisse comme velours. En été, la maison semblait à demi ensevelie dans l'ombre épaisse des arbres fruitiers ; Poe égaya cet ombrage d'un petit parterre où s'épanouissaient héliotropes, résédas et dahlias « dont la beauté manifestait le goût du maître de céans ».

Les alentours du petit domaine étaient encore plus séduisants. De son site élevé, la vue s'étendait par dessus vallées, villages et prairies jusqu'à la ligne bleue de l'océan qui fermait l'horizon lointain. Tout près, un petit bois de pins et de cèdres couronnait une crête de rochers ; assis sur un roc favori, Poe y abandonnait volontiers son âme dolente à d'interminables rêveries que berçait la plainte du vent dans les ramures gémissantes. Sa promenade préférée était toutefois celle de l'acqueduc : car, à peu de distance, en même temps qu'un canal, un étroit sentier de piétons franchissait le Harlem sur de puissantes arcades de granit à 145 pieds de haut ; en cette solitude élevée, Poe se plaisait à errer le jour au-dessus du spectacle vertigineux du fleuve fuyant entre ses berges sinueuses ou à s'égarer la nuit en de mystiques méditations sur les espaces étoilés qui l'éblouissaient là-haut.

« Oh ! quelle joie suprême nous avions en notre chère petite chaumière ! s'écriait encore Mrs Clemm quinze

ans plus tard ; nous n'y vivions tous les trois que les uns pour les autres ». Elle avait pourtant bien vieilli, la pauvre femme, en chacune de ces années qui comptaient double; mais ses traits creusés exprimaient toujours la même bonté indulgente et la même vaillance sereine. « C'était, lisons-nous, une vieille dame, grande, à l'air digne, aux manières très comme-il-faut ; sa robe noire, bien que fort usée, prenait sur elle un air d'élégance. Un antique bonnet de veuve seyait admirablement à sa chevelure blanche. Alerte et forte, elle avait l'air d'une Providence universelle pour ses étranges enfants. » A l'heure même, en effet, où la santé déclinante de Virginie exigeait des soins plus assidus, Poe moins responsable ne pouvait plus guère être perdu de vue. Aussi l'accompagnait-elle ou le suppléait-elle souvent en ville où les éditeurs, plus ou moins brouillés avec l'âpre critique, boudaient de plus en plus sa copie. « Chaque hiver, pendant des années, dit Willis, le plus touchant spectacle pour nous en cette grande cité, ce fut de voir cette infatigable servante du génie, pauvrement et insuffisamment vêtue, s'en aller de bureau en bureau avec un poème, ou un article, ou quelque autre produit littéraire à vendre ; elle plaidait la cause de Poe d'une voix brisée, sans donner d'autre excuse que *sa maladie*, quelle que pût être la raison pour laquelle il n'écrivait pas. »

La pauvre Virginie se mourait rapidement. N'étant encore qu'en sa vingt-cinquième année, elle avait l'air très jeune ; avec ses grands yeux noirs en son visage blême encadré d'une abondante chevelure également noire, « on eût dit un être déjà détaché de ce monde, et quand on l'entendait tousser on ne doutait guère qu'elle s'en allait bien vite dans l'autre ». Poe ne la quittait plus

guère, l'entourant sans cesse d'une tendresse ardente et méticuleuse. Un soir, pourtant, qu'il fut retenu loin d'elle, il lui écrivit ces quelques mots, qui expriment bien la nature de ses sentiments : « Mon cher cœur, ma chère « Virginie, notre mère vous expliquera pourquoi je reste « loin de vous ce soir. J'espère que de l'entrevue qui « m'est promise résultera *quelque bien matériel* pour moi ; « je l'espère à cause de vous, chérie, et d'elle ; gardez « votre cœur plein d'espoir et ayez encore un peu de « confiance. Lors de mon dernier grand désappointe- « ment, [le désastre du *Broadway Journal*, sans doute] « j'aurais perdu tout courage *sans vous*, ma petite femme « chérie. Vous êtes maintenant *ma plus grande, ma seule* « force en cette lutte contre une vie déplaisante, irri- « tante et ingrate. Je serai avec vous demain après-midi, « et soyez sûre que, jusqu'à ce que je vous revoie, je « garderai *amoureusement* dans ma mémoire vos *derniè-* « *res paroles* et votre fervente prière ! Dormez bien, et « que Dieu vous accorde un été paisible avec votre tout « dévoué Edgar ». Le ton de cette lettre s'accorde pleinement avec ce jugement contemporain : « Il était l'un des hommes les plus affectueux et les plus tendres que j'aie jamais connus. Je n'ai jamais été témoin d'une affection aussi tendre et d'un amour aussi dévoué que celui qui existait entre les trois membres de cette famille ».

Poe, lui aussi, avait été gravement malade, « affreuse- « ment malade », disait-il, « à deux doigts de la mort » ; lentement il s'était rémis, mais pour se trouver « réduit « à un désespoir pire que la mort ». Comme naguère, sous l'influence salutaire de la campagne, « le mal terrible » faisait trève ; « il y a longtemps qu'aucun excitant artifi- « ciel n'a touché mes lèvres, écrivait-il, j'en ai fini avec les

« boissons;...» mais en sa perspicacité inquiète, il ajoutait : « ce sujet contient plus de choses qu'on n'en peut dire ». Son extrême sensibilité à l'alcool était, en effet, devenue alarmante. Vraie pierre de touche de l'organisme, l'alcool révélait de plus en plus nettement que, de tout son pauvre être délabré par les privations, la tête usée par tant d'excès intellectuels et autres était encore l'organe le plus faible. Sans offrir le moindre symptôme apparent de l'ivresse, Poe se trouvait désormais, sous la plus légère excitation alcoolique, mentalement transformé ou même franchement délirant. « Avec un seul verre de vin, dit Willis, sa nature était tout à fait changée ; et, quoique aucun des signes habituels de l'ivresse ne fût apparent, sa *volonté* était visiblement aliénée ; il parlait alors comme un insensé ; » ou même, « le démon prenant le dessus » il recourait aux voies de fait. Un jour, raconte le Dr Chivers, il voulut se jeter sur un adversaire, et celui-ci n'esquiva les coups qu'en lui tirant hâtivement la révérence.

Sur cette croissante instabilité d'humeur qui, plus ou moins influencée par l'alcool, versait de plus en plus dans l'aliénation mentale, les témoignages abondent. Un jour, une visiteuse le décrit profondément déprimé par les soucis, par la misère, par la maladie de sa femme, par sa propre impuissance à écrire ; quelques jours plus tard, la lecture d'une lettre élogieuse le dispose à un enthousiasme juvénile, à de merveilleuses conceptions littéraires, à de vastes projets ambitieux. Tantôt il s'abandonne comme un enfant à la folle joie de vivre, à tous les caprices d'une humeur enjouée ; tantôt il fuit seul dans les bois, loin de toute approche humaine, maudissant le monde, la vie et lui-même, « préférant l'enfer à l'ingrate société des hom- « mes en qui il ne croyait plus ». Avec la désinvolture

du neveu de Rameau, aujourd'hui il méprise la gloire, se moque de « la mesquine adulation de la foule », raille « la Banque de la Renommée », et demain il s'écriera dans un délire des grandeurs : « C'est faux. Je l'aime, la gloire. « J'en raffole, je l'idolâtre ; je boirais jusqu'à la lie cette « glorieuse ivresse. Je voudrais que de l'encens monte en « mon honneur de chaque colline et de chaque hameau, de « chaque ville et de chaque cité de cette terre. Gloire, re- « nommée, vous êtes le souffle vivifiant, le sang nourricier. « Un homme ne vit point tant qu'il n'est pas fameux ». Un jeune poète va un beau jour lui porter une ode sur une flûte grecque, est fort aimablement reçu et part, ravi de la promesse que son ode sera bientôt publiée ; l'ode ne paraissant pas, il retourne, est accueilli par un homme morose qui lui déclare brutalement : « Vous n'avez jamais écrit pareille ode » et le menace d'une bonne correction s'il ne prend pas la porte au plus tôt. Une autre fois l'éditeur d'un journal new-yorkais va trouver Poe, lui fait une remarque incidente sur *le Corbeau*. « Jamais de de ma vie, dit-il, je n'ai entendu de pareilles imprécations. C'était tout bonnement effrayant. Jamais pareille profanation de langage ne s'est fait entendre hors d'un cabanon. » La plus poignante description, toutefois, est celle de Griswold, montrant le malheureux dément tour à tour exalté par ses extases amoureuses ou traqué par la manie des persécutions : « Il parcourait les rues, en proie à la folie ou à la mélancolie, les lèvres agitées par d'obscures malédictions, ou les regards élevés en une ardente prière, non qu'il priât pour lui-même, car il déclarait se sentir déjà damné, mais pour le bonheur des objets actuels de son idolâtrie ; ou bien, absorbé dans la contemplation de son cœur dévoré d'angoisses, il s'en allait, le

visage assombri par de noires pensées, braver les orages déchaînés ; et, toute la nuit, les vêtements trempés et les bras agités dans les vents et la pluie, il semblait s'adresser à des esprits qu'il évoquait. » En présence de cette énigmatique incohérence, il va de soi, comme le remarque son premier critique médical, que « Poe vécut et mourut incompréhensible pour ses amis. Ceux qui ne l'avaient jamais vu dans un paroxysme ne pouvaient croire qu'il fût l'être pervers et vicieux décrit dans les histoires qui circulaient sur ses procédés erratiques. Pour ceux qui l'avaient vu, il y avait en lui deux hommes : l'un, ce reprouvé anormalement impie et mauvais ; l'autre, ce paisible gentleman plein de dignité ». « L'antique fable des deux esprits antagonistes emprisonnés dans le même corps, entrevoit Willis, la légende de l'homme possédé à la fois par un démon et par un ange semble s'être réalisée, si tout ce que l'on dit est vrai, dans le caractère de cet homme extraordinaire. » Bref, pour en revenir à notre comparaison antérieure, on voit désormais combien tragiquement, sous l'action de la folie, ce phare à éclipses qu'était la pauvre personnalité de Poe avait en quelques années accru l'intensité de ses feux et la vertigineuse rapidité de ses évolutions.

Il y eut encore quelque gaieté, cependant, en ce stérile été de 1840 ; quelques visiteurs de la ville, des visiteuses surtout, nous en ont laissé des récits pleins de charme, mais d'un charme morbide : on sent, par les attentions mêmes, par les égards des hôtes, qu'on est en présence d'un malade, d'un de ces malades qui ont la tête faible, d'un grand enfant à demi irresponsable. Mais, avec les rigueurs de la saison, vinrent les suprêmes détresses « d'une affreuse pauvreté » et les angoisses finales de la

mort. « Mrs Poe déclinait rapidement, dit une visiteuse charitable. Je la vis en sa chambre à coucher. Tout y était d'une tenue et d'une propreté si parfaites, en même temps que d'une misère et d'un délabrement si poignants, que j'eus un serrement de cœur à la vue de la pauvre malade... Il n'y avait pas de couverture au lit qui n'avait qu'une paillasse, un couvre-pieds et des draps d'une blancheur immaculée. Il faisait froid, et la pauvre poitrinaire avait ces affreux frissons qui accompagnent la fièvre hectique des phtisiques. Elle était étendue sur ce grabat, enveloppée dans le manteau de son mari, avec un grand chat tigré sur sa poitrine... Il n'y avait pas autre chose que ce chat et ce manteau pour réchauffer la malade, si ce n'est quand son mari lui prenait les mains et sa mère les pieds. Mrs Clemm aimait passionnément sa fille, il était affreux de voir sa détresse en présence de cette maladie, de cette pauvreté, de toute cette misère. » Que faire ? hélas ! mendier ? mendier pour Poe ! « Aussitôt que je me fus avisé de ces tristes faits, dit Mrs Gove-Nichols, je me rendis à New-York et m'assurai la sympathie et les services d'une dame [Mrs Marie-Louise Shew] dont le cœur et la main ne cessaient de s'ouvrir aux pauvres et aux malades. Un lit de plume, d'amples couvertures et quelques autres secours furent les premiers résultats de cette œuvre de charité. La dame en question organisa une souscription privée qui rapporta 60 dollars dès la semaine suivante. » Ce ne fut pas encore suffisant : il fallut recourir pour Poe et sa femme à la même charité publique que, trente-cinq ans plus tôt, pour son père et sa mère agonisant à Richmond. « Nous regrettons d'apprendre, publiait en décembre l'*Express* de New-York, qu'Edgar A. Poe et sa femme sont l'un et l'autre dangereusement atteints de consomption et

que la main du malheur pèse lourdement sur leurs affaires temporelles. Il nous coûte d'avoir à dire qu'ils en sont réduits à pouvoir à peine se procurer les choses de première nécessité. C'est là une bien dure épreuve, et nous espérons que les amis et les admirateurs de Mr Poe s'empresseront de venir à son aide en cette heure de cruelle pénurie ! » Willis, en son *Home Journal*, s'empressa de répandre, en le développant longuement, cet appel à la solidarité commune. Chose triste à dire, Poe se montra moins froissé d'une pareille démarche qu'on ne pourrait s'y attendre ; et sa lettre à Willis, plus agressive que larmoyante, manifeste moins d'indignation au sujet du zèle indiscret de ses amis que d'irritation à l'égard de ses prétendus ennemis, lesquels « profitent de son malheur, dit-il, pour le persé-« cuter plus que jamais. » Ainsi, chez un homme naguère si fier, la déchéance mentale venait collaborer avec la misère pour amener à sa suite un abaissement moral.

Si grande que fût la détresse, elle fut du moins soulagée avec autant de délicatesse que d'intelligence par la bienfaisante personne dont il a été parlé. Fille d'un médecin à qui elle devait d'utiles connaissances médicales, Mrs Shew sut apporter aux deux malades quelque chose de plus précieux encore que des soins matériels : elle fut d'un dévouement sans bornes. « Elle fut *tellement* bonne pour Virginie, dit Mrs Clemm, elle la soigna jusqu'au dernier jour, comme si elle eût été sa sœur ». « Très « bonne et très chère amie, lui écrivait Poe l'avant-« veille du jour fatal, ma pauvre Virginie vit encore, « quoiqu'elle baisse rapidement et souffre maintenant « beaucoup. Puisse Dieu lui accorder de vivre jusqu'à « ce qu'elle vous revoie et vous remercie encore ! Son « cœur déborde pour vous, comme le mien, d'une grati-

« tude infinie, inexprimable... Mais venez ; oh ! venez « demain ! Oui, je serai calme, tout ce que vous désirez « si noblement me voir... Le Ciel vous bénisse et adieu ! » Mrs Shew vint, et la jeune mourante, lui faisant ses adieux, tira de dessous son oreiller un portrait de son mari et le lui donna. En sa sollicitude suprême ne léguait-elle pas ainsi à l'amie dévouée le pauvre être impuissant qu'elle laissait derrière elle plus seul et plus exposé que jamais ?

Le lendemain, 30 janvier, Virginie Poe n'était plus Enveloppé en un beau linceul de toile blanche (pauvre luxe cher à Mrs Clemm !) le frêle corps d'un être dont la vie n'avait été que charme et douceur fut le surlendemain enseveli dans la tombe ancestrale des Valentine, à l'église réformée de Fordham. « Les cieux étaient de cendre et désolés » en cette triste matinée de février, et la brise si âpre que le poète dut s'envelopper en son vieux manteau militaire, le manteau de West-Point qui, dernière épave de naufrages anciens, devait encore, après avoir réchauffé un corps désormais glacé, protéger le sien pendant deux hivers. « Aucun homme, a dit Poe, ne « ne peut se vanter d'avoir le droit de se plaindre du Des- « tin, quand il garde jusqu'en son adversité l'immuable « amour d'une femme. » Maintenant qu'il n'avait plus cet amour, qu'allait devenir le malheureux Poe en son veuvage ?

V. — *Mrs Shew et « Eureka ».*

Après cette douloureuse séparation, Poe, épuisé de fatigue et de chagrin, retomba malade : une fièvre intermittente se déclarait. Fidèle à sa promesse, Mrs Shew ne

l'abandonna pas, lui envoyant toniques et calmants ; lui-même renvoya spontanément le vin tentateur qui avait ranimé les dernières forces de Virginie. Au bout de quelques jours, Poe, se croyant remis, voulut reprendre ses affaires. Un autre procès le menaçait : un journal de Philadelphie venait de renouveler, à propos du malencontreux *Manuel de Conchologie*, les accusations de plagiat vieilles de sept ans. Une rechute s'ensuivit, si grave qu'elle mit en danger les jours de Poe. Il fallut encore recourir au moyen désespéré : une nouvelle souscription. Le général Scott la recommanda, déclarant qu' « il y avait en cet homme calomnié de nobles traits et qu'après tout l'Amérique devait prendre soin de ses hommes de lettres aussi bien que de ses soldats. » Cent dollars furent ainsi recueillis ; il était temps : Poe se mourait. « En ses meilleurs moments, dit Mrs Shew, le pouls de Poe n'avait que dix pulsations régulières ; après quoi, il s'arrêtait. Je déclarai qu'il avait une lésion d'un côté du cerveau ; et, comme il ne pouvait supporter ni stimulants ni toniques sans donner des signes d'insanité, je n'avais pas grand espoir qu'il pût se remettre de cette fièvre cérébrale, due à d'extrêmes souffrances physiques et mentales. » La nuit, un invincible sentiment de peur l'envahissait, et il redoutait plus la solitude que la mort ; dès que Mrs Clemm, assise à son chevet, cessait de caresser de la main son front brûlant, comme un enfant alarmé, il s'écriait : « Non, non, pas encore ! » Enfin, la convalescence vint, lente, fragile, pleine de faiblesse et d'inquiétudes, bien que soumise à une hygiène sévère. Et, une fois de plus, l'inguérissable buveur de s'écrier : « En voilà « assez : les causes qui me poussaient à cette folie de boire « n'existent plus, et j'ai fini de boire pour toujours. »

Par malheur, « la folie de boire » se trouva pour le moment remplacée par une folie maniaque des mieux caractérisées. En dehors de ses innocentes recréations parmi ses fleurs et parmi ses bêtes, un bruant, un perroquet, la chatte Catarina, en dépit de ses longues promenades au petit bois, le long des vergers, sur le haut aqueduc, Poe ne cessait guère de manifester une inquiétante exaltation de toute sa personnalité, aussi bien dans l'expansion de ses sentiments que dans la suractivité de son intelligence. Un soir qu'il était à l'office religieux en compagnie de Mrs Shew, au verset : « *C'était un homme dans l'affliction qui connaissait bien des malheurs* », il se précipita dehors trop ému pour pouvoir rester. « A l'hymne : « *Jésus, Sauveur de mon âme* », il se trouva debout près de moi, dit sa compagne, chantant, sans regarder dans le livre, d'une claire et belle voix de ténor. Il avait l'air inspiré. »

Mrs Shew savait bien les dangers d'une tension aussi vibrante. Un jour que Poe lui parlait avec une emphase anormale de ses vastes projets de revues, de ses grandes espérances de succès triomphal, « sachant, dit-elle, qu'il ne vivrait pas longtemps : car le mal avait profondément atteint son organisme,... je lui déclarai en toute candeur que rien ne pourrait le sauver d'une mort certaine, si ce n'est une vie prudente et calme avec une femme assez aimante et assez forte pour diriger ses affaires. » Si par cette femme Mrs Shew n'entendait pas Mrs Clemm, son conseil était singulièrement imprudent : car le cas de Poe était désormais par trop désespéré pour qu'un second mariage ne fît pas une victime de plus. La conseillère mal avisée en sut quelque chose : Poe s'éprit d'elle. C'est en vain qu'elle l'avait prévenu de sa

parfaite ignorance en littérature, qu'elle lui avait déclaré n'avoir jamais lu ses poésies ni ses autres œuvres, que son cœur trouvait assez de douleurs réelles pour n'avoir pas besoin de sympathiser avec des maux imaginaires : peines perdues ! Poe lui assura que c'était « à cause même de mon ignorance (c'est Mrs Shew qui parle) et de mon indifférence pour les honneurs de ce monde qu'il m'aimait, que c'était pour cette raison que j'étais un repos pour son âme. » Aussi, dès le 13 mars, lui adressait-il en vers, une ardente déclaration, où il donnait libre cours à cette nouvelle passion idéale, « née, dit-il, « d'une gratitude qui ressemble de si près à un culte, « née de la résurrection d'une foi, profondément ense- « velie, en la vérité, en la vertu, en l'humanité ;... » il vibre à la pensée que son âme communie avec l'âme d'un ange, « Ah ! Marie-Louise !... avec ce cher nom « pour texte, je ne puis écrire, je ne puis parler, je ne « puis même penser, hélas ! je ne puis sentir : car ce « n'est pas sentir que se tenir ainsi immobile sur le seuil « doré de la porte grande ouverte des Rêves, plongeant « des regards extatiques jusqu'au fond des éblouissantes « perspectives, et tout vibrant de voir, à droite, à gau- « che, sur toute la voie, au milieu de vapeurs empour- « prées, jusque dans les profondeurs où s'arrête le re- « gard, *toi et toi seule.* »

Conforme à sa nature extatique, la sentimentalité platonique de Poe avait pu, sa vie durant, se satisfaire plus ou moins pleinement dans la présence réelle de sa chère Virginie. Maintenant que celle-ci n'était plus, cette passion sévrée de tout aliment, exposée à la double action néfaste de la solitude et du malheur, fatalement s'exaspérait et, participant à la surexcitation générale de Poe

à cette époque, elle atteignait les phases suprêmes de la folie érotique : « folie chaste, disent les spécialistes, qui ne paraît inspirer que des sentiments purs, des pensées élevées; culte exalté pour celui ou celle qui en est l'objet, tantôt un être réel, tantôt un être imaginaire, tantôt plusieurs êtres à la fois ». C'est ainsi que nous n'aurons plus guère dans la vie de Poe qu'un spectacle étrangement pathétique, celui d'un pauvre être désemparé qui, indifférent à toute considération sociale ou humaine, s'attache avec l'énergie désespérée d'un naufragé à toute femme, à toute jeune fille, assez sensible pour lui témoigner la moindre sympathie, la moindre pitié.

Une activité intellectuelle, non moins caractéristique, coïncide avec cette exaltation sentimentate et en masque parfois les effets. Poe ne publiait guère pourtant; en toute cette année 1847, il ne donna, outre ces vers intimes à Mrs Shew dans le *Home Journal* (car il les publiait, réduit à faire argent de tout), que *le Domaine d'Arnheim* dans le *Columbian Magazine* de mars, un article sur Hawthorne dans le *Lady's Book* de novembre, et le poème d'*Ulalume* dans l'*American Whig Review* de décembre. Toute son attention, alors concentrée sur la cosmogonie, provoquait un surprenant réveil de ses facultés logiques. Il ne visait à rien moins, disait-il, qu'à donner, par ses seuls moyens, « une démonstration neuve et irréfutable du plus vaste problème qui soit : la création du monde. » Il faudrait pouvoir le suivre en ses studieuses veilles nocturnes comme en ses infatigables promenades solitaires sur l'aqueduc du Harlem ou au petit bois de pins, méditant avec un enthousiaste acharnement sur le chaos, les atomes, les nébuleuses, les astres et leurs merveilleux satellites... Quant vint l'hi-

ver, on le voyait, la nuit, par le plus grand froid, enveloppé de son vieux manteau de soldat, aller et venir, pendant de longues heures, sous la véranda de sa chaumière, l'âme hantée par la solution du grand problème. La pauvre Mrs Clemm, qui ne voulait point le perdre de vue, l'accompagnait anxieusement en ses déambulations intrépides, le soutenant de son bras, jusqu'à ce qu'épuisée de fatigue elle tombât assise ; alors il s'arrêtait, il lui expliquait ses idées, il lui demandait si elle avait bien compris ; elle lui donnait, bonne âme, en guise de réponse, une ou deux tasses de café chaud ; et puis, ça recommençait. Rien d'étonnant qu'au bout de six mois de réflexions si intenses, Poe crut enfin avoir à jamais dissipé les ténébres du chaos : *Eureka* ! s'écria-t-il, donnant le noble cri d'Archimède en titre à son prestigieux traité de cosmogonie.

Avec une ardeur non moins confiante, Poe avait repris ses anciens projets de revue, lançant prospectus sur prospectus, promettant articles et chroniques d'Europe comme d'Amérique, de Londres, de Paris, de Rome, de Vienne... A ce débordement d'activité mentale correspondait un égal besoin d'agitation physique, que ne satisfaisaient point ses marches continuelles : il lui fallait de grands voyages. Et cette double exubérance vitale se résumait elle-même, comme il arrive presque toujours en pareil cas, en une santé, ou plutôt en l'illusion d'une santé excellente, l'exaltation factice du cerveau ne faisant que masquer le délabrement réel des organes. « Ma santé « est meilleure, écrit Poe le 4 janvier, elle est excel- « lente. Je n'ai jamais été si bien... Laissez-moi vous « parler du *Stylus*. Je suis décidé à le publier moi-même. « Subir un contrôle, c'est se ruiner. Mon ambition est

« grande. Si je réussis, je me trouve au bout de deux « ans en possession de la fortune et d'infiniment plus. « Mon intention est de parcourir le Midi et l'Ouest et de « tâcher d'intéresser mes amis, de manière à débuter « avec une liste d'au moins cinq cents abonnés. Avec « cette liste je puis prendre la chose sur moi... En tout « cas, réussir, je le *veux*. » Il faut des fonds, à vrai dire, même et surtout pour voyager en Amérique Mais l'inventeur d'une cosmogonie nouvelle saurait-il être en peine? Que ne bat-il monnaie avec ses idées métaphysiques? Eh! oui, il va conférencier sur l'Univers. « Je pense, dit-il, que, sans être trop présompteux, je puis compter sur un auditoire de trois ou quatre cents personnes; et, s'il y en a seulement trois cents, je me trouverai en état de poursuivre mon but. »

Avec le jour de la conférence vint, par malheur, une tempête que le législateur des éléments n'avait su ni mater ni prévoir : elle eut la mauvaise grâce de glacer le zèle escompté des trois cents auditeurs; il n'en vint qu'une soixantaine. Devant cette « heureuse élite », notre cosmogoniste improvisé n'en parcourut pas moins les espaces infinis avec une ardeur infatigable, si infatigable qu'il prodigua pendant plus de deux heures d'horloge ses merveilleux trésors de raisonnements et d'intuitions. « Il paraissait inspiré, dit un témoin qui n'avait jamais assisté à pareille fête, et son inspiration était ressentie par la maigre assemblée presque douloureusement. » « Il procédait intrépidement, dit un autre, d'une solennelle allure uniforme, ne se souciant pas plus de plaire que de déplaire à ses auditeurs; parfois même inconscient peut-être de leur présence, alors qu'il tournait son œil froid, au regard absorbé, apparemment éteint en dépit de l'ar-

deur de son inspiration, non pas vers ces hommes et ces femmes qui l'écoutaient, mais vers ces sublimes sphères célestes dont il exposait en un langage si élevé l'origine et les destinées. » Cette description de l'orateur inspiré complète dignement celle du philosophe exalté et de l'amant extatique : pour tout spécialiste compétent, Poe était alors en pleine phase maniaque.

L'échec pratique de cette tentative n'eut, du reste, pas la moindre influence sur l'inconscience absolue de notre chimérique publiciste : « Tout s'est passé comme je le dési-« rais, écrit-il à un ami, et mon succès final est certain ; si-« non, j'abandonne mes droits au titre de Vates... Aussi « suis-je bien tranquille sur le compte de ma conférence : « ce que j'ai avancé viendra en temps opportun révo-« lutionner le monde des sciences physiques et métaphy-« siques. Je dis ceci avec calme ; mais je le dis... » et il n'en ajoute pas moins à sa lettre douze pages de post-scriptum pour étayer quelque peu ses chancelantes démonstrations. Au cours d'une discussion, un ami de Mrs Shew, s'étant risqué à faire quelques objections à ses conclusions panthéistes, remarqua soudain que son ton et ses manières, d'abord très calmes, changeaient d'une façon inquiétante. « Une expression de méprisant orgueil, digne du Satan de Milton, illumina sa délicate face pâle et son large front ; un étrange frémissement parut agiter et amplifier pour un instant sa mince personne ; finalement il s'écria : « Ma nature tout entière *se révolte* à l'idée qu'il peut y avoir dans l'Univers quelque Être qui soit supérieur *à moi* ». Quelques jours plus tard, autre manifestation typique. Il se présente chez l'éditeur Putnam « d'une manière quelque peu nerveuse et surexcitée » pour une affaire « de la plus haute

importance. » Il ne s'agissait de rien moins, dit-il, que de la publication d'*Eureka*. Ce livre « obtiendrait du premier coup un intérêt si intense et si universel que l'éditeur pourrait renoncer à toutes ses entreprises et faire de ce seul livre l'affaire de toute sa vie. Une édition de 50.000 exemplaires pourrait suffire pour débuter ; mais ce serait un mince début... Tout cela dit et bien autre chose encore, non pas avec ironie ni en manière de plaisanterie, mais avec une intensité sérieuse. » Mr Putnam, « impressionné » malgré tout, se décida à tirer le livre, non pas, il est vrai, à 50.000 exemplaires, mais à 500 ; et ce fut « un bouillon ». Ainsi parut en juin 1848, *Eureka poème en prose*, par Edgar A. Poe, dédié à Alexandre de Humboldt. La préface, la conclusion et mainte autre partie du livre indiquent nettement l'état mental du pauvre philosophe inspiré.

La santé physique et la santé morale de Poe se trouvent, avec plus de précision encore, décrites dans le récit suivant, qui renseigne, en outre, sur ses procédés de composition poétique à cette époque. Un jour, de passage chez Mrs Shew, le poète se plaint de ne plus pouvoir, en son épuisement, écrire de vers. Or les cloches sonnaient alors aux églises voisines ; Mrs Shew écrit sur une feuille : « Les cloches, par E.-A. Poe », et, au dessous, elle ajoute : « Les cloches, les petites cloches d'argent ». Sur ce thème, machinalement Poe développe une strophe. Mrs Shew suggère : « Les lourdes cloches de fer. » Nouvelle strophe à demi inconsciente ; et ainsi le poème entier. Fatigué, Poe se retire dans une chambre voisine et y dort douze heures, le pouls battant à peine, la tête démente. Le lendemain, il ne semblait se rappeler ni son travail de la veille, ni son état morbide de la nuit.

On devine, à lire ce récit, quelle aimable intimité s'était établie entre le poète et sa bienfaitrice : l'exaltation de Poe en rompit vite le charme. Par bonté, sans doute, et aussi pour flatter ses goûts d'esthète, Mrs Shew avait donné carte blanche à l'auteur de *Landor's Cottage* pour la décoration d'une salle de musique et d'une bibliothèque; jugez de la reconnaissance de Poe par le ton de sa réponse : « Ma chère « amie Louise, rien ne m'a donné depuis des mois plus « de plaisir réel que votre lettre... Quelle bonté de votre « part que de me permettre de vous rendre ce *petit ser-* « *vice* !... Louise ! la plus brillante, la moins égoïste de « toutes les créatures qui m'aiment !... » Inquiète de ces élans passionnés, Mrs Shew essaye vainement d'y mettre un frein; Poe s'en offense et n'en recommence que de plus belle. Alarmée, elle se décide enfin à prendre congé de son trop amoureux malade; en une interminable lettre affolée, Poe la supplie, la conjure de ne point l'abandonner, de ne point abandonner sa « pauvre âme perdue ». « De si tendres et si loyales natures, dit-il, sont toujours « fidèles jusqu'à la mort; mais vous n'êtes pas morte, « vous êtes pleine de beauté et de vie !... Oh ! Louise, « que de douleurs il y a devant vous ! Votre naïve et « sympathique nature sera constamment blessée en ses « contacts avec le monde vide et sans cœur; et moi, « hélas ! si quelque pur amour de femme loyale et tendre « ne me sauve, à peine resterai-je une année de plus « vivant !... Pourquoi détourner votre âme de son vrai « devoir à l'égard des affligés pour la donner au monde « ingrat et avare ?... Il est trop tard; la cruelle marée « vous emporte flottante.. C'est là une terrible épreuve « pour moi. »

La triste éloquence décousue de cette lettre, qu'on ne peut guère citer en son intégrité, sembla à Mrs Shew sans remède : elle ne répondit point ; et jamais plus la charitable bienfaitrice et son trop fervent protégé ne se rencontrèrent ici-bas. La « pauvre âme perdue » de Poe dut se mettre en quête d'autres sauveurs.

VI. — *Mrs Whitman*

Ce sauveur fut pour l'heure une femme de lettres que Poe n'avait, pour ainsi dire, jamais vue. De six années plus âgée que lui, Mrs Sarah Whitman, de Providence, depuis quinze ans veuve d'un avocat de Boston, s'était fait une certaine célébrité par ses vers et aussi, il faut bien le dire, par ses excentricités de mise, de manières et d'idées : elle était romanesque, mystique, théosophe même et, partant, se laissait facilement entraîner par ses tendances supertitieuses et sentimentales.

Poe a lui-même raconté d'une manière plus ou moins vraisemblable la genèse de sa nouvelle passion idéale. Une allusion aux « excentricités » de Mrs Whitman attira son attention, dit-il : il les retrouvait en lui-même. « Une « profonde sympathie s'empara dès lors de mon âme... « Dès cette heure je vous aimai. Je n'ai jamais depuis « ni lu ni entendu votre nom sans éprouver un fris- « son à la fois de ravissement et d'anxiété... Mon âme « buvait, avec une soif délirante, tout ce ce qu'on disait « à votre sujet en ma présence ». Mrs Whitman ayant, par une curieuse coïncidence, adressé à l'auteur du *Corbeau* une « Valentine » innocente, Poe y vit une intervention du Destin : « Je me perdis pendant des semaines en un « rêve où tout n'était que félicité », En cette disposition

mystique, il relit ses anciens vers à Hélène : « ils expri-
« maient tout, *tout* ce que j'aurais voulu vous dire, si plei-
« nement, d'une manière si précise et si exclusive, qu'un
« frémissement de superstition intense parcourut tout
« mon être... Pour un homme accoutumé comme moi au
« calcul des Probabilités, ils prenaient positivement un air
« de miracle ». Dès lors, Sarah Whitman devient pour lui sa seconde Hélène, et il lui adresse ces magnifiques vers dans lesquels il la décrit telle qu'il l'aurait vue une fois à Providence, amante séraphique en son parterre de roses transfigurées par l'extase, l'un des plus beaux et des plus étranges chefs-d'œuvres qu'ait jamais inspirés l'amour platonique. « La sainte passion qui brûle *pour*
« *elle* en mon sein, se dit Poe, vient du Ciel, est céleste, et
« n'a point de souillure terrestre. C'est ainsi que dans les
« replis de son cœur pur doit reposer au moins le germe
« d'un amour réciproque ». En lisant ces vers anonymes, Mrs Whitman se douta peut-être de cette merveilleuse prédestination ; en tout cas, elle se garda pour le moment d'en faire le moindre aveu.

Secrètement Poe s'informa des sentiments de son âme-sœur auprès d'un amie de Providence ; cette amie n'eut naturellement rien de plus pressé que de remettre entre les propres mains de Mrs Whitman cette lettre confidentielle, à l'heure même où une autre amie faisait d'identiques révélations. L'âme-sœur, ainsi prévenue, garda encore le silence. Alors Poe se déclare publiquement : dans une conférence à Lowell, il place Mrs Whitman au premier rang parmi les poètesses américaines pour la perfection de l'art, l'enthousiasme, l'imagination et, à proprement parler, le génie. Toujours même silence. Apparemment désespéré, Poe part pour le Midi,

y ébauche une intrigue nouvelle, s'engage même, lorsque lui parviennent enfin deux strophes d'un poème sur *Une nuit d'Août*. C'était Mrs Whitman qui, après deux mois de délais, se décidait à ainsi répondre, « en badinant », dit-elle, aux déclarations indirectes de Mr Poe. Voilà aussitôt la grande flamme platonique rallumée ! « O Dieu!. « s'écrie Poe, que de temps,... *que de temps* ! j'ai attendu « *en vain*, espérant contre tout espoir,... jusqu'à ce que « je fusse enfin devenu la proie d'une humeur bien plus « sombre,.. bien plus insensée que le désespoir !... J'al- « lais prendre une voie qui m'aurait mené loin, loin *de* « *vous*, ma douce, douce Hélène, loin du rêve divin de « votre amour ».

Cette longue, longue missive passionnée ne suffit pas aux effusions de son cœur débordant ; Poe accourt à Providence, il se présente chez sa bien-aimée. « Dès que « vous êtes entrée dans la pièce, dira-t-il plus tard, pâle, « hésitante, le cœur manifestement opprimé, j'ai pour la « première fois de ma vie senti ; j'ai, tout tremblant, « reconnu l'existence d'influences spirituelles qui échap- « pent entièrement à la raison. Je vis que vous étiez « *Hélène, mon Hélène*, l'Hélène de mille rêves, celle que « le grand Donateur de tous les biens avait prédestinée « pour moi, pour moi seul... Et mon âme entière frisonna « d'une extase tremblante ». Il passa deux soirées chez elle, « heures célestes où sa tête vacillait sous le « charme enivrant de sa présence » ; et, par suite d'une coïncidence ou d'une intention également remarquables, c'est dans un cimetière que, les larmes aux yeux, il lui dit : « Hélène, j'aime maintenant, j'aime pour la pre- « mière et unique fois de ma vie ». Troublée, éperdue, Mrs Whitman ne répond pas ; elle hésite, elle consent seule-

ment à s'exprimer par écrit. « Quoique ma révérence pour votre intelligence, écrit-elle, et mon admiration pour votre génie fassent que je me sens comme un enfant en votre présence, vous n'êtes peut-être pas sans savoir que je suis de bien des années plus âgée que vous ? » « Eh « quoi ! lui répondit-il, *chérie*, ne sentez-vous pas que « c'est ma nature la plus divine, mon être spirituel qui « brûle et languit de s'unir au vôtre. L'âme a-t-elle un âge ? « L'immortalité peut-elle envisager le temps ? Ce qui n'a « ni commencement ni fin peut-il tenir compte de quelques « misérables années de vie incarnée ?... » Mrs Whitman finit par avouer des objections plus difficiles à exprimer. « Que de fois, écrit-elle, n'ai-je pas entendu dire de vous : Il a de grandes facultés intellectuelles, mais pas de principes, pas de sens moral ». Et Poe de répondre « Est-il « possible que de telles expressions aient pu être répé- « tées à moi, — à moi ; — par celle que j'aimais, ah ! que « j'aime !... Par le Dieu qui règne aux cieux, je vous « jure que mon âme est incapable de déshonneur, qu'à « l'exception de folies et d'excès intermittents que je « déplore amèrement,... je ne puis me rappeler aucun « acte de ma vie qui puisse faire monter de la rougeur « à ma joue, ou à la vôtre »..,

En fait, des tiers, amis de Mrs Whitman et ennemis de Poe, s'étaient interposés pour empêcher ce mariage. « Connaissez-vous Sarah-Hélène Whitman ? écrivait l'un d'eux à Griswold. Vous êtes naturellement au courant de son mariage avec Poe. Elle m'a paru une brave fille, et Poe vous savez ce qu'il est... Je sais bien, ajoute ce profane humoriste, qu'une veuve d'un certain âge épousera n'importe quel homme qui ne soit pas nègre ; mais cela me semble tout de même ici une terrible conjecture.

Mrs Whitman n'a-t-elle pas des amis de votre connaissance qui puissent loyalement lui *expliquer* Poe ? Je n'ai jamais tenté pareille chose qu'une fois en ma vie, et le résultat immédiat fut deux ennemis et la précipitation du mariage. Tout de même je crois qu'il faut la détromper. » La belle-sœur de Mrs Osgood, très au courant des aventures plus ou moins extatiques de Poe, dut à ce propos intervenir, et d'autres encore, sans nul doute ; car Poe ne tarda pas à écrire : « Ne vous rappelez-vous pas « avec quel profond soupir je vous ai dit : « Mon cœur « souffre, car je vois que vos amis ne sont pas les miens. »

De Lowell où il s'est rendu pour une nouvelle conférance, Poe n'en renouvelle pas moins à Mrs Whitman ses protestations ; il la conjure d'avoir confiance en lui, il la supplie de réaliser les poétiques rêves de bonheur qui hantent son imagination. « J'ai laissé ma fantaisie errer « avec vous et avec ceux qui vous aiment, vers les rives « de quelque paisible rivière, en quelque charmante vallée « de notre pays. C'est là qu'en un coin de terre qui ne « sera pas trop éloigné du monde, nous exercerons un goût « que n'entraveront point des conventions banales... en « bâtissant pour nous-mêmes une chaumière d'une beauté « étrange, quoique simple. Oh ! les charmantes et magni- « fiques fleurs... qui l'enseveliront, la splendeur des « magnolias et des tulipes qui en seront les gardiens, le « luxueux velours des pelouses, le miroitement du ruis- « seau qui coulera tout près de la porte, le paisible con- « fort d'un intérieur plein de goût, la musique, les livres, « les tableaux sans ostentation, et, par dessus tout, l'a- « mour, l'amour qui répand sur l'ensemble une *gloire* inal- « térable. » Hélas ! la séraphique amante hésitait toujours à prendre pied en ce terrestre paradis de leurs célestes

amours; l'Eléonore de quarante-cinq printemps se méfiait de ce nouveau Vallon du Gazon-Diapré, évoqué à son intention. N'y tenant plus, Poe lui annonce sa venue pour le samedi suivant.

Or Poe ne vint pas. Un subit accès de mélancolie l'avait terrassé en route, « un horrible pressentiment du malheur » l'enveloppant comme « l'ombre de la Mort ». « Je me « mis au lit, écrit-il, et pleurai durant une longue, longue « et hideuse nuit de désespoir. Quand le jour parut, je « me levai et tâchai de calmer mon esprit,... mais rien « n'y faisait : le démon me tourmentait encore. Enfin je « me procurai deux onces de laudanum,... j'en avalai la « moitié,... je perdis entièrement la raison,.. Laissez-« moi omettre les affreuses horreurs qui suivirent. Un « ami était là qui m'aida et (si l'on peut dire ainsi) me « sauva... Il paraît qu'après que le laudanum fut rejeté « de mon estomac, je redevins calme et, pour un obser-« vateur superficiel, sain d'esprit ».

Cependant Mrs Whitman attendait toujours. Le mardi matin, Poe se présente ; elle refuse de le recevoir, attribuant son retard à un accès d'ivresse. Il insiste ; nouveau refus. Il écrit : « Très chère Hélène,... je suis très ma-« lade, — tellement qu'il me faut rentrer chez moi au « plus tôt ; — mais, si vous me dites : « Restez », je tâ-« cherai de le faire. Si vous ne pouvez me voir, écrivez « *un seul mot* pour me dire que *oui*, vous m'aimez, et « qu'*en toutes circonstances* vous serez à moi. » Elle cède, elle le reçoit l'après-midi même. Expliquant sa crise par l'inquiétude dans laquelle le jetaient ses indécisions, Poe se remet à plaider sa cause « avec l'éloquence (c'est Mrs Whitman qui parle) qu'il savait déployer avec une puissance sans égale. » Le lendemain, Mrs Whitman lui

lit quelques passages d'une lettre la mettant en garde contre lui ; il semble « profondément affligé » et profite de l'arrivée de quelques visiteurs pour se retirer ; elle ajoute : « Nous nous reverrons ce soir. » Il ne revient pas, mais « passe la soirée dans le bar de son hôtel, et, après une nuit de délire frénétique, revient le lendemain chez ma mère (c'est encore Mrs Whitman qui parle) en un état de grande surexcitation et de grandes souffrances mentales, déclarant que son bonheur en ce monde et dans l'éternité dépendait de moi. » Les éclats de sa voix retentissaient dans toute la maison avec des accents déchirants. « Jamais je n'ai rien entendu de si effrayant, dit la pauvre femme, effrayant jusqu'à en être sublime. Il me saluait comme un ange envoyé pour le sauver de la perdition... Dans l'après-midi, il se calma... » Un médecin convoqué, constatant des symptômes de « fièvre cérébrale », conseilla de le transporter chez un ami » ; il y reçut les meilleurs soins jusqu'à sa guérison.

Qui le croirait ? Si pleinement édifiée qu'elle le fût sur l'état mental et moral de Poe, Mrs Whitman, en dépit des supplications de sa mère et de ses amis, consentait quelques jours plus tard à devenir la femme de ce malade désespéré, sous la condition expresse, il est vrai, qu'il ne toucherait désormais aucun stimulant. Poe jura une fois de plus de ne jamais céder à la maudite tentation ; et, le lendemain soir, quittant Providence, il écrivait : « Ma très chère Hélène, *si* bonne, si loyale, si généreu-
« se, si inaccessible à tout ce qui aurait ému tout autre
« être qu'un ange ; bien-aimée de mon cœur, de mon ima-
« gination, de mon intelligence ; vie de ma vie, âme de
« mon âme, chère Hélène, comment vous remercierai-je
« jamais comme je le devrais ? Je suis calme et tranquille ;

« et, n'était une ombre étrange du malheur qui me « hante, je serais heureux. Que je ne sois pas suprê- « mement heureux, alors même que je sens votre « amour en mon cœur, me terrifie. Qu'est-ce que cela « veut dire ? Peut-être n'est-ce que l'inévitable réaction « après tant de surexcitations. » A son arrivée à Fordham, Mrs Clemm trouva Poe, en effet, « *tellement changé* qu'elle eut de la peine à le reconnaître. »

Alors se suivirent, longues, fréquentes, presque quotidiennes, les lettres de Poe à Mrs Whitman, toujours sur le même ton d'exaltation suprême. « Elles expliquent, dit celle-ci, mieux que toute autre chose les singuliers éléments de sa complexe nature : l'intense superstition, la terreur obsédante du mal, le tendre amour plein de remords l'imagination prophétique, tantôt fière et triomphante, tantôt mélancolique et alarmée, l'extrême sensibilité au blâme, la protestation indignée et douloureuse contre les reproches injustes. » Elles expliquent, hélas ! bien plus encore ; elles sont autant d'irrécusables témoignages de démence, d'une démence faite d'exaltation maniaque qui, dans la même page, avec une mobilité vertigineuse, mêle, sans plus d'égard pour le sens commun que pour le sens moral, la dépression mélancolique, la folie des grandeurs, les idées de persécution et, il faut bien l'avouer, jusqu'à la plus flagrante duplicité. Nous en faisons donc grâce au lecteur ; une citation suffit. « *Si vous voulez avoir confiance « en moi*, écrit-il un beau jour, je pourrai satisfaire vos « plus extrêmes désirs. Ce serait un glorieux triomphe, « Helène, pour *nous, — pour vous et pour moi..*, Ne serait- « ce pas « glorieux », chérie, de former en Amérique la « seule aristocratie indiscutable, — celle de l'intelli- « gence, — de s'en assurer la suprématie, — de la mener

« et de la gouverner ? Tout ceci, je puis le faire, Hélène, « et je le ferai, si vous m'y conviez, — et si vous m'aidez. »

Les choses allaient donc au mieux, selon toute apparence, lorsqu'un mois plus tard Poe, se rendant à Providence pour une conférence, rencontre à la gare de New-York une dame qui lui dit : « Mr Poe, allez-vous à Providence pour vous marier ? — J'y vais, dit-il, faire une conférence sur la poésie » ; puis, après une pause, et d'un air plein de réserve : « Ce mariage ne pourra jamais avoir lieu. » Qu'y avait-il donc ? « des circonstances, paraît-il, qui menaçaient de retarder indéfiniment, sinon d'empêcher tout à fait le mariage. » Poe, sa conférence faite, n'en obtient pas moins de Mrs Whitman « son consentement pour un mariage prochain ». Par malheur, le soir même, il céde à la tentation de boire en compagnie de quelques jeunes gens et se présente chez Mrs Whitman « légèrement surexcité ». Le lendemain matin, contrit et prodigue de promesses, il persuade quand même Mrs Whitman de fixer le lundi soir pour la cérémonie du mariage ; et il écrit aussitôt à un pasteur pour le prier d'officier et à Mrs Clemm pour l'informer qu'elle ait à recevoir à Fordham sa femme et lui le mardi suivant.

Radieux d'espoir, il revient l'après-midi, mais trouve un accueil glacial : Mrs Whitman venait d'apprendre qu'il avait bu le matin même. « Rassemblant quelques papiers qu'il avait confiés à ma garde, dit-elle, je les mis en ses mains sans un mot d'explication ni de reproche ; et, toute accablée et épuisée par ces luttes mentales.. je mouillai d'éther mon mouchoir et me jetai sur un sofa, espérant me plonger en une inconscience complète. Se mettant à mes genoux, il me supplia de lui parler, de lui dire *un mot*, rien *qu'un seul mot*. Je répondis enfin pres-

que indistinctement : « Que puis-je dire? — Dites-moi que vous m'aimez, Hélène. — *Je vous aime*. Tels furent les derniers mots que je lui adressai ». Ce jour même, accompagné à la gare par un ami, Poe prenait le train pour New-York.

L'étrange rupture de cet engagement donna lieu aux plus « scandaleuses rumeurs » ; elles finirent par irriter Poe à tel point que, trois semaines plus tard, il écrivait à Mrs Whitman une dernière lettre pour la supplier d'y mettre fin : « Il n'est pas de provocation qui m'induise à dire du mal de vous, ajoute-t-il, même pour ma propre défense;... votre simple désaveu (de ces calomnies) est tout ce que je désire ». « A sa lettre, dit étrangement encore Mrs Whitman, je n'osai pas répondre. « Mais, tandis qu'inconséquent à son tour, Poe oubliait ou feignait de se réjouir, Mrs Whitman gardait en son cœur pour le poète aimé un culte vraiment aveugle qui ne fit que grandir après la mort de Poe, et finit par s'exprimer en prose comme en vers avec une mystique ferveur.

VII. — « *Annie* ».

Doute-t-on encore de l'état anormal de Poe ? Eh bien ! que l'on sache qu'à l'heure même où sa passion exaltée pour Mrs Whitman semblait le prendre tout entier, Poe avec une égale désinvolture s'abandonnait à des sentiments non moins extrêmes pour une tout autre femme, une jeune femme mariée, apparemment très douce et très tendre, Mrs R. Dès sa première conférence à Lowell, en 1848, Poe avait fait chez ses hôtes la connaissance d'une famille H. ; celle-ci le reçut à son tour dans le village voisin de Westford, lors de sa seconde conférence en

octobre. Les naïves descriptions de la plus jeune miss H. montrent jusqu'à quel point le pauvre être hagard pouvait encore faire illusion auprès d'âmes crédules et enthousiastes. Poe lui apparaît petit de taille, mais comme grandi par la noble expression et la royale attitude de sa tête; ses yeux clairs si tristes semblaient regarder comme d'une éminence; et sa voix sourde semblait tomber d'une hauteur lointaine; toujours calme et grave, il souriait rarement et ne riait jamais. « Son âme comme une étoile demeurait à l'écart », ajoute la jeune lectrice de Wordsworth.

Ses manières s'étaient étrangement libérées de toute contrainte sociale. Le jour il s'en allait errer seul, « pour voir les collines », disait-il. Un soir il rentre, poudreux, tête nue, « les yeux comme dilatés et illuminés par l'effet excitant de la promenade ». Puis, assis devant un grand feu de bois, « les regards fixés sur les charbons ardents, il tient la main de sa chère amie Annie [sœur aînée et mariée de la narratrice] pendant les longs moments où personne ne causait ». Quinze jours après son départ, son « douloureux » départ, il écrit à cette jeune femme qu'il connaissait à peine : « Ah ! An-« nie ! Annie ! *mon* Annie ! Quelles cruelles pensées ont « dû torturer votre cœur durant cette terrible quinzaine « pendant laquelle vous n'avez *rien* reçu de moi, pas même « un seul petit mot pour vous dire que je vivais encore...» [C'est alors, en effet, qu'il faillit s'empoisonner avec une trop forte dose de laudanum]. « Comment vous ex-« pliquerai-je les *amères*, *amères* angoisses qui m'ont « torturé depuis que je vous ai quittée... Quand j'arri-« vai, je vous écrivis une lettre en laquelle je vous ouvrais « tout mon cœur, *à vous*... Je vous dis comment mes

« luttes étaient plus que je ne pouvais supporter... Je « vous rappelai cette promesse sacrée qui fut la der- « nière que j'exigeai de vous en partant, la promesse « que, quelles que fussent les circonstances, vous vien- « driez à mon lit de mort. Je vous implorai de venir « *alors*. Est-ce *beaucoup* vous demander, *douce sœur* « *Annie* ? [et il la supplie de trouver à Westford une petite chaumière bien humble où il puisse vivre près d'elle]. Ce serait un paradis supérieur à mes plus « chères espérances. [Qu'elle vienne, au moins, le trouver à Fordham !] Ah ! Annie, *n'est-ce pas possible* ? Je « suis si *malade*, si affreusement, désespérément *malade* « de corps et d'esprit que je sens que je ne peux plus « vivre !... Ne vous serait-il pas *possible* de venir, ne « serait-ce qu'une petite semaine, jusqu'à ce que je cal- « me mon affreuse agitation qui, prolongée, détruira ma « vie ou me rendra désespérément fou. Adieu, — ici-bas « et par delà, — je suis à jamais à vous. EDDY. » La sage Mrs Clemm joignit un mot, disant combien « ce serait incommode » [pour ne pas dire davantage, sans doute], de recevoir la jeune femme dans le minuscule logis de Fordham ; mais elle ajoute cette parole imprudente : « Ecrivez-lui souvent : car il a passé toute la nuit à délirer à propos de vous ».

Si confiante qu'elle fût, la « douce sœur Annie » ne répondit pas. Au bout de huit jours, Poe impatient adresse à sa sœur, presqu'une enfant, ce pressant message non moins étrange : « Chère Sarah, ma chère sœur « Sarah ! s'il y a quelque pitié en votre cœur, répliquez « de suite à cette lettre, et dites *pourquoi* Annie ne m'é- « crit pas... Si je n'aimais pas votre sœur de l'amour *le* « *plus pur* et le moins exigeant, je n'oserais pas me con-

« fier à vous ; mais vous savez bien avec quelle sincérité
« et quelle *pureté* je l'aime, et vous me pardonnerez...
« Son silence remplit toute mon âme de terreur. Qu'elle
« m'écrive *une seule fois de plus* et je supporterai tout...
« Vous auriez pitié de moi, si vous connaissiez l'angoisse
« de mon cœur. *Ne manquez pas de me répondre de suite.*
« Dieu vous bénisse, ma douce sœur. EDGAR ».

Poe alla plus loin encore : le 23 janvier, après sa rupture avec Mrs Whitman, dont il parle maintenant comme d'un soulagement, comme d'une séparation qu'il avait recherchée, Poe, en son affolement, va jusqu'à adresser à « Annie » sa propre lettre d'adieu à Mrs Whitman, en la priant de la mettre à la poste de Boston ; la confiance à l'égard d'une femme peut-elle pousser plus loin l'indélicatesse à l'égard d'une autre ? Enfin, il s'emporte contre la bande venimeuse et sans cœur des femmes de lettres, se plaint des mauvais bruits qui se répandaient à Lowell, met sa « fidèle amie » au courant de ses projets littéraires, de ses magnifiques espérances et de ses déboires navrants, de ses émotions contradictoires et de son intime état d'âme, et proteste infatigablement de son amour si pur, si peu mondain, de sa joie divine, de son inexprimable bonheur. Comme pour la correspondance avec Mrs Whitman, le plus sage est, croyons-nous, ne pas trop citer ces longues lettres décousues, rédigées en une hâte fébrile : toutes leurs exagérations, toutes leurs fades sentimentalités, toutes leurs suspectes déclamations finiraient par révolter quiconque n'est pas prévenu du lamentable désarroi de leur auteur. Sans jamais, il est vrai, tomber, comme celles d'un Saint-Preux, dans la vulgaire sensuasualité, elles appartiennent, par la vertigineuse succession de leurs sentiments affolés, à cette riche littérature

démente qui est, en dépit de l'erreur de certaines esprits, infiniment moins digne d'admiration que de pitié.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, l'infatigable activité de Poe, loin de s'épuiser en cette volumineuse correspondance et dans les multiples intrigues qui l'accompagnaient, trouvait encore le moyen de se prodiguer en efforts intellectuels de toute nature. Poe s'en allait à Lowell, à Providence, et ailleurs faire conférence sur conférence, à propos du *Principe poétique*, des *Femmes poètes d'Amérique*, etc. ; l'une de ces conférences attira, paraît-il, près de 2.000 auditeurs. Au *South Literary Messenger* qu'après tant d'années il retrouve fidèle, il donne en septembre 1848 un article sur les poèmes de Mrs S. Anna Lewis, en novembre *the Rationale of Verse*; à *l'Union Magazine*, en décembre son fameux poème *A Hélène* ; en février 1849, au *Godey's Lady's Book*, sous le titre de *Mellonta Tauta*, une revision de son introduction à *Eureka*; au *Flag of our Union*, le conte macabre *Hop-Frog* et les beaux vers *A ma Mère*; en mars, au *Messenger*, une acerbe critique de la *Fable for Critics* de Lowell; et il écrit, en outre, les pathétiques vers *Pour Annie*, la dolente ballade *Annabel Lee*, *Eldorado*, *Landor's Cottage* et bien d'autres œuvres qui ne paraîtront qu'après sa mort. Le projet du *Stylus* l'avait repris, plus mirifique que jamais; et, chose à peine croyable, il avait fini par trouver un bailleur de fonds, un certain E. H. M. Patterson, de Oquawka. « Il n'y a pas de raison « au monde, lui assure-t-il bravement, pour laquelle, par « une habile direction pleine de talent et d'énergie, la « nouvelle revue n'atteigne pas en quelques années, « mettons 5 ans, un tirage de 20.000 numéros, auquel « cas elle donnerait un revenu net de 70 ou 80.000 dol-

« lars. Je n'ai pas besoin de dire qu'une telle revue exer-
« cerait en Amérique une influence littéraire comme il
« n'y en a jamais eu ». Il se fait fort, du reste, d'obtenir en trois ou quatre mois, par ses voyages et ses conférences dans le Sud et l'Ouest, les signatures de 1.000 abonnés prêts à payer au tirage du premier numéro. En attendant, il lui faut évidemment de l'argent, et il commence par emprunter 100 dollars au futur associé.

Jamais, à vrai dire, le déséquilibre de Poe n'avait été plus flagrant qu'en ce déclin de sa vie ; ce n'était plus alors que hauts et bas perpétuels, chimériques éblouissements et marasmes irrémédiables. « Ma santé est meil-
« leure que je ne l'ai jamais connue, écrit-il à Thomas ;
« je suis plein d'énergie et décidé à réussir.., N'en
« doutez pas, la littérature est la plus noble des profes-
« sions, la seule qui convienne à un homme... Je n'aban-
« donnerais pas mes espérances pour tout l'or de la Ca-
« lifornie... » Même antienne avec Annie : « Je me mets
« à très bien réussir, à mesure que mon ardeur me re-
« vient, et j'espère bientôt, *très* tôt me trouver hors de
« *toute* difficulté. Vous n'avez pas idée de mon activité.
« Je veux *être riche*, je veux triompher... Les invitations
« à écrire ne font que pleuvoir tous les jours... J'ai con-
« tracté un engagement avec toutes les revues d'Améri-
« que, sauf *Peterson's National*... » Par malheur, le mois suivant, il faut en rabattre : « Tout semble frustré ! » Presque toutes les revues se dérobent piteusement, le fidèle Godey s'est brouillé ; d'autres renvoient prose et vers ; le pauvre génie méconnu en est réduit aux plus misérables périodiques. Et Poe se déclare « malade », ou plutôt « déprimé », « affreusement souffrant d'une sombre tristesse » due non pas aux « évènements ». dit-il :

« Non, ma tristesse est *inexplicable*, et je n'en suis que « plus triste. Je suis plein de sombres pressentiments. « *Rien* ne me ranime ni ne me console. Ma vie me semble « gaspillée, l'avenir m'apparaît comme un vide affreux... » « J'ai cru à plusieurs reprises, confirme Mrs Clemm, qu'il allait *mourir*. Dieu sait si je désire que nous soyons tous deux dans nos tombes : cela vaudrait mieux, j'en suis sûre. » L'idée de la mort le hantait, en effet, plus que jamais ; elle se mêlait de plus en plus intimement à ses rêves d'amour ; elle inspirait ses vers macabres ; elle le provoquait au suicide ; c'est alors qu'il écrivit ses fameuses strophes à Annie venant le consoler et le caresser dans la tombe. Il se hâte même de mettre en ordre toutes ses affaires et, par écrit, confie à Griswold la publication de ses œuvres posthumes et à Willis la rédaction d'une notice biographique.

Il n'en partira pas moins, dit-il, pour sa grande tournée dans le Midi, « *il le veut*, » mais l'argent manque ; par un habile stratagème lui arrivent vers la fin de juin les avances de son futur associé. Alors, adieu à la Nouvelle-Angleterre ! adieu à la pauvre chaumière de Fordham ! adieu à la très chère, très « généreuse » amie de Westford ! « La veille de son départ pour Richmond, dit une autre amie intime, Mrs Lewis, chez laquelle il passa sa dernière nuit en compagnie de la pauvre Muddie, il semblait fort triste... En me quittant le lendemain matin, il prit ma main dans la sienne et, me regardant dans les yeux, il me dit : « Chère Stella, ma bien chère « amie, vous me comprenez et vous m'appréciez vrai- « ment : j'ai le pressentiment que je ne vous reverrai « jamais..... Si jamais je reviens, écrivez ma vie ; « vous pouvez me rendre justice et vous le ferez. »

Pourtant, ajoute Mrs Clemm, « au moment des adieux sur le paquebot, quoiqu'il fût si abattu, il tâcha encore de m'égayer : « Pour la grâce de Dieu, ma chère mère, « dit-il, ne craignez rien pour votre Eddy ! Songez « comme je serai sage tant que je serai loin de vous, et « que je reviendrai pour vous aimer et vous consoler. » Et ainsi, tout agité par de vastes espoirs et de sombres pressentiments, tout plein de grands projets d'affaires et de vagues amours contradictoires, Poe retournait au pays de ses premiers rêves et de ses premières folies, l'instable Poe, aussi peu guéri de ses folles chimères qu'aux allègres jours des départs aventureux.

CHAPITRE VIII

LE CORBEAU ET LES DERNIÈRES POËSIES

I. — *Avant le Corbeau.*

Profitons de cette traversée de Poe pour parcourir ses nouvelles poésies. En 1845 avait paru le volume : *le Corbeau et autres poèmes.* « Des évènements indépendants « de ma volonté, dit la préface, m'ont empêché de faire « en aucun temps quelque effort sérieux en ce qui aurait « été, en de plus heureuses circonstances, la carrière de « mon choix. » C'est vrai, et c'est même peu dire : né poète, l'extatique adolescent avait voué sa vie à la poésie, au point de lui sacrifier ses plus sûrs intérêts; et voilà qu'au moment où il entrait en pleine possession de son art et de son génie, où il comptait en une sérénité requise se consacrer au culte absorbant de la Beauté, les plus dures rigueurs de l'existence : labeurs déprimants et misères intermittentes, le contraignaient à forfaire à sa vocation impérieuse ; au lieu d'extases, il ne rencontrait que déboires et tracas ; sa « passion » maîtresse se trouvait sacrifiée ; sa vie, manquée ; de là, cette sourde irritation qui ne fit qu'exaspérer le précoce désespoir du poète impuissant.

De moins de cent pages, ce volume ne contient, lui-même, qu'un nombre relativement minime d'œuvres nouvelles, déjà parues, du reste, à des intervalles divers en des revues contemporaines. Quelques-unes sont, il est vrai, des chefs-d'œuvre. Les autres sont des morceaux juvéniles patiemment repris et parfois portés jusqu'à leur perfection dernière.

Politien, de quelques années postérieur à *Tamerlan*, n'approche pas de cette perfection; tant s'en faut. En cinq languissantes scènes traversées de deux violents coups de théâtre, le jeune flirteur de Baltimore a prétendu dramatiser quelque banal épisode de jeunesse; il n'a réussi qu'à montrer combien peu dramatique était son tempérament : tout dialogue chez lui tourne au monologue, les deux héros ne présentant que deux aspects différents de sa personne. L'âme de Poe était trop morbide, en effet, pour ne pas s'absorber en l'éternelle contemplation de son mal. Toujours enfermé en soi, l'égotiste lyrique, qu'il s'appelle Poe ou Byron, se trouve fatalement voué à l'impuissance dramatique. A tout le moins, de cette œuvre manquée et inachevée, Poe détacha un assez beau morceau académique, *le Colisée*. où, nouveau pèlerin romantique, il sait en un mâle et fier langage faire exprimer aux vieilles ruines impériales les mêmes sentiments d'exaltation outrée que son aîné Childe Harold.

Les paysages fantastiques de 1831 sont repris et minutieusement remaniés. Comme jadis *Tamerlan*, *la Vallée Nis*, devenue *la Vallée sans repos*, gagne en perfection rythmique tout ce qu'elle perd en puissance originale; même progrès artistique dans *la Cité dans la mer*, qui succède à *la Cité condamnée*. A la place du *Pays féerique*

de 1829, une œuvre remarquable *Pays de Songe*. En ces vers presque contemporains du *Corbeau*, de subtiles combinaisons de rythme et de rime, d'assonance et d'allitération ajoutent encore à l'ensorcelante puissance de visions aussi malsaines que malfaisantes. Le morne deuil du poète ne s'étend pas seulement à l'univers, il en franchit les bornes : c'est « hors de l'Espace, hors du Temps », jusque dans l'infini de l'idéal, dans la sombre horreur d'une funèbre Thulé peuplée de livides fantômes, qu'il projette le morne Eldorado de ses désespérantes rêveries qu'amplifie l'opium. Un trait commun à tous ces fantastiques paysages, c'est le morne silence, le silence opprimant de leurs lointaines atmosphères raréfiées où ne peuvent respirer que des ombres. On n'y entend que le sourd murmure des fleuves, que le frisson des ruisseaux dans l'ombre, que la vague palpitation des vents sur les cimes d'arbres, que le lugubre bruissement des nuées dans les cieux blafards, que le bas souffle lent des heures lasses. De là, cette terreur sans nom qu'inspire à l'âme oppressée l'étouffante stupeur de ces régions extra-terrestres : c'est « le silence de l'éternité », dira Baudelaire. Au faux sonnet *Silence* correspond le poème en prose *Silence*. Les visions les plus ensoleillées de notre monde terrestre sont elles-mêmes envahies par la sinistre brume qui se dégage de l'âme empoisonnée de Poe. « L'âme triste qui passe ici, dit-il, ne contemple tout « qu'à travers des verres assombris » Ainsi la lumineuse île méditerranéenne qui surgit devant nos yeux au joyeux son des mots : *Isola d'oro ! Fior di Levante !* n'évoque dans l'âme lugubre de Poe que le désespérant symbole d'une beauté et d'une félicité à jamais disparues. Du sonnet *à Zante*, cette mélancolique conception passe

aux vers *à F...* et aux strophes *à une Ame du Paradis.*

Dans le bref *Hymne* que l'amant de Lénore adresse à la Vierge des pécheurs, ne faut-il voir qu'un banal thème poétique dextrement mis en vers, une habile imitation de Coleridge, une accidentelle anticipation de Baudelaire ? Ne serait-ce pas, en une de ces heures de détresse si fréquentes chez Poe, une de ces pathétiques prières dont les paroles bégayées montent invinciblement aux lèvres tremblantes du pécheur, alors même que ni la foi ni l'espérance ne sont dans le cœur ? N'est-ce pas, par l'intermédiaire de cet autre infirme de la volonté, l'éternelle voix de la faiblesse humaine qui une fois de plus s'élève, abdiquant l'orgueil viril et implorant les miraculeux secours d'en-haut ?

Poe était trop bon observateur de lui-même pour ne pas se rendre compte de l'implacable déchéance qui minait son être physique et mental ; et le poète-dandy, naguère si fier de sa fascinante personne et de son génie inspiré, en éprouvait, vers la trentième année, une intense douleur mêlée de dépit amer et d'alarme angoissante. Ce lamentable spectacle, assez malaisé à rendre poétiquement, Poe sait le mettre sous nos yeux, sans analyse, sans psychologie apparente, en une allégorie dont chaque trait est une juste et vivante image et dont la triste beauté est poignante. C'est *le Palais hanté* : « Dans la plus verte « de nos vallées, — habitée par de bons anges, — jadis « un beau et majestueux palais, — un radieux palais « dressait la tête. — Dans le domaine du monarque « Pénsée, il s'élevait... — Les voyageurs en cette heu- « reuse vallée — par deux fenêtres lumineuses voyaient « — des esprits dont les mouvements rythmiques accom- « pagnaient — les accords d'un luth bien réglé... — Et

« toute éclatante de perles et de rubis était la plus belle « porte du palais — par laquelle s'écoulaient, s'écou- « laient, — ne cessant d'étinceler, — une troupe d'Echos « dont le doux office — n'était que de chanter — avec « des voix d'une beauté suprême — l'esprit et la sagesse « de leur roi. — Mais de mauvaises choses en robes de « deuil — assaillirent la haute demeure du monarque... « — Et alentour de sa demeure la gloire qui s'empourprait « et s'épanouissait — n'est plus qu'un vague souvenir « de conte — du temps jadis enseveli. — Et les voya- « geurs maintenant en cette vallée, — par les fenêtres « d'une lueur rouge, voient — de vastes formes dont les « mouvements fantasques — accompagnent une mélodie « discordante, — tandis que, comme un rapide fleuve « spectral, — par la pâle porte, — une hideuse foule se « précipite sans cesse — et rit, sans jamais plus sou- « rire ». « Si jamais mortel peignit en images, ce mortel est Roderick Usher, » disait Poe par la bouche de son héros ; ce mot ne saurait mieux s'appliquer qu'à Poe lui-même. Nous avons, dans les premières strophes de cette allégorie, tout le brillant décor d'une jeunesse fière, exaltée, exubérante. Les traits les plus hardis [quelques-uns sont omis dans la citation] ont leur raison d'être : l'extase se croit séraphique : elle perçoit des harmonies célestes ; sa voix n'est qu'un écho d'en haut ; ses transfigurations n'ont pas moins de volupté que les brises parfumées ; c'est bien la béatitude orgueilleuse d'un monarque imaginaire qui trône fièrement dans le palais enchanté de sa Raison. En voici le lendemain : morne désolation, discorde mentale, incohérence hideuse ; la folie convulsionnée ricane, mais ne sourit plus.

Encore plus puissante en son intensité et en son am-

pleur est l'allégorie du *Ver conquérant.* « Eteintes, éteintes « sont les lumières, toutes éteintes ! — Et sur chaque « forme palpitante — le rideau, suaire funèbre, — tombe « avec la violence d'une tempête — tandis que les anges, « tout pâles et hâves, — se levant et se dévoilant, affirment « — que le drame est une tragédie : l'Homme, et son « héros : *le Ver conquérant.* » Les anges spectateurs du drame humain, l'orchestre jouant la musique des sphères, les destins informes agitant cruellement les hommes fantoches, l'Idéal vainement poursuivi en un monde incapable de progrès, voilà encore d'amples images d'une suggestive éloquence. Et tout cela, tant d'efforts et tant d'apprêts, tant de luttes et tant de souffrances pour aboutir à quoi ? Au triomphe ignoble d'un petit monstre cruel, ignoble, dégoûtant. N'y a-t-il vraiment dans la vie, comme le disent ces strophes poignantes, que Péché, Horreur et Folie ?

Il y a l'amour, ce faux frère de l'extase, l'amour qui parfois donne l'illusion du Ciel ici-bas. « Bien-aimée ! « parmi les âpres douleurs — qui se pressent sur mon « sentier ici-bas, — mon âme trouve du moins quelque « consolation — en des rêves de toi et y découvre — un « Eden de doux repos... » Conformément à leur inspiration platonique, les poèmes d'amour chez Poe perdent, à dire vrai, en personnalité ce qu'ils gagnent en généralisation. A force de se spiritualiser en symboles, le langage même de cet amour devient aussi impersonnel que le sentiment qui l'anime : or c'était moins, en réalité, telle ou telle femme qu'aimait l'âme extatique de Poe que sa propre exaltation à propos de chacune d'elles. De là, en presque toutes ses poésies amoureuses, cette absence de tout trait précis, de tout profil net, de tout portrait vivant. Ses mai-

tresses ne sont pas des femmes de chair et d'os ; ce sont des Iris en l'air, des créatures transfigurées, des âmes béatifiées, de mystiques projections de son âme extasiée en un idéal vaporeux. A l'une d'elles au Paradis, il dit : « Tu étais tout pour moi, mon amour, — tout ce qui fai- « sait languir mon âme : — une île verte de la mer, mon « amour, — une fontaine et un sanctuaire — enguirlandé « de fruits et de fleurs féériques, — et toutes ces fleurs « étaient à moi. — Ah ! rêve trop brillant pour durer ! — « ah ! Espérance étoilée, qui ne t'es levée — que pour « être éclipsée ! — Une voix me crie du fond de l'Avenir : « Marche ! marche ! » mais sur le Passé, — gouffre obs- « cur, plane mon âme en suspens, — muette, immobile, « hagarde. — car, hélas ! hélas ! pour moi — la lumière de « la Vie n'est plus ! — Jamais, jamais, jamais plus — (tel « est le langage que tient la mer solennelle — aux sables « du rivage) — ne fleurira l'arbre foudroyé — ni ne s'en- « volera l'aigle blessé. — Et tous mes jours sont des « extases, — et tous mes rêves nocturnes — sont là où « luisent tes yeux gris, — où étincelle la trace de tes pas, « — en quelles danses éthérées ! près de quels flots éter- « nels ! » Ce beau morceau de poésie éthérée est l'exacte application de la formule théorique de Poe : c'est l'extase mélancolique symbolisée en l'amie perdue. La vie n'a plus de joie, plus de lumière, plus d'avenir : car la bien-aimée est morte. Aux cieux ne brille plus l'étoile de l'Espérance ; dans le gouffre béant du Passé sombre l'inerte pensée ; les voix éloquentes de la nature ne cessent déjà de crier le fatal *No more !* précurseur du définitif *Never more !* Il ne reste donc rien que les voluptueuses duperies de l'extase. Et toutes ces vaines aspirations de l'âme désespérée trouvent leur expression adéquate dans le souple rythme de ces vers

languissants : leurs appels découragés n'expirent à la fin de chaque strophe que pour mieux s'élever dans la double exclamation finale. Jamais peut-être sentiment humain n'a mieux su qu'en ces vers se dépouiller de toute matière pour n'en conserver que l'essence : symbole et mouvement.

Les autres poésies adressées aux belles ensevelies ne méritent pas ce rare éloge. *La Ballade d'hyménée* aboutit lugubrement à la puérile vision de la bien-aimée gisant malheureuse en sa tombe parce qu'elle y est délaissée. *Le Péan* sous le titre de *Lénore* et *Irène* sous le titre de *la Dormeuse* se retrouvent en 1845, mais changés à en être méconnaissables. *Le Péan* a subi trois refontes complètes et *la Dormeuse* causa tant de peine à Poe qu'il finit par la prendre pour sa meilleure œuvre. Aucune poésie ne montre mieux, en réalité, l'insistance du poète de la désespérance à sans cesse revenir vers le passé en quête d'inspiration comme de bonheur ; il fallait vraiment que toutes les ressources de joie et de vie lui parussent épuisées pour qu'il s'acharnât ainsi à vouloir de si misérables ébauches faire sortir des chefs-d'œuvre. A tout le moins sur un si pauvre motif n'a peut-être jamais chanté plus riche musique verbale. — Plus saine, quoique bien morbide encore, est l'inspiration d'*Eulalie* : c'est un mélancolique retour à l'espérance par l'amour, l'amour heureux cette fois. On sent néanmoins qu'en dépit du poignant pathétique de certains vers infiniment suggestifs, il y a en cette prodigalité de cadences symétriques plus de son que de sens, plus de rime que de raison ; on sent qu'une âme lasse, de moins en moins capable de pensée, commence à s'endormir au rythme berçant d'une émotion trop profondément, trop monotonement douloureuse. La sourde

voix de l'inconscient, de plus en plus triste chez Poe, finit par prendre le dessus ; elle tend à dominer de ses mornes gémissements, ainsi que le présageait *le Palais hanté*, le verbe jadis si impérieux de la Raison.

II. — *Le Corbeau*.

Le Corbeau, derrière tout son perfectionnement de surface, laisse entrevoir cet obscur travail de désagrégation intime.

Une fois, en une minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais, [faible et fatigué,
Sur maint étrange et curieux volume d'une science oubliée.
Tandis que je dodelinais la tête, presque assoupi, soudain se fit un [heurt,
Comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de [ma chambre.
C'est quelque visiteur, murmurai-je, qui frappe à la porte de ma [chambre ;
Cela seul et rien de plus.

Ah ! distinctement, je me souviens que c'était dans le glacial dé- [cembre,
Et que chaque tison mourant projetait nettement son ombre sur [le plancher,
Avec quelle ardeur je souhaitais le matin ; c'est en vain que j'avais [voulu demander
A mes livres un sursis à ma douleur, ma douleur d'avoir perdu [Lénore.
Cette rare et radieuse jeune fille que les anges nomment Lénore,
Et qui n'aura de nom ici-bas jamais plus.

Et le soyeux, triste et vague bruissement des rideaux de pourpre
Me faisait tressaillir, m'emplissant de fantastiques terreurs incon- [nues jusqu'alors,
Si bien que, pour calmer le battement de mon cœur, je me levai, [répétant :
« C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée à la porte de ma chambre
Quelque tardif visiteur qui sollicite l'entrée à la porte de ma [chambre,
C'est cela, et rien de plus. »

Aussitôt mon âme se trouva plus forte, et n'hésitant plus désormais,
« Monsieur, dis-je, ou Madame, en vérité j'implore votre pardon ;
Mais le fait est que je somnolais, et que vous êtes venu si douce-
[ment frapper,
Si faiblement vous êtes venu tapoter à la porte de ma chambre,
Que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu », et j'ouvris alors la
Ténèbres dehors et rien de plus. [porte toute grande ;

Au fond de ces ténèbres plongeant un regard perçant, longtemps
[je me tins là à m'étonner, à m'effrayer,
A douter, à rêver des rêves qu'aucun mortel n'osa encore jamais
[rêver.
Mais le silence ne fut point troublé, et l'immobilité ne donna point
Et le seul nom proféré fut un nom chuchoté « Lénore », [de signe,
C'est lui que je chuchotai, et un écho à son tour murmura le nom
Ce fut tout, et rien de plus. [Lénore, »

Rentrant dans ma chambre, toute mon âme en feu,
Bientôt j'entendis encore un heurt un peu plus fort qu'auparavant ;
« Sûrement, dis-je, sûrement il y a quelqu'un à la jalousie de ma
Voyons donc ce que c'est, et explorons ce mystère : [fenêtre ;
Laissons mon cœur se calmer un moment et explorons ce mystère!
C'est le vent et rien de plus. »

Là-dessus je poussai le volet, et voilà qu'avec maint frôlement et
[battement d'ailes,
Entre un majestueux Corbeau des saints jours d'autrefois.
Il ne fit pas la moindre révérence, et ne s'arrêta ni ne s'attarda un
[instant :
Mais, avec un port de seigneur ou de grande dame se percha au-
[dessus de la porte de ma chambre,
Se percha sur un buste de Pallas, juste au-dessus de la porte de
Il se percha, s'installa et rien de plus. [ma chambre.

Alors cet oiseau d'ébène, induisant ma triste âme à sourire,
Par le grave et sévère décorum qu'à sa physionomie il donnait :
« Bien que ta crête soit rase et tondue, non, lui dis-je, tu n'es certes
[pas un poltron,
Antique et affreusement lugubre corbeau qui t'en viens errer des
[rivages de la nuit,
Dis-moi quel est ton nom de seigneur au rivage plutonien de la nuit ! »
Le Corbeau dit : « Jamais plus ! »...

Mais le Corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne
[prononça

Que ce seul mot, comme si en ce seul mot il épanchait toute son [âme,
Il ne prononça pas un autre mot, n'agita pas une plume,
Jusqu'à ce que je me résignasse à murmurer : « D'autres amis ont [déjà fui.
Demain, lui ausssi me quittera, comme mes espérances déjà [enfuies ».
Alors l'oiseau dit : « Jamais plus ! »

Alarmé du nouveau silence qui suivit une réponse si pleine d'àpro- [pos.
« Sans doute, dis-je, ce qu'il débite là est tout son bagage de [savoir,
Pris à quelque maître infortuné que l'impitoyable désastre
N'a cessé de suivre et de poursuivre de plus en plus près jusqu'à [ce que ses chants n'eussent plus qu'un refrain,
Jusqu'à ce que les chants funèbres de son Espérance n'eussent [plus que ce mélancolique refrain :
« Jamais, jamais plus »....

Alors il me sembla que l'air s'épaississait, parfumé par un encen- [soir invisible,
Que balançaient des séraphins dont les pas tintaient sur l'épais [tapis de la chambre.
« Malheureux, m'écriai-je, ton Dieu t'a donné, il t'a envoyé par [les anges
Du répit, du répit et du népenthès en tes souvenirs de Lénore !
Bois, oh ! bois ce bon népenthès, et oublie cette Lénore perdue !»
Le Corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Prophète ! dis-je, être de malheur ! oiseau ou démon, toujours [prophète,
Que tu sois envoyé par le Tentateur ou jeté sur ce rivage par la [tempête,
Désolé, quoique intrépide, sur cette déserte terre ensorcelée,
En ce logis par l'horreur hanté, dis-moi sincèrement, je t'en sup- [plie :
Est-il, existe-t-il un baume en Galéad ? dis, dis-moi, je t'en sup- [plie ! »
Le Corbeau dit : « Jamais plns ! »

« Prophète ! dis-je, être de malheur ! oiseau ou démon toujours pro- [phète,
Par le ciel qui se déploie au-dessus de nos têtes, par ce Dieu que [tous deux nous adorons,
Dis à cette âme de chagrin chargée si, dans l'Eden lointain,

Elle doit étreindre une vierge sainte que les anges nomment
[Lénore.
Etreindre une rare et radieuse vierge que les anges nomment
Le Corbeau dit : « Jamais plus ! » [Lénore ».

« Que cette parole soit le signal de notre séparation, oiseau ou
démon! hurlai-je en me dressant,
Rentre dans la tempête, retourne au rivage plutonien de la nuit.
Ne laisse pas de plume noire en gage du mensonge qu'a proféré
[ton âme.
Laisse inviolée ma solitude, quitte ce buste au dessus de ma
Le Corbeau dit : « Jamais plus ! » [porte,

Mais le Corbeau sans broncher, siège encore, siège toujours,
Sur le pâle buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma
[chambre,
Et ses yeux ont toute la semblance de ceux d'un démon qui
[rêve,
Et la lueur de la lampe, ruisselant sur lui, projette son ombre
[sur le plancher,
Et mon âme, hors de cette ombre qui gît, flottante, sur le plan-
Ne s'élèvera jamais plus ! [cher.

A en croire notre poète-logicien, ce qu'il y aurait de plus merveilleux en son merveilleux poème, ce serait sa composition. De même que d'autres poètes voient toute leur supériorité dans une inspiration inconsciente venue on ne sait d'où, Poe met la sienne dans une dextérité dont il est pleinement maître ; et, pour nous le prouver, il nous démonte son poème comme un jouet, au risque de nous en gâter tout l'agrément. « L'ouvrage, dit-il, a marché pas à pas vers son achèvement avec la précision et la logique rigide d'un problème mathématique ». La source d'inspiration, la nature du sujet, le caractère spécial d'originalité, la longueur du développement, le mode d'exécution, les détails de mètre, de rythme, de refrain, etc, tout aurait été l'objet d'un choix délibéré. Il s'est rappelé, entre autres choses, que, la Beauté étant la seule

province légitime du poète, cette Beauté ne pouvait mieux exciter l'âme que par la mélancolie. Or, qu'y a-t-il au monde de plus mélancolique que la mort, et dans la mort de plus mélancolique que la beauté d'un femme aimée ? L'âme du sujet sera donc la douleur d'un amant pleurant son amie perdue. Il n'est rien, d'autre part, de plus puissant pour inculquer profondément une impression que la répétition d'un refrain, surtout si, court et sonore, ce refrain sait, en ses applications, varier ses effets d'une strophe à l'autre. Or, il est un refrain dont la brève et triste, quoique riche sonorité s'impose à son choix : c'est *nevermore*. Mais qui répétera ce mot ? ce ne sera pas un être humain, c'est-à-dire raisonnable ; un perroquet serait absurde : ce sera un corbeau. Oui, le cri de ce noir oiseau de mauvais augure sera pour l'amant désespéré la voix même de l'implacable fatalité. Reste l'exécution de ce plan laborieux. Par où commencer ? Par la strophe suprême, par celle dont le rythme, le mètre, la longueur et l'arrangement décideront de toutes les autres, ou par celle dont le degré ultime d'émotion devra régler le crescendo de l'ensemble, c'est-à-dire par la fin ou peut s'en faut. Poe prétend avoir trouvé en la seizième strophe cette clef de voûte de tout son édifice et ainsi, à l'inverse de tout bon architecte, avoir par là commencé la construction de son fragile édifice. Le reste n'est que détails, et nous en faisons grâce à la casuistique enragée de notre théoricien.

Les faits parlent contre lui. L'originalité du *Corbeau* n'est assurément pas contestable ; mais elle n'est ni aussi absolue ni surtout aussi préméditée que Poe voudrait bien le faire croire. La mort d'une femme aimée est un sujet de mélancolie assez évident pour qu'il ne soit pas besoin

de bien grands raisonnements pour s'en apercevoir ; de plus, ce sujet aussi vieux que le monde et, partant, traité par des milliers de poètes en tous pays, venait précisément d'être traité par un rival de Poe, Pike, sous le titre d'*Isadore*, dans le journal même, *New-York Mirror*, auquel Poe se trouvait alors attaché : le poète, veillant dans la nuit auprès de sa bien-aimée malade, en pleure déjà la perte ; n'est-ce pas là à peu de chose près le thème du *Corbeau* ? De plus, ne savons-nous point que, bien avant la rédaction de ce poème, il n'avait pas été de sujet plus familier à Poe dès son enfance, point de synthèse plus spontanée en sa nature contradictoire que cette morbide alliance de l'Amour et de la Mort ? et, alors même qu'il n'en eût pas été ainsi, ce sujet ne lui eût-il pas été en quelque sorte imposé par son perpétuel tête-à-tête avec sa femme mourant de consomption depuis des années. Le banal refrain *Nevermore !* n'a rien non plus d'une découverte géniale ; il n'est que l'expression définitive de cet implacable désespoir qui avait hanté Poe toute sa vie, depuis sa jeunesse déjà tournée vers le passé jusqu'à sa maturité vouée au marasme, et qui s'était à demi exprimé dans le *No more !* de *Zante*, de *Silence* et de *To one in Paradise*. Shelley dans son *Threnos* de 1821 et Longfellow dans son *Good George Campbell* de 1843 l'avaient, du reste, déjà employé comme refrain. Quant à l'intervention du fatidique Corbeau, si elle n'a pas été en partie suggérée par ce vers de Pike :

The mocking bird still sits and sings a melancholy strain.

Poe la devait assurément à l'étude attentive de *Barnaby Rudge*, car en février 1842 il reproche à Dickens de

n'avoir pas tiré de son corbeau le parti qu'il va précisément en tirer lui-même. Enfin, le rythme même des strophes, ce rythme trochaïque de vers de huit pieds aux fréquentes rimes léonnines, Poe en devait très probablement l'idée première à *Lady Geraldine's Courtship* de Mrs Elizabeth Barrett Browning qu'il venait d'analyser dans le *Broadway Journal* et dont il imite incontestablement le vers :

With a murmurous stir uncertain in the air the purple curtain.

D'autre part, ce que nous savons de la lente genèse du *Corbeau* ne s'accorde pas davantage avec les théories déductives de *Philosophy of Composition*. La première idée du sujet daterait de 1842 ; le poème, imparfait sans doute, aurait été offert à Graham dès l'hiver 1843-1844 ; Poe en aurait mainte fois déclamé certaines strophes à des compagnons de taverne ; il l'aurait définitivement rédigé un soir à Bloomingdale au chevet de sa femme malade. Bref, loin d'être le résultat spontané d'une rapide improvisation logique, *le Corbeau* fut, comme tant d'autres grandes œuvres originales, le produit d'une lente incubation suivie d'une non moins lente élaboration. N'eût-on, du reste, aucun renseignement sur la genèse et les sources même de cette œuvre, la seule étude de son minutieux travail artistique avec toute ses combinaisons pittoresques et toutes ses complications techniques suffirait à démontrer que la patience, les recherches, les retouches, et les tâtonnements de toute sorte durent s'ajouter à la la seule inspiration logique ou même géniale.

Le mérite de l'artiste et la valeur de l'œuvre n'en sont, du reste, nullement diminués, quoi qu'en puisse penser Poe. D'abord, à l'impersonnelle ballade que Coleridge,

sous l'influence du romantisme allemand, venait de renouveler du moyen âge anglais Poe donne un caractère nettement personnel : car, ici comme partout, l'âme inquiète et inquiétante de Poe se révèle avec la même complaisance naïve pour l'intérêt qu'elle inspire et la même confiance orgueilleuse en l'originalité qu'elle possède. C'est ici, en effet, comme dans les contes, le lugubre poète des nuits hantées en proie à ses mélancoliques rêveries, tout envahi de superstitieux pressentiments, nerveusement impressionnable à la peur, à cette peur frissonnante qui naît du fond morbide de sa nature, cherchant âprement, dans les errements de sciences abstruses comme dans les avides libations d'un exaltant népenthès, un baume à ses maux, un répit à l'obsession déprimante de ses séraphiques amantes trépassées; c'est Poe incapable de secouer son lourd marasme que dérident à peine de rares et froides plaisanteries, sans se livrer à l'affolement impulsif d'un désespoir ou d'une fureur également impuissants contre l'inflexible loi du destin. Le Corbeau, c'est encore Poe lui-même : car c'est un dédoublement de son être; c'est la voix du Désespoir qui, douloureux écho intérieur de la dure fatalité du dehors, parle en son âme maudite, comme elle n'a cessé de parler dès son enfance et comme elle ne cessera jusqu'à sa mort, tantôt faible et indistincte aux heures d'accalmie somnolente, tantôt haute et impérieuse en présence de l'espoir renaissant ou du ravissement éphémère, toujours présente, toujours hostile, toujours triomphante ; installé à demeure chez sa victime qu'il enveloppe d'une ombre fatale, le cruel hôte funèbre, au méphistophélique sourire, qui, incapable de trêve ni de merci, se rit de la religion comme de la raison, n'a pour toute réponse aux cajoleries céré-

monieuses comme aux railleries mordantes, aux élans de passion comme aux cris de pitié, que son rauque, brutal et implacable croassement : *Nevermore* ! Et Lénore, c'est encore, et c'est toujours Poe : car c'est derrière la céleste vierge, compagne des anges, l'idéal, le pur idéal, le rare et radieux idéal dont l'obsédante pensée hante le poète épris, dont la perte l'accable d'impuissance, dont la réalisation n'est possible, si jamais, qu'aux cieux. Il y a donc, dans le poignant symbolisme de ce petit drame pathétique, toute l'âme du poète : son être conscient s'y trouve cruellement aux prises avec son idéal extatique et avec sa mélancolie désespérée.

La forme vaut le fond. En sa versification surtout, si importante pour un poète musicien, Poe a délibérément visé à l'originalité et l'a atteinte. Sans doute, les vers trochaïques de huit et de trois pieds qu'il emploie ne sont pas de son invention ; mais leur combinaison en strophe lui appartient en propre, et cette strophe de quatre vers longs brusquement terminés par un vers court convient aussi bien à la langueur des rêveries mélancoliques qu'aux ardents accès de passion, également brisés par les brefs arrêts de l'oiseau fatal. Les rimes, auxquelles Poe attache plus d'importance que maint poète anglais, ne jouent pas un rôle moins heureux : c'est la même rime en *ore*, la plus sonore au dire de Poe, qui, quatre fois répétée en chaque strophe, produit un puissant effet de monotonie, celui-là même qui sied à la mélancolie obsédante ; c'est comme un glas funèbre qui sonne à travers tout le poème. D'autres sonorités multiples, quoique moins apparentes, s'y joignent pour exprimer, comme en sourdine, la richesse mélodique d'une âme que domine la grande voix lugubre du destin. Ce n'est pas tout : au tri-

ple tintement des rimes léonines s'ajoute une prodigalité inouïe d'allitérations dont la variété et la complexité lient par l'identité des consonnes initiales toute la flottante trame des mots en un riche et solide tissu d'harmonie. La « musique des voyelles », comme disent les Anglais, n'a pas été l'objet d'un travail moins minutieux ni moins merveilleux. Bien plus, ayant recours à un procédé très primitif restauré par des balladistes anglais et allemands, Poe a fait de la répétition des mots et des constructions un usage bien caractéristique : cette sorte d'hésitante variante prosodique, qui convient surtout aux langueurs de l'élégie, devient chez lui, surtout à partir de cette date, comme le rythme las de sa pensée incertaine, comme l'obsédante musique de son âme dolente : ce lugubre fredonnement chante encore ici plus ou moins chargé de pensées, avant de s'éteindre peu à peu en un morne bégaiement presque dénué de sens. Bref, en dépit de certains excès, il y a en toute cette musique verbale une virtuosité de versificateur qui tient du prodige et fait de cette œuvre, à l'égal du *Vieux Marin* de Coleridge et de *la Fête d'Alexandre* de Dryden, une véritable merveille prosodique. Que l'on ne dise pas trop haut, toutefois, que l'art l'emporte ici sur l'inspiration et l'artifice même sur l'art. Non, il suffit de lire la traduction, si impuissante qu'elle soit, pour voir qu'à la magie des mots survit pleinement le sens pathétique. Qu'est-ce donc dans l'original même où cette ensorcelante mélodie des paroles escorte si harmonieusement le funèbre cortège des pensées ?

III. — *Après le Corbeau*.

Après la publication du *Corbeau*, durant les quatre dernières années de sa vie, Poe écrivit une douzaine de

poésies dont quelques-unes, jaillies du plus profond de son être, sont d'une originalité étonnante, inquiétante même. Laissons de côté la *Valentine* à Mrs Frances S. Osgood et *l'Enigme* à Mrs Sarah Lewis : ce ne sont là que tours de force prosodiques. Dans les deux poèmes à Marie-Louise (Shew), on sent trop, au contraire, l'excitation vertigineuse d'une pauvre tête faible qui, à peine remise d'une grave maladie, s'abandonne en d'interminables périodes au trop facile mouvement de fluides vers blancs et se perd finalement dans les dernières extravagances de l'amour extatique.

Indirecte, l'influence de Mrs Shew fut plus heureuse. Un jour que Poe était chez elle dans un état d'épuisement quasi-léthargique, alors que bourdonnaient autour de sa tête lasse les carillons de cloches voisines, la suggestion de deux épithètes : *the little silver Bells, the heavy iron Bells*, induisit Poe à écrire deux petites strophes insignifiantes. Mais la moindre suggestion poétique ne quittait pas si facilement sa tête obsédée, surtout en cette période de déclin : six mois plus tard paraissait une version amplifiée du poème, trois mois plus tard une autre, si bien que maintenant les deux petites strophes accidentelles de dix-huit vers se trouvent développées en une longue poésie de quatre grandes strophes d'une centaines de vers. Ce poème est ainsi devenu un chef-d'œuvre d'harmonie imitative, naturellement intraduisible. Pleinement confiant dans « le pouvoir des mots », le génie patient et raffiné de Poe s'y trouve aux prises avec les vibrantes sonorités des cloches, dont il veut reproduire non seulement les timbres variés selon les métaux, mais encore les émotions qu'elles provoquent dans le cœur de l'homme. La première strophe lutte de grâce légère avec l'allégre tin-

tement cristallin des grelots d'argent dans l'air scintillant des nuits glacées. La deuxième est toute bourdonnante de la voluptueuse harmonie des cloches nuptiales, cloches d'or dont les mélodieux carillons volent de la tour où roucoule la tourterelle au bleu pays des chastes amours. La troisième vibre de la stridente fureur des cloches d'alarme, cloches d'airain, dont la voix discordante clame l'effroi et crie grâce sous des cieux que rougeoient les flammes frénétiques de l'incendie. « Comme elles versent « l'horreur sur le sein palpitant de l'air !... » L'âme fantastique de Poe ne pouvait, semble-t-il, à l'occasion des cloches de fer, oublier les chimériques souvenirs des fantômes affolés dont le glas sinistre, tour à tour malveillant et railleur, proclame, en même temps que la ruine de la vie, la ruine de la raison. Jusque sous les vains tours de force de cet art prosodique se cache donc une indéniable émotion pathétique. N'empêche qu'alarmées par tant de bizarrerie et d'audace, les plus fermes admirations hésitent et finissent par faire place à la méfiance ou plutôt à la pitié ; et la première victime de ces excès de virtuosité se trouve être l'auteur lui-même traité pour ces morbides jeux de l'esprit de vain sonneur de rimes et de sot poète carillon.

A toute cette prétentieuse « tintinnabulation » de grelots phonétiques nous préférons, à vrai dire, le petit poème symbolique d'*Eldorado*. La légère musique d'une douleur résignée y chante si allègrement que la mélancolie y apparaît, selon la conception même de Poe, comme toute enveloppée d'harmonie. « Brillamment paré, — un vaillant chevalier, — « au soleil et à l'ombre, — depuis longtemps cheminait, « — chantant sa chanson, — en quête d'Eldorado. — « Mais il devint vieux, — ce hardi chevalier, — et sur

« son cœur, une ombre — s'étendit, quand il trouva —
« qu'aucun lieu du monde — n'avait l'air d'Eldorado. —
« Et, comme les forces — lui manquaient enfin, — il ren-
« contra une ombre de pèlerin : — « Ombre, dit-il, —
« où peut-il être, — ce pays d'Eldorado ? » — Par delà
« les montagnes — de la Lune, — au fond de la vallée
« des ombres ; — chevauche, hardiment chevauche, —
« répliqua l'ombre, — si tu cherches l'Eldorado. » On ne sait vraiment pourquoi Poe ne publia pas de son vivant cet excellent petit poème, dont la fermeté de touche semble antérieure à cette époque.

Si fragile qu'elle fût, la passion qu'inspira à Poe Mrs Whitman donna, du moins, naissance à l'une de ses plus remarquables poésies.

C'était un soir de l'été 1845 ; Poe, de passage à Providence, encore tout agité sans doute par son récent échec de Boston, s'en était allé la nuit errer aux alentours de la demeure de cette mystique poétesse qu'en dépit d'une admiration exaltée il n'avait encore jamais vue : tout à coup, elle lui apparut en son jardin sous les pâles lueurs du clair de lune. De cette romantique apparition serait sorti le fameux poème *à Hélène*. Il en est peu qui montrent mieux l'évolution morbide de la pensée chez Poe à cette époque. C'est minuit, heure propice aux extases, un tiède minuit de juillet où le corps tout alangui somnole, indolent, dans les ténèbres, dans les demi-ténèbres d'un clair de lune plus favorables que la nuit même aux illusions des sens comme aux ensorcelantes duperies du cœur. Aussi le jardin est-il enchanté par la présence de la bien-aimée : ses milles roses tournent vers le ciel leurs faces illuminées. Ainsi sortie de la pénombre, cette image lumineuse s'empare de l'œil ébloui, tandis que, dans l'es-

prit également fasciné, elle s'implante, se répète, s'adapte à l'état d'âme dominant; toute la vie intérieure s'arrête, alors concentrée sur ce seul point sensible ; toutes les idées qui naissent convergent vers cette vision unique, laquelle ainsi amplifiée, ainsi humanisée, tourne au symbole, le symbole du défaillant amour extatique. De là, les complaisants retours sur elle-même d'une pensée qui commence et recommence sans cesse... De cette première obsession, l'âme de Poe se dégage pourtant, mais non sans peine : d'un mouvement lent, incertain, hésitant, elle s'avance, tout en émoi, s'interrogeant, s'attardant, se répétant encore, jusqu'à ce que, le clair de lune disparu, toutes choses évanouies, elle devienne prisonnière d'une nouvelle sensation lumineuse; ce sont les yeux de sa maîtresse qui, dans la nuit profonde, seuls maintenant lui apparaissent également levés vers les cieux. Troublante vision qui, ébranlant tout son être, en révèle les plus intimes profondeurs : chaos d'enthousiasme et de douleur, d'orgueil et de désespoir, d'égoïsme et d'amour. Puissante vision qui soudain domine le monde, gouverne la vie, transfigure l'âme. Bienheureuse hallucination qui, d'une hantise spéciale, mène à l'extase. À genoux devant les yeux de sa maîtresse comme devant deux étoiles de la nuit, épanchant son cœur débordant non pas en froids concetti, mais avec une ferveur exaltée, Poe atteint ici spontanément au plus pur lyrisme platonique d'un Pétrarque et de ses meilleurs disciples.

Si morbide qu'il soit, le poème d'*Hélène* reste encore accessible à la commune humanité. Désormais se présentent trois poésies, qui semblent en être sorties, tant elles crient haut la folie. La plus simple, *Annabel Lee*, fut évidemment inspirée par le souvenir de Virginie morte

depuis deux années. « C'était il y a bien, bien des années, « — en un royaume près de la mer, — que vivait une « jeune fille que peut-être vous connaissez — du nom « d'Annabel Lee ; — et cette jeune fille elle vivait sans « autre pensée que d'aimer et d'être aimée de moi. — « J'étais un enfant, et elle était une enfant, — en ce royaume « près de la mer ; — mais nous nous aimions d'un amour qui « était plus que de l'amour, — moi et mon Annabel Lee ; « — d'un amour que les séraphins ailés des cieux — nous « enviaient à elle et à moi. — Et voilà pourquoi, il y a « longtemps, — en ce royaume près de la mer, — d'une « nuée sortit un vent qui glaça — ma belle Annabel Lee ; « — si bien que ses parents de haute naissance vinrent « — et l'emportèrent loin de moi, — pour l'enfermer en « un sépulcre — dans ce royaume près de la mer... — « Mais notre amour il était bien plus fort que l'amour — « de ceux qui étaient plus vieux que nous, — de beaucoup « bien plus sages que nous ; — et ni les anges des cieux « là-haut, — ni les démons en bas sous la mer, — ne « pourront jamais séparer mon âme de l'âme — de la « belle Annabel Lee. — Car jamais la lune ne brille, « sans m'apporter de rêves — de la belle Annabel Lee ; — « et jamais les étoiles ne se lèvent que je ne sente les bril- « lants yeux — de la belle Annabel Lee ; — et ainsi, toute « la nuit, je repose aux côtés — de ma chérie, ma chérie, « ma vie et mon épouse, — en son sépulcre là près de la « mer, — en sa tombe près de la retentissante mer ». Cette étrange ballade, qui semble inintelligible à tant de critiques, nous paraît au contraire d'une simplicité naïve. Ne dirait-on pas une pauvre petite tête d'enfant malade qui, à propos de quelque mélancolique conte de fée, rêve ou plutôt doucement délire ? Les constructions sont pué-

riles. Les strophes irrégulières s'en vont, d'une légère allure anapestique, chantant toujours la même rime d'une douceur infinie. Il semble vraiment qu'une voix candide prenne plaisir à tout ce triste jeu mélodieux des mots : sept fois se murmure le doux nom si cher et si euphonique d'Annabel Lee ; cinq fois chante, à peine modifié, le vers *in the kingdom by the sea*, si insignifiant en apparence, et cependant si suggestif du blanc pays des rêves. Au gré du hasard, semble-t-il, flotte l'errante mélodie des répétitions, tantôt simples, tantôt compliquées, toujours attendries ; ici un mot, là une construction, ailleurs une rapide suggestion se trouvent repris par la pensée alanguie et développée en une nouvelle construction symétrique ou imprévue. Et pourtant, de tout ce désordre apparent d'une pensée impuissante sortent çà et là de simples vers d'une force si poignante ou d'une tendresse si exquise que leur hantise laisse la troublante impression d'une inspiration un peu folle peut-être, mais d'un art infiniment subtil. C'est le triste charme de la pauvre Ophélie délirante légitimement attaché à la dernière œuvre de l'amant d'Eléonore ; c'est aussi, avec plus d'égarement, comme la complainte anticipée d'une Sélysette de Mæterlinck.

En cette douloureuse voie des égarements, Poe était déjà allé plus loin encore. Au temps où, accablé par la perte de Virginie, malade à plusieurs reprises, passant tour à tour par les plus extrêmes alternatives de dépression et d'exaltation, il semblait se débattre entre la folie et la mort, il écrivit l'intraduisible *Ulalume*. Les uns n'y voient qu'un indéniable document d'aliénation mentale ; les autres, une misérable mystification d'artiste macabre ; presque tous passent outre. Elle est pourtant pleine

d'humanité, cette énigmatique poésie, et de la plus émouvante : est-il plus poignant spectacle que celui d'une âme qui sombre dans l'enlisant abîme de la mélancolie vésanique ? En ces neuf lentes et irrégulières strophes anapestiques, au rythme pénible, aux rares rimes entremêlées, se meut une pensée torpide qui, incapable de se dégager de ses obsédantes rêveries, répète indolemment ses mots, ses épithètes, ses constructions, jusqu'à des strophes entières, tantôt identiques, tantôt variées, ici successivement, là à des intervalles inégaux, sans autre loi apparente que celle d'une impuissante hantise intermittente. Les dissonances mêmes y semblent, ainsi que les autres négligences, l'inévitable résultat d'une incohérence incurable. Et tout ce lugubre paysage fantastique où l'accablante désolation d'un automne sans vie pèse sur de ténébreux marais hantés de monstres sinistres, n'est-ce pas le funèbre décor qui convient à un cœur flétri, tout débordant de douleur comme un volcan éteint déborde de laves et de scories ? n'est-ce pas le fatal séjour d'une âme paralysée qui, défaillante, se complaît en ces mornes scènes familières, inconsciemment créées de ses délires, peuplées de ses chimères, animées de sa mourante vie. Du fond de ces mortelles ténèbres luit, pourtant, encore une vague aube nébuleuse que répand un astre symbolique ; et voilà que l'âme dédoublée de Poe se reprend une fois de plus à hésiter, toute angoissée, entre l'espoir et la peur ; mais devant elle surgit une tombe, une tombe où se lit un nom, et ce nom trop cher est à lui seul un irrévocable arrêt de désespoir. Non, il n'y a plus d'espérance, plus de joie ; c'en est fait de la lumière comme du bonheur ; toute cette nature en deuil n'est bien qu'un monde de ténèbres et de cendres, où un cruel démon entraîne perfidement une

pauvre âme égarée. Voilà le lugubre empire de la folie où, tout hagards, nous fait pénétrer la magie évocatrice de Poe, plus troublante encore que celle d'un Blake, d'un Cowper et d'un Coleridge.

Il semble impossible d'aller plus loin, cette fois; et cependant, par delà la folie, jusque dans le faux néant de la mort, Poe a prétendu nous mener : car c'est du fond même de la tombe qu'en sa superstitieuse survivance le poète des charniers adresse à sa dernière amie le funèbre message dont voici quelques mots : « Grâce au Ciel, la crise, « — le danger est passé, — et la lente maladie — est enfin « terminée, — et la fièvre appelée vivre — est vaincue à « la fin. — Je ne sais que trop bien — que je suis dépouillé « de ma force, — et que je ne remue pas un muscle, — « tandis que je gis de tout mon long ; — mais, qu'importe ? « je sens — que je vais mieux enfin... — Mon âme si « tentée — ici repose béatement, — oubliant, sans jamais « — les regretter, ses roses, — ses vieilles agitations de « myrtes et de roses ; — car maintenant, tandis que si « tranquillement — elle gît, elle croit sentir — une plus « sainte odeur — de pensées autour d'elle, — une odeur « de romarin, — mêlée à des pensées, — à de la rue et « aux belles — pensées puritaines. — Et ainsi elle repose « heureuse, — baignée en maint — rêve de la constance — « et de la beauté d'Annie, — noyée en un baiser — des « tresses d'Annie... » — A-t-on jamais plus fortement exprimé la lassitude de vivre qu'en ces pauvres strophes inégales dont les indolents anapestes semblent coupés au hasard du vers, au gré de capricieuses rimes tour à tour négligées ou superflues ? Jamais, pas même dans *Ulalume*, la pensée incohérente ne s'est répétée de façon plus fantasque, apparemment insoucieuse de ses reprises, de ses

arrêts, de ses développements impuissants, de ses lassantes complaisances. A quoi bon l'effort désormais ? La vie n'est qu'une fièvre, une dévorante fièvre qui brûle et affole le cerveau... Par bonheur, la mort est là, la bonne mort bienfaisante qui apporte l'infaillible remède ! La voilà donc enfin apaisée, elle aussi, cette terrible torture de la soif qui était plus forte que la vie même : « Oui, je « vais mieux, mieux enfin : car j'ai bu d'une eau qui étanche « toute soif...» Quelle joie en cette heure de délivrance !... Plus de fatigues désormais : délicieusement inerte repose le corps insensible ; plus de bruit, si ce n'est un murmure d'eau, berceur comme un chant de nourrice ; plus de sensations, si ce n'est l'assoupissant parfum des fleurs funèbres ; plus rien, ni tentations tyranniques, ni harcelants soucis ; plus rien, ni l'agitation de la gloire, ni les cruautés de l'amour ; plus rien que l'ombre fidèle d'une bien-aimée qui, tendrement, comme un tout petit enfant vous endort au rythme câlin de ses angéliques prières, dans la chaste volupté de ses bras caressants, sous la douce lueur de ses beaux yeux rayonnant d'amour. Ainsi se termine logiquement en un délicieux et poignant rêve d'extase et de mélancolie la douloureuse existence du poète macabre.

IV. — *Vue d'ensemble.*

Telle est l'œuvre poétique de Poe, toute mutilée par le destin. En des circonstances plus heureuses, elle eût été plus ample sans doute, mieux traversée de rayons, moins noyée d'ombres. Son originalité, pour être moins condensée, en eût-elle été plus intense ? L'état de ruine ne convient-il pas à des œuvres morbides ? Or, rien de plus morbide que celles-ci.

Extase et mélancolie, voilà chez Edgar Poe les deux pôles de la pensée, si indissolublement liés et si rapides en leurs évolutions que ces deux extrêmes semblent parfois bien plus coïncider qu'alterner. Ce poète n'est encore qu'un enfant que déjà d'interminables rêveries moroses, subitement illuminées d'éblouissants rayons, jettent son âme instable dans les plus inquiétants excès d'exaltation, orgueilleuse jusqu'au vertige, et de dépression, désespérée jusqu'au suicide; elles le soustraient aux freins de la volonté et aux lois de la raison, pour le livrer à tous les jeux de la sensibilité et de l'imagination; elles l'arrachent au sûr domaine de la réalité, pour l'enfermer en un dangereux égotisme hanté de visions; bref, elles lui ravissent la proie solide de ce monde, pour lui donner l'ombre perfide d'un idéal nébuleux. Ainsi dupé et égaré, le pauvre rêveur extatique se fait en sa foi naïve l'enthousiasté pontife d'une mystique religion de la Beauté, dont le principe est l'extase : c'est par l'extase que nous communions avec Dieu, c'est par l'extase que nous nous préservons des défaillances morales, car l'extase, c'est l'état de grâce, c'est la vertu de cette religion nouvelle; de même que la poésie en est, avec l'inséparable musique, le rite le plus pur et le plus élevé : car la poésie, création rythmique de la Beauté, c'est l'évocation artistique de la divine extase par le magique pouvoir des mots, contraints de chanter à l'unisson des plus saintes émotions; la poésie est donc l'art suprême, l'art de susciter chez les créatures terrestres les plus sublimes félicités du Ciel au seul rythme harmonieux des plus belles pensées. Mais, hélas! l'homme est de chair, la terre est de boue, la vie n'est que malheur. Voilà pourquoi toute beauté est triste;

toute mélodie, mélancolique ; toute extase, douloureuse. Le vibrant Israfel trouve vite en ce bas monde plus d'amertumes que de douceurs, plus de poisons que de fleurs. La dérivante barque nicéenne ramène tôt épuisé l'amant pâmé de la classique Hélène des rives parfumées de sa Terre Bénie au noir pays des funèbres charniers. C'en est fait des radieuses joies de l'inspiration : dans la mort, la mélancolie victorieuse s'unit à l'extase. L'amour désespéré pour une beauté morte, tel est désormais pour le poète en deuil le thème habituel de ses lugubres pensées, la formule favorite de son art macabre, combinant en une douloureuse volupté, sous les apparences symboliques de la Beauté et de la Mort, l'extase et la mélancolie. C'est mortes, c'est-à-dire inertes dans le morne silence du tombeau ou aériennes dans les troublantes visions du ciel, que l'amant platonique adore ses Irène et ses Léonore transfigurées. *Le Palais hanté* lui montre en son propre corps le radieux asile des orgueilleuses visions s'effondrant sous un vent de ruine. *Le Ver conquérant* lui étale sous les yeux le tragique autant qu'ignoble spectacle de la mort triomphant d'une vie d'horreur et de folie. A ses oreilles hallucinées le sinistre *Corbeau* fait sans trêve retentir l'implacable écho du Destin. Au monde réel qu'a flétri un précoce désenchantement succède le fantastique décor de blafardes régions hors de l'espace, hors du temps où des vallées sans repos frissonnent sous un ciel de feu, où d'éternelles rosées pleurent sur des montagnes sans formes, où des cités condamnées croulent sous l'œil de la Mort en de vastes mers torpides. En lui comme autour de lui, tout n'est plus que démence. Aux pieds de Marie-Louise et de la nouvelle Hélène, cette folie exaltée s'agenouille dans la ferveur de son amour

en proie à ses dernières extases les plus éthérées et, partant, les plus délirantes; naïve et comme enfantine auprès de son *Annabel Lee* ou lugubre et comme sénile auprès de son *Ulalume*, cette folie déprimée chante tour à tour le doux requiem presque résigné ou le lourd de profundis tout désespéré de son ultime mélancolie. Une dernière fois enfin, extase et mélancolie, s'unissent en la plus macabre des invocations poétiques qui, de la tombe, monte vers Annie. Bref, une alternante vésanie qui, dans l'œuvre comme dans la vie, montre tour à tour les plus radieux et les plus ténébreux aspects d'une âme éminemment instable, voilà chez Poe le fond pathologique de l'inspiration poétique comme de l'activité physique. Rayons et ombres, sa poésie n'est que l'expression artistique de son intime dualité morbide.

De ce caractère morbide, beaucoup font à Poe un grief excessif. « Rien de sain ici, disent-ils, on étouffe en cette lourde et froide atmosphère de pénombre; est-on dans une chambre de malade ou dans un caveau de cimetière ? Sont-ce là des parfums empoisonnés ou des pourritures embaumées qui offensent les sens ? Sont-ce là des cris de cauchemar ou des hallucinations de délire qui rompent ce morne silence de néant ? Qui peut bien vivre ici au milieu de ces ombres fuyantes dont la mobile perspective simule si étrangement l'infini. On a beau chercher : on n'entrevoit guère, comme dans les contes, qu'un pauvre être émacié, hagard, frissonnant, frénétique, plus spectral que terrestre, qui n'exhale que soupirs, sanglots, plaintes désespérées. Si, par aventure, tombe on ne sait d'où quelque lueur céleste, l'éclat en est si aveuglant qu'on ferme les yeux, presque ébloui ; et ce ne sont plus alors chez l'homme-fantôme que gestes suppliants, re-

gards ravis, tendres effusions, délirantes invocations... Fuyons, car ces lieux sont maudits; fuyons, car ce spectacle affole l'esprit; fuyons, car cette humanité, si c'en est une, est dûment damnée ! » Eh bien ! non, ne fuyons pas. Cet homme n'est ni si coupable ni si dangereux : c'est un malade, en effet; mais ce malade est un voyant et un artiste; et son mal est, pour qui sait le comprendre, aussi édifiant qu'instructif. Ce mal, qui est une instabilité native dérivée de la dégénérescence, entraîne sa victime en de lointaines régions où ni vous ni moi ne pénétrons; à vous qui ne fréquentez que les sentiers battus de l'existence commune, lui qui les ignore vous décrira quelques inaccessibles confins de l'humanité malade. Il vous dira jusqu'en quelles vertigineuses régions transfigurées peut s'égarer l'âme exaltée; il vous dira jusqu'en quels insondables abîmes d'horreur peut s'enfoncer l'âme déprimée. Bien mieux, à l'entendre, vous croirez y être; car la fascinante musique de sa voix, qui vient des intimes vibrations de son être, possède de merveilleuses vertus évocatrices dont la portée dépasse infiniment le sens impuissant des mots, ayant tour à tour l'exquise allégresse de mystiques accords apparemment tombés des cieux ou les troublantes sonorités d'une folie apparemment échappée aux enfers. Si vous ne vibrez pas à l'unisson de ces notes trop fortes ou trop fines, si vos regards ne pénètrent pas dans les obscurs détours de ces fantastiques régions, si vous ne sentez pas là une rare poésie, ne criez pas trop haut au mensonge, au tour de force, à l'artifice; non, la faute en est peut-être moins à l'artiste qu'à vous; peut-être vous manque-t-il quelque fibre, peut-être votre vue est-elle un peu courte; peut-être votre humanité n'est-elle pas très riche. Alors réjouissez-vous béatement

de votre saine médiocrité, flattez-vous, en votre for intérieur, de n'avoir jamais connu d'idéal trop élevé; dites bien fort que ce n'est qu'à des fous qui veulent monter trop haut qu'il arrive de choir si bas. Mais, si vous êtes ému, délicieusement ému par la finesse de cet art, délicatement ému par le pathétique frémissement de cette voix, oh ! alors méfiez-vous; ne vous attardez pas trop à ces mélancoliques incantations; le danger de cette perfide magie, c'est justement d'en subir le charme au point d'en être vaincu. Non, vous ne trouverez point là le pain quotidien de la vie, celui qui donne santé, force et et bonheur; allez demander à d'autres moins raffinés des aliments plus simples; mais sachez, au moins, de cette morbide floraison des misères humaines, tirer un poison qui guérit de l'orgueil. Le génie, ici, c'est la maladie; la force de Poe, c'est son mal. Il n'avait rien de meilleur à nous donner que ce triste, mais émouvant spectacle; il l'a fait en artiste suprême. Telle quelle, unique en son originalité, complète en sa brièveté, son œuvre survivra à de plus vastes monuments fragiles. Puisque Poe ne pouvait rien faire de plus utile, de plus touchant et de plus beau, apprenons à lui en savoir gré : sachons, sinon l'aimer, du moins le comprendre, le plaindre et l'admirer

Les Américains, peuple neuf, trop sain peut-être pour avoir déjà un bien grand raffinement intellectuel, n'ont guère plus compris que plaint et admiré ce morbide artiste si étrangement égaré en leur pays et en leur temps. La plupart lui préfèrent très naturellement Longfellow dont les virils appels à l'énergie conviennent mieux à leur âme un peu fruste; comme Emerson, ils exclueraient volontiers de leur étroit Parnasse ce chanteur funèbre, si *le Corbeau* n'était après tout une de leurs gloires nationales;

seuls, quelques raffinés apprécient vraiment le charme magique de cette poésie subtile. Les Anglais, après la période de dénigrement qui suivit la mort de Poe, se sont repris Tennyson ne trouve pas « le plus original des génies américains indigne d'une place près de Catulle, le plus mélodieux des Latins, et de Heine, le plus harmonieux des Allemands ». L'école préraphaélite fit plus qu'admirer ; elle imita le poète américain en ses tendances extatiques comme en ses raffinements mélodiques : au symbolisme mystique de Poe, Rossetti ajoute, en effet, son verbalisme musical, avec ses curieux effets de répétition et de parallélisme ; Swinburne renchérit encore ; à sa suite Oscar Wilde finit par s'égarer en ses élucubrations théoriques comme en ses réalisations poétiques.

Bien qu'intraduisible en notre langue, la poésie de Poe n'en a pas moins eu en France une influence considérable. Baudelaire, qui se reconnaissait en son frère aîné d'Amérique, a fait siennes toutes ses théories poétiques sur la création rythmique du Beau, les états de grâce extatique, le rôle essentiel de la musique, etc., : c'était là pour l'école de l'art pour l'art un renfort imprévu ; par malheur, même impuissance dans l'expression de l'inexprimable idéal, et partant même marasme ; même recours au rare, au bizarre, à l'horrible ; même substitution de l'artifice à l'art ; au fond, désaccord complet : en dépit de communes tendances mystiques et symboliques, la rude originalité de Baudelaire, surtout faite d'âcre volupté sadique et d'âpre satanisme blasphématoire, tend vers une dure forme bien plus plastique que mélodique, plus déclamatoire même que poétique. Rollinat y mit plus de souplesse : à part cette brutale sensualité qu'ignore l'amant d'Hélène, rien de plus poesque que le fond morbide des *Névroses* ; même

alternance de dépression et d'exaltation ; mêmes obsessions de crime ou de suicide ; même hantise, tour à tour joyeuse ou sinistre, des yeux, des dents, des lèvres de quelque bien-aimée ; mêmes aspirations extatiques vers des beautés moins réelles qu'imaginaires ; même surabondance de répétitions et d'effets rythmiques. L'école symboliste aussi doit à Poe infiniment plus qu'elle n'avoue : le « prince des poètes » Mallarmé imita de ses poésies les plus obscures et accepta de ses théories les plus aventureuses ; comme Poe, en effet, les symbolistes veulent suggérer par la musique des mots, bien plus qu'exprimer par leur sens, l'émotion poétique ; mais, tandis que cette prétention chez Poe a pour cause et pour excuse une morbide prédisposition à l'extase et l'intense désir d'en reproduire les effets, cette intention semble chez la plupart des symbolistes froidement voulue dans un but purement esthétique ; et, si, d'autre part, l'application de ces idées téméraires est chez Poe relativement timide, car son vers a le plus souvent un sens indépendant de la musique, elle est chez les symbolistes intrépidement aveugle : car leur vers manque le plus souvent de ce sens ; de là, l'obscurité proverbiale de cette poésie hermétique, dont l'hérésie est, au fond, de ne voir dans les mots qu'une musique.

En réalité, tous ces imitateurs se plaisaient à retrouver dans l'œuvre de Poe l'exemple et la théorie de leurs propres tendances morbides ; et ses meilleurs disciples, ce furent précisément ceux qui furent le plus atteints du même mal que lui. Les autres n'ont guère pu trouver en son œuvre que matière à thèmes musicaux et à suggestions esthétiques. Une originalité aussi exceptionnelle, répéterons-nous ici comme pour les contes, ne s'imite pas ; elle est un don fatal de la nature.

CHAPITRE VIII

DERNIERS JOURS

I. — *Retour à Richmond.*

Après son départ pour le Midi, dix jours se passèrent sans nouvelles d'Eddie. La pauvre Muddie « en perdait la tête ». « Je crains tout, écrivait-elle à Annie non moins inquiète ; j'ai bien peur qu'il ne lui soit arrivé malheur. » Elle ne se trompait pas : à Philadelphie, sous l'influence de spiritueux ou de narcotiques, peut-être même spontanément, un véritable accès de folie s'était emparé du pauvre Eddie. A l'éditeur de l'*Union Magazine*, il se présente un après-midi, « l'air pâle et hagard, ayant dans les yeux une étrange expression d'égarement ». « Mr Sartain, dit-il, je viens vous demander un refuge et votre protection. Vous aurez de la peine à croire ce que j'ai à vous dire... » Et il raconte que, durant son voyage de New-York, il avait surpris la conversation de gens qui, assis à quelque distance de lui, complotaient de le tuer et de le précipiter de wagon. Puis, en venant lui-même à l'idée de se tuer, il demanda un rasoir sous prétexte de se couper les moustaches ; Mr Sartain, devinant ses intentions, les lui coupa avec des ciseaux. Le soir, « durant une périlleuse prome-

nade sur les bords du haut réservoir de Fairmount, » à son hôte qui ne le perdait point d'un pas « il se mit à parler de visions dans une prison : une jeune femme, toute radieuse par elle-même ou par l'atmosphère qui l'enveloppait, lui adressait la parole du haut d'une tour crénelée. » La nuit, il ne cessa de réclamer du laudanum. Enfin, le lendemain, ayant peu à peu recouvré conscience, il reconnut en ses « cauchemars des illusions ». Il n'y a pas de doute ; nous sommes ici, en présence d'une véritable crise délirante, caractérisée par la multiplicité des formes : c'est le délire polymorphe propre aux dégénérés. Le pauvre déséquilibré, qui depuis si longtemps se démenait sur les confins de la folie, en a cette fois nettement franchi les bornes.

Avec quelque argent complaisamment prêté, le malheureux Poe put toutefois achever son voyage et atteindre Richmond ; mais là, dès son arrivée, nouvelle rechute. Il passa les deux premières semaines, errant, totalement ivre, dans le quartier mal famé du port ; devant les habitués de ces lieux, il se mettait, selon sa coutume en ses dernières années, à exposer emphatiquement les mystérieuses beautés d'*Eureka* et la genèse des mondes, « semblant s'adresser de quelque tribune imaginaire à de vastes auditoires plongés dans une admiration attentive ». De cette fâcheuse grandiloquence délirante, on le retira sans veste ni chapeau, le reste de ses vêtements souillé et râpé, et tant bien que mal on l'équipa à neuf. Pour la durée de son séjour, il se fixa dans un vieil hôtel, *the Old Swan*, jadis à la mode, désormais déchu, qui lui rappelait, disait-il, sa jeunesse et les vieilles coutumes virginiennes. Le changement de milieu et l'heureuse influence du pays natal produisirent peu à peu, pour la dernière fois, un

effet salutaire : il y eut comme un réveil de tout son être qui faisait illusion à tous et à lui-même. Accueilli avec sympathie par ses compatriotes qui l'applaudirent et le fêtèrent, il fut, durant tout cet été, chose invraisemblable pour qui ne connaît pas ces malades, comme le lion de la saison, et il ne cessait de parler de son séjour à Richmond comme de la plus heureuse période de sa vie.

Il n'oublia pas, du reste, le but de son voyage : il fit à Richmond, à Norfolk et peut-être en d'autres villes de Virginie, des conférences sur ses sujets habituels, et elles n'eurent pas moins de succès que dans la Nouvelle-Angleterre : l'une d'elles, sur *le Principe poétique*, à raison de 5 dollars la place, réunit trois cents auditeurs, d'où une recette de 1,500 dollars dont on ne sait ce qu'il advint. Le caractère étrange de l'homme était, il est vrai, pour beaucoup en ces succès autant faits de curiosité que de sympathie. Un de ses auditeurs, le professeur Valentine, fut frappé de l'inquiétante pâleur de son visage, accentuée par le sombre éclat de ses yeux et de ses cheveux noirs et par l'expression de mécontentement et de mépris de sa bouche nerveusement contractée. « Il y avait peu de variété, dit-il, et beaucoup de tristesse dans l'intonation de sa voix ; mais cette tristesse même était en une harmonie si parfaite avec l'histoire de sa vie qu'elle excitait dans l'assemblée un profond intérêt pour la personne du conférencier ». « Je n'ai *jamais* été reçu « avec autant d'enthousiasme, écrivait Poe en septembre à « Mrs Clemm. Les journaux n'ont fait que me louer avant « et après ma conférence... On m'invite beaucoup en « ville... Je ne rencontre que des preuves de bienveil- « lance depuis mon arrivée ici. » Il ne semble pas avoir été moins heureux en ses démarches pour le *Stylus*.

« Presque tous ses vieux amis de Virginie promirent, disait-il, de lui fournir les fonds nécessaires, et il avait confiance dans le succès. Et, parlant ainsi de ce rêve chéri de sa vie, il redressait la tête et, les yeux brillants d'enthousiasme, s'écriait : « Je dois et je veux réussir ! » L'honnête associé d'Oquawka, auquel Poe expliquait ses retards tour à tour par des attaques de choléra et par des abus de calomel, lui demeurait, du reste, aveuglément fidèle.

Au début de son séjour, Poe fréquenta surtout, à Duncan's Lodge, chez les Mackenzie qui avaient adopté et gardaient encore sa sœur Rosalie. C'est ainsi qu'il retrouva, en ces derniers jours, la pauvre innocente : elle s'éprit follement de ce frère fameux, elle l'écoutait et l'admirait comme un prophète, tandis que lui la taquinait sans cesse à propos de toutes ses manies de costume, de ses étrangetés de manières, de ses effaremments bizarres. Il n'était pas moins bien accueilli chez un de ses anciens camarades de classe, l'artiste Sully, qui se plut à retrouver en lui le fier et farouche collégien de Richmond Academy. Mais une attraction sentimentale l'attira, surtout vers la fin de son séjour, dans une autre famille, celle des Talley : là, une jeune fille, Miss Susan Talley, fut à son tour fascinée, dès l'abord, par « le charme indéfinissable », par « ce mystérieux magnétisme » que devait garder jusqu'au dernier jour de sa vie cet étonnant séducteur. « En ses conversations avec moi, dit-elle naïvement, il s'exprimait avec une liberté et une franchise qui me permirent de pénétrer plus profondément dans l'histoire de sa vie et dans son caractère. » Elle nous a laissé, en effet, cette gracieuse narratrice, en même temps qu'un charmant récit de ces heureuses journées, le plus sym-

pathique portrait de Poe avant sa mort. » Elle le décrit gentleman accompli en sa sombre tenue noire, tout plein d'une « distinction indéfinissable », « calme, digne, un peu hautain en sa réserve », « hagard » parfois en son air pâle et las, souriant rarement, ne riant jamais, mais la lèvre frémissant de sarcasme sous la moustache noire très soignée ; elle insiste sur l'étrange beauté de ses yeux « d'un sombre gris d'acier », d'une « limpidité de cristal », au regard « fixe, immuable », en dépit de « l'expression triste et rêveuse », sous « des paupières qui ne se contractaient jamais », des « yeux effrayants », disait-on parfois. Elle le montre fuyant les nombreuses réunions [il n'avait pu se procurer d'habit de soirée], badinant avec les enfants, s'abandonnant à de douces intimités, ou errant « grave et songeur » en « des lieux chers à ses premiers ans ». On aimerait à voir la vie de Poe se terminer ainsi dans le décor symbolique qui sied à « un génie de lumière et de ténèbres », dans le poétique charme de tendresse et de mélancolie qu'une candide jeune fille prête au héros d'un de ses plus beaux étés. La réalité n'a malheureusement pas de ces tendresses, et la jeune fille elle-même en sut quelque chose.

« Pour peu qu'il cédât à sa tentation habituelle, avoue-t-elle sur la foi de ses amis, il semblait perdre tout empire sur lui-même ; et, deux fois durant son séjour à Richmond, sa vie courut ainsi de sérieux dangers. » Plus de deux fois, hélas ! « Je fis tout ce que je pus, affirme l'éditeur du *South Literary Messenger*, Thompson, avec lequel Poe fut en constantes relations d'affaires, pour réprimer ses excès et pour subvenir à ses plus urgents besoins (car il était extrêmement pauvre), mais il n'y avait pas d'influence capable d'enrayer cette maudite passion pour

la boisson, et tout son séjour à Richmond ne fut qu'une suite de folies déplorables. « Il parlait de lui-même comme d'une victime prédestinée à la damnation, comme d'une *âme perdue* [en français dans le texte], hors de tout espoir de rédemption. » « En toutes ses visites sauf la dernière, confirme un rédacteur de la même revue, il était dans un état voisin de la manie. Chaque fois qu'il goûtait de l'alcool, il cessait rarement de boire tant qu'il en avait la force. C'était bien de la manière la plus barbare qu'il buvait... Son goût pour les boissons était pure maladie, et non une source de plaisir ou d'excitation ». « En son organisation sensible, déclare de même l'évêque Fitzgerald, l'excitation alcoolique dégénérait en folie. » Une fois, un certain Docteur Rawlins fut appelé à le soigner d'une première attaque de delirium tremens ; une autre fois, « la rechute étant plus sérieuse, » deux autres docteurs furent convoqués, lesquels ne le sauvèrent que par « des soins assidus » et lui prédirent qu' « un autre accès serait sûrement fatal. » Une fois de plus Poe exprima le plus fervent désir de rompre le joug tyrannique de ce vice maudit, racontant toutes ses luttes antérieures pour y réussir. Emu jusqu'aux larmes, il finit par déclarer de la manière la plus solennelle qu'il *voulait* désormais se contraindre, qu'il *voulait* résister à toute tentation. « Il tint parole, ajoute Miss Talley, tant qu'il resta à Richmond ». « Pendant les trois semaines antérieures à son départ de Richmond, atteste Thompson, il fut sobre, un Enfant de la Tempérance ». Il s'était, en effet, inscrit dès le mois de juillet à la société antialcoolique dont les membres portaient ce nom et en aurait même, paraît-il, envoyé la feuille dûment signée à Mrs Clemm.

Or, Poe, qui le croirait ? était de nouveau sur le point de se marier. Eh oui ! dès son retour à Richmond, il avait repris avec l'Elmire de ses dix-huit ans, celle dont il avait jadis en prose et en vers tant flétri la cruelle inconstance, il avait repris ce beau duo de jeunesse qu'avait si fâcheusement interrompu, quelques mois plus tôt, le poétique appel de Mrs Whitman. Veuve désormais de son riche marchand et, partant, pourvue d'une belle fortune indépendante, Mrs E. Shelton, née Royster, se montra, en somme, en dépit de son humeur rassise, fort accueillante pour cet adorateur indigent, dont la belle flamme juvénile se rallumait si inopinément à ses quarante ans révolus et dont l'auréole de gloire éclipsait sans doute à ses yeux quelques traits moins brillants. « J'étais prête à me rendre à l'église, raconte cette digne bourgeoise, quand une bonne entra et me dit qu'un monsieur désirait me voir. Je descendis et fus surprise de voir Mr Poe, mais je le reconnus tout de suite. Il vint à moi de la manière la plus enthousiaste et me dit « Oh ! *Elmire*, est-ce vous ?... » Je lui dis alors que je me rendais à l'église, et que rien ne pouvait me retenir : il voulut bien revenir... Quand il revint, il renouvela ses déclarations. Je ris ; il prit un air très sérieux, et me dit qu'il était de bonne foi, et n'avait cessé de penser à cela depuis longtemps. Voyant qu'il était très sérieux, je le fus à mon tour, et lui dis que, s'il ne voulait pas accepter un refus positif, il devait me donner le temps de réfléchir. « Un amour qui hésite, me dit-il, n'est pas de l'amour... » Mais il resta très longtemps, et fut très agréable et très gai. Il revint souvent me voir, et j'allai avec lui à l'Exchange Concert Room et l'entendis déclamer. »

Il est fâcheux que, pour achever de convaincre

une amante si crédule le poétique don Juan se crut obligé de recourir à un artifice assez peu délicat : il fit écrire par Mrs Clemm une lettre attestant qu'il n'avait toute sa vie cessé de pieusement thésauriser un croquis de son Elmire adolescente. Mrs Clemm écrivit ; et, au reçu du message truqué, la bonne dame de s'écrier : « Cette délicieuse lettre est si précieuse que j'en aime déjà l'auteur. » Elle l'aimait, en effet, plus qu'elle ne pensait. Lui aimait-il autant son Elmire ? La petite confidente d'alors en doute ; elle voit en cette liaison plus de calcul que d'affection. « Pour son projet du *Stylus*, insinue-t-elle non sans quelque secrète pointe de jalousie peut-être, il lui fallait avant tout de l'argent... ; et cet argent, il le lui fallait coûte que coûte, au prix de n'importe quel sacrifice. De là, cette affaire avec Mrs Shelton. C'était une dame fort respectable, affirme-t-elle, mais de manières communes et d'un tour d'esprit positif, plus âgée que Poe, [un an ou deux] n'ayant aucun de ces traits qu'on pourrait croire capable d'attirer un homme de son goût et de son tempérament exceptionnels ».

Il faut pourtant croire qu'un certaine affection naquit même du côté de Poe, si l'on s'en fie à ces lignes à Mrs Clemm : « Elmire vient de rentrer à la campagne J'ai passé la soirée d'hier avec elle. Je crois qu'elle m'aime avec plus de ferveur qu'aucune personne que j'aie connue, et je ne puis m'empêcher de l'aimer en retour. » Mais cette affection de complaisance, qui remplaçait d'une manière si imprévue les grandes passions de parade, ne fut jamais, il faut l'avouer, assez forte pour bannir le tendre souvenir d'Annie ; et, au moment même où les projets de mariage promettaient de se réaliser, Poe écrivait assez étrangement à Mrs Clemm : « Serions-nous

plus heureux à Richmond ou à Lowell ?... Il *faut* que je sois quelque part où je puisse voir Annie... J'ai besoin de vivre *près d'Annie.* » Quoi que l'on puisse penser de cet inquiétant aveu, le mariage fut en principe décidé ; la date en aurait même été fixée au 11 octobre, et Poe, qui désirait hâter cet évènement, s'apprêta à partir pour New-York, afin de ramener Mrs Clemm que retenaient sans doute des embarras pécuniaires. Il avait, en effet, totalement oublié d'envoyer à la pauvre femme le moindre dollar, alors que, « privée des choses les plus nécessaires, » elle sollicitait de tous côtés, refusant de l'abandonner à « son triste sort », comme on le lui conseillait.

II. — *La Mort.*

« La veille de son départ », ou plutôt l'avant-veille, Poe eut « une longue conversation intime » avec sa chère petite Susan ; « il parla de son avenir comme s'il l'anticipait avec une joie très vive, toute juvénile ». « En aucune circonstance, dit-elle, je ne l'ai vu animé d'autant d'allégresse que ce soir-là. » Le lendemain matin, il alla en ville, accompagné de ses amis, les docteurs Gibbon Carter et Mackenzie. Il passa la journée avec eux et quelques personnes assez intimes. Le soir, il vint dire adieu à Mrs Shelton, ayant « comme un pressentiment qu'il ne la reverrait plus. » « Il était fort triste, dit-elle, et se plaignit d'être très souffrant. Je lui tâtai le pouls et lui trouvai beaucoup de fièvre » Tard dans la soirée, il soupa avec quelques amis, qui l'accompagnèrent ensuite jusqu'au bateau. D'après eux, il fut parfaitement sobre et de bonne humeur jusqu'au dernier moment ; il leur

promit même, au départ, d'être bientôt de retour à Richmond, « dans deux semaines ».

C'était alors le jeudi 27 septembre. Comment se passèrent en dehors de la traversée, les six jours qui suivirent, nul ne le sait. Tout ce que l'on connaît de certain, c'est qu'à Baltimore, un après-midi, il vint chez un ami, le Dr. Brooks, et que, ne le trouvant pas, il s'en alla. Il était alors, paraît-il, un peu pris de boisson. Une tradition, confirmée en partie par le témoignage du Dr. Moran, un peu erroné quant aux dates, veut que, parti de son hôtel, Bradshaw's, où il avait oublié ses malles, il ait été trouvé étendu et inconscient, dans un des wagons du train de Philadelphie et renvoyé par le conducteur dans un autre train du Havre de Grâce à Baltimore. Là, arrivé dans la nuit du mercredi 2 octobre, au lieu de rentrer à son hôtel, il erra par les rues, et fut, dans un état de stupeur, saisi par une bande de politiciens qui, dès le matin, promenèrent le malheureux être inconscient de salle de vote en salle de vote et le firent voter à leur guise. Un ouvrier imprimeur, qui le découvrit plus mort que vif dans une de ces tavernes, Ryan's Fourth Ward Polls, eut pitié de lui et envoya un mot à l'un des anciens correspondants de Poe, au Dr. Snodgrass, dont il put encore se réclamer. Le docteur accourut à Ryan's Polls et y trouva le pauvre poète dans un état d'horreur digne du *Chat Noir* : souliers usés, vêtements en lambeaux, cheveux emmêlés, visage bouffi, yeux hagards, voix inarticulée ; il le fit aussitôt transporter à Washington Hospital où il fut admis d'urgence à 5 heures. Il resta en cet état d'inconscience jusqu'à trois heures du matin. « A cet état, dit le médecin qui le soignait, succéda un tremblement des membres, et un délire incessant sans violence ni agita-

tion, un bavardage continuel s'adressant à des êtres fantastiques et imaginaires sur les murs... Nous fûmes impuissants à rétablir le calme avant le second jour de son admission ». Les cousins de Poe, Neilson Poe et Herring, informés de cette admission à l'hôpital, se présentèrent pour le voir, mais ne furent pas admis, étant donné l'état de surexcitation du malade ; ils durent se contenter d'envoyer du linge et diverses autres choses. « Désirant ranimer et entretenir ses espérances qui déclinaient vite alors, dit le Dr. Moran, je lui dis que j'espérais qu'il pourrait jouir dans quelques jours de la société de ses amis de Baltimore... A ces mots il éclata avec une grande énergie, disant que la meilleure chose que son ami pût faire, c'était de lui faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet, que, quand il voyait sa propre dégradation, il souhaitait de disparaître sous terre, etc... » Après un court sommeil survint « un violent délire », le malade « s'opposant aux efforts de deux infirmiers qui voulaient le maintenir au lit. Cet état dura jusqu'au samedi soir ; il se mit alors à appeler un certain Reynolds toute la nuit jusqu'à trois heures du matin, le dimanche. A ce moment, commença à se produire un changement très manifeste. Affaibli par ses efforts, il s'apaisa et sembla reposer quelque temps ; puis, tournant doucement la tête, il dit : « Le Seigneur vienne en aide à mon âme », et il expira vers cinq heures du matin. » C'était le 7 octobre 1549 ; Poe avait donc quarante ans. « Lonesome October ! » avait gémi *Ulalume*. Dès le lendemain, à quatre heures, après le service funèbre célébré par un pasteur de la famille, le Révérend William Clemm, le corps du poète fut accompagné par Neilson Poe, Herring et le docteur Snodgrass jusqu'à la tombe ancestrale des Poe.

Après tant de navrantes vicissitudes, le génial aventurier des lettres venait ainsi rejoindre au dernier logis l'héroique ancêtre des guerres de l'Indépendance Américaine.

« Edgar avait connu tant de misères, avoue le cousin Neilson, il avait si peu de raisons d'aimer la vie qu'on ne peut dire que ce changement ait été pour lui un malheur ». Qu'y avait-il, en effet, de plus désirable pour un malheureux voué aux pires déchéances physiques et mentales que cet éternel repos de la tombe ? Victime consciente de la vie, Poe, malgré tous ses impulsifs retours à l'espoir, souhaitait du fond du cœur cette fin suprême de ses maux, et à l'avance il en célèbrait les bienfaits : « Les gé-
« missements et les plaintes, confiait-il à la consolatrice
« de ses derniers jours, les soupirs et les sanglots — sont
« apaisés maintenant — avec cette horrible battement — au
« cœur, ah ! cet horrible, — horrible battement. — Le
« malaise, la nausée, — l'impitoyable souffrance — ont
« cessé avec la fièvre — qui affolait mon cerveau, — avec
« la fièvre appelée vivre — qui brûlait mon cerveau. —
« Mais, oh ! de toutes les tortures, — celle qui torture le
« plus, — s'est calmée avec la terrible — torture de la
« soif, — la soif de cette onde naphtaline — d'une pas-
« sion maudite ; — j'ai bu d'une eau — qui étanche
« toute soif ».

« Annie, mon cher Eddy est mort, écrivait Mrs Clemm au reçu de la fatale nouvelle. Annie, priez pour moi, votre amie désolée. Mes sens m'abandonnent... Dites-moi que faire, Votre amie éperdue ». Annie accueillit chez elle la pauvre femme sans ressources; et, pendant des semaines, elles pleurèrent ensemble l'être qu'elles aimaient de l'amour le plus pur. Deux

fiancées le pleuraient également. Puis « Stella » (Mrs Lewis) la recueillit pendant huit ans ; après quoi, admise dans un hospice de Baltimore, elle y mourut en 1871 et alla dûment rejoindre les restes de son « cher Eddy », désormais abrité sous le monument commémoratif de Fayette Street.

Dès le lendemain de la mort de Poe parut, en même temps que maints articles plus ou moins indulgents, une diatribe impitoyable signée Ludwig ; elle était de ce faux ami Griswold, à qui Poe en une fâcheuse aberration avait précisément confié la publication de ses œuvres. Naïvement Mrs Clemm lui abandonna tous les papiers ; elle ne reçut en échange qu'un maigre bénéfice sur les seuls exemplaires qu'elle plaçait elle-même. Loin d'être « une œuvre d'amour », le fameux mémoire de Griswold en tête des œuvres ne fit qu'étendre la portée de ses injures anonymes. L'édition en trois, puis quatre volumes (1849-1856) n'en fut pas moins un grand succès pour l'époque : 1500 exemplaires par an. Les amis de Poe eurent beau faire : « l'immortelle infamie » de l'exécuteur littéraire reçut de la presse puritaine d'Amérique et d'Angleterre l'accueil le plus empressé ; et Poe devint pour longtemps, aux yeux de cette société anglo-saxonne qui avait naguère si durement bafoué Byron, un « scélérat de marque », un « pourceau de génie », un « yahoo américain », un « Caïn », « le scandale-monstre du monde littéraire ». Ce ne fut guère qu'en France que, « frère puîné », Baudelaire osa prononcer un plaidoyer éloquent, dont la générosité, à vrai dire, pèche en sens contraire ; et ce n'est guère que de nos jours qu'Arvède Barine, grâce aux fructueuses recherches de John Ingram et de George Woodberry,

a pu commencer à expliquer « le phénomène psychologique » de Poe.

III. — *Conclusion*

En somme, que nous apprend la biographie de ce génial déséquilibré ? Né dans les pires conditions hygiéniques de parents misérables, phtisiques et héréditairement alcooliques, le précoce enfant de Richmond manifeste dès le début, en même temps qu'une intelligence prématurée et une sentimentalité exaltée, cette brusque énergie intermittente qui fut la base fragile de son caractère indisciplinable. Sa personnalité orgueilleusement enflée passe bientôt, en une jeunesse qui ne fut qu'instabilité continue, des morbides transes de l'extase hantée de visions mystiques et de folles idées de grandeur aux coups de tête les plus aveuglement aventureux. Dès lors, échecs, soucis et misère font rapidement de l'heureux enfant adoptif de la veille, du fier poète de l'orgueil, du radieux rêveur idéaliste un soldat égaré, un bohême sans feu ni lieu, un déclassé, un détraqué ; car, de cette déséquilibrante adolescence est déjà sortie la tare tyrannique, l'impulsion dipsomaniaque, qu'aggravent de malsaines passions pour les jouissances artificielles. C'est en vain que viennent succès, fortune, mariage, le bonheur, en même temps que le bien-être, de la vie de famille ; c'est en vain qu'à plusieurs reprises la victime alarmée se ressaisit, se jure solennellement victoire, lutte énergiquement contre le mortel ennemi attaché à sa chair : la tare persiste, accomplit sournoisement son œuvre meurtrière, mine lentement et non moins sûrement la pauvre personnalité de plus en plus profondément désagrégée. Ce n'est

bientôt plus au-dedans qu'anarchie intellectuelle, insensibilité morale ou raffinement sentimental, activité fébrile jusqu'au délire incohérent ou marasme morne jusqu'à l'impuissance irrémédiable, et au-dehors que plaintes navrantes ou réclames retentissantes, critiques farouches ou louanges exaltées, mystifications sensationnelles ou tenaces poursuites de projets gigantesques, monomanies de persécuté persécuteur ou éclatantes étincelles de génie rare et suprême. Est-ce un fou, est-ce un être génial, que cet inquiétant déséquilibré dont l'étrange mentalité erre sur les confins du crime et du génie ? Ces distinctions en leur rigueur absolue, affirme Claude Bernard, ne sont que vieilleries médicales, génie et folie n'étant qu'exagérations d'une médiocrité saine. Et pourtant, il n'est guère douteux que, vers la fin de sa carrière, à partir de son séjour à New-York et surtout de la mort de sa chère Virginie, ce pauvre dégénéré supérieur n'était plus guère qu'une sorte de fou partiellement raisonnant, un demi-insensé, dont la folie circulaire à double forme laissait de mieux en mieux se greffer sur ses phases de dépression mélancolique les impulsions dipsomaniaques et sur ses crises d'exaltation maniaque les fugues d'érotomanie mystique.

Avec plus de précision encore et d'ampleur l'étude de l'œuvre amène aux mêmes conclusions. Le génie morbide de Poe est doué de cette instinctive précocité et de cette fatale fixité qui caractérisent des tendances innées. Il a pour base fragile une sensibilité outrée, aussi avide que susceptible d'émotions intenses. Il oscille, de l'enfance à la mort, entre les phases extrêmes de l'extase et de la mélancolie, double source alternante de ses inspirations poétiques et de ses fantastiques créations, de ses dogmes

littéraires et de ses synthèses métaphysiques. De là, en prose comme en vers, ces brusques passages du plus morne désespoir aux plus vibrantes exaltations ; de là, ce fervent culte mystique qui, à force d'unir la Beauté et la Mort, finit par les confondre ; de là, ces séraphiques amantes pétries d'idéal platonique bien plus que de matière vivante ; de là, ces macabres apparitions qu'amplifient les fumées de l'opium ou les vapeurs de l'alcool ; de là, l'outrance trépidante d'une nature pervertie en proie aux tiraillements les plus contradictoires. Sur ce double fond instable la poésie fait, de ses premiers bégaiements à ses ultimes divagations, chanter sa dolente mélodie qui, sortie des profondeurs inconscientes, survit à la raison qu'elle a précédée ; la critique y mêle l'âpre intolérance d'un égotisme aussi plein d'orgueil que de soupçons ; les contes prodiguent tantôt les plus hallucinantes visions de la peur et les plus obsédantes impulsions du crime, tantôt les plus aventureuses envolées de l'intuition et les plus saisissantes ou les plus insaisissables chimères de l'imagination ; il n'est pas jusqu'à l'humour le plus grotesque qui ne vienne derrière le rictus d'un masque grimaçant cacher ses hantises macabres et sa tristesse foncière, ni la plus enragée des dialectiques qui n'aille intrépidement improviser sur une frêle base de science et de divination ses plus fantasques constructions de panthéisme occulte. Sous un vent de folie tremble toute cette œuvre monstrueuse, qui ne se soutient que par l'invisible logique d'heureuses proportions et par la secrète vertu d'artifices subtils. Mais tel est le prestige de tant d'art, victorieux de tant de frénésie, qu'aux plus récalcitrants des juges échappe l'irrésistible aveu : « Non, cet homme extraordinaire, qui a, en plu-

sieurs chefs-d'œuvre, si magistralement révélé à l'humanité quelques-uns de ses plus rares aspects et quelques-unes de ses plus suprêmes émotions, n'était point que folie ; ou bien, si le mot génie veut vraiment dire originalité supérieure, il y avait en sa folie une inséparable autant qu'indéniable dose de génie ». C'était bien, du reste, l'opinion de Poe lui-même : « Les hommes m'ont « appelé fou, dit l'amant d'Eléonore ; mais la science n'a « pas encore décidé si la folie est ou n'est pas la plus haute « intelligence, si tout ce qui est profondeur ne vient pas « d'une maladie de la pensée, de modes de l'âme exaltés aux « dépens de l'intellect général » ; et, pour son propre compte, il ajoute : « Ce que le monde appelle génie est « une maladie mentale qui résulte de la prédominance « excessive de quelques facultés ». « Le génie, conclut-il donc avec tant de penseurs anciens et modernes, est proche parent de la folie ».

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — **Naissance et Education** . . . »
I. — Ancêtres et parents 1
II. — L'enfant. 9
III. — L'étudiant 18

CHAPITRE II. — **Poète et Soldat** . . . . . »
I. — *Tamerlan et autres poèmes*. 27
II. — *Al Aaraaf* et le régiment. 32
III. — *Poèmes* et théories poétiques. 40

CHAPITRE III. — **Vicissitudes**. . . . . »
I. — Misère et succès 49
II. — Excès et mariage. 57

CHAPITRE IV. — **Poe à Philadelphie**. . . . . »
I. — Le *Gentleman's Magazine* et le *Graham's Magazine*. 68
II. — Le *Penn's Magazine*. 76
III. — Poe postulant 81
IV. — Vains efforts 85
V. — Poe et les siens. 92

CHAPITRE V. — **Poe conteur** . . . . . »
I. — Le fantastique. 105
II. — La peur. 121
III. — Impulsion et intuition. 128
IV. — Art conscient. 137

CHAPITRE VI. — **Poe à New-York** . . . . . »
I. — Au temps du *Corbeau*. 140
II. — Mrs Osgood et les bas-bleus 146
III. — Le *Broadway Magazine* et autres déceptions 154
IV. — Fordham et la mort de Virginie. 163
V. — Mrs Shew et *Eureka*. 173
VI. — Mrs Whitman. 183
VII. — « Annie ». 192

CHAPITRE VII. — **Le Corbeau et les dernières poésies** »
I. — Avant *le Corbeau*. 200
II. — *Le Corbeau* 208
III. — Après *le Corbeau*. 217
IV. — Vue d'ensemble. 226

CHAPITRE VIII. — **Derniers jours** . . . . . »
I. — Retour à Richmond 234
II. — La Mort. 242
III. — Conclusion 247

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer. — 1911

PS
2631
L35

Lauvrière, Émile
Edgar Poe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

[redacted]

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY